

Pierre Béhel

Dérive mortelle

Roman

D é r i v e m o r t e l l e

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Dérive mortelle

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Dérive mortelle

Dérive mortelle

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

La région de Morbourg a déjà été le théâtre de plusieurs histoires du même auteur comme *Les ombres de Morbourg*, *Une dernière semaine auprès de la mer* ou *Les liens du sang* mais le présent roman est indépendant de ces précédentes histoires et peut être lu séparément. Les allusions à *Pendant que le monde s'écroule* et à tous les autres romans où il est question d'Emenu (comme *Carcer* et *Apotheosis*) n'ont pas plus de conséquences.

Dérive mortelle

Dérive mortelle

1

Le train ralentissait. C'était l'heure. Il arrivait à son terminus, Morbourg. Julien Lorcher regarda ses trois compagnons de voyage, silencieux depuis le départ. Visages fermés, graves. Qui donna le signal ? Julien se leva en même temps que les autres. Ils prirent leurs sacs à dos de voyage et s'engagèrent dans le couloir.

L'annonce de l'arrivée retentit alors que le train commençait à glisser le long des quais. Il s'arrêta finalement à quelques mètres de la butée. Les portes furent déverrouillées avec l'habituel bruit pneumatique. Les quatre jeunes militants furent parmi les premiers à descendre sur le quai.

Julien Lorcher l'aperçut et la montra à ses camarades. Ils se dirigèrent vers une femme blonde, au visage souriant, dans la quarantaine. Ses longs cheveux tendant vers le roux clair étaient retenus en une queue de cheval coincée dans son anorak.

Son visage n'était pas inconnu aux gens autour. Certains la dévisageaient sans pour autant ralentir leur marche. Ils avaient tous des endroits où aller. Et si, oui, ils l'avaient vue quelque part, aucun nom ne surgissait de leur mémoire. Une actrice ? Non, pas avec un anorak, un visage non-maquillé et sans garde du corps, simplement sur un quai en train d'attendre des gens.

Dérive mortelle

Pourtant, Fiona Cailing passait régulièrement à la télévision. D'origine texane, son accent faisait partie de son charme. Elle était porte-parole d'une organisation militante écologiste, Green Warriors, qu'elle avait contribué à implanter dans le pays. Ses ancêtres étaient arrivés au Texas en provenance du Connemara, quelque part du côté de Moyard, où ils mouraient de faim. Elle, elle avait fui le Texas en vomissant sur l'industrie pétrolière toute puissante dans cet Etat et où beaucoup des membres de sa famille travaillaient.

« Nous voilà » lui dit Julien Lorcher.

Les salutations furent sans chaleur, simples, silencieuses. Les visages restaient graves.

« Allons-y, suivez-moi » ordonna simplement Fiona Cailing en se retournant et en commençant à marcher.

Devant la gare de Morbourg, un van attendait. Fiona Cailing commanda le déverrouillage des portes et s'installa à la place du chauffeur. Les quatre militants prirent place comme passagers.

« Nous avons un peu plus d'une heure de route devant nous. Dormez autant que vous pouvez. »

Pas le temps d'aller voir la mer. Le van prit le Boulevard de la Gare pour monter en haut de la falaise. En arrivant place de l'Amiral de Jobourg, il continua à pénétrer dans les terres, via le Boulevard Robert Le Fort, au travers de quartiers pauvres comme La Mare-au-Notaire.

Dérive mortelle

La tête reposant contre la vitre du véhicule, Julien Lorcher regardait défiler devant ses yeux des endroits qu'il avait fréquentés quand il était enfant ou adolescent. Le van passa ainsi devant le lycée, à Saint-Alban, où il avait été scolarisé avant de partir pour la capitale, pour étudier, avant son éveil politique, avant de se fâcher avec ses parents petits-bourgeois, avant de cesser de voir sa famille qui l'avait renié. Trois ans, cinq ans... Une éternité à son âge. Il avait choisi une autre voie que celle que d'autres lui destinaient. Il avait choisi son destin.

Saint-Alban, c'était la limite de l'agglomération de Morbourg. Au-delà, c'était la campagne. Le van accéléra en quittant la zone urbaine. La route traçait un trait presque droit sur le plateau calcaire, les reliefs étant limités. Les courbes étaient rares et le plus souvent justifiées par la nécessité de contourner un champ ou une maison.

Il sommeillait. Sans doute les trois autres militants dormaient-ils. La conductrice les laissait se reposer. Elle ne parlait pas. Il n'y avait pas de musique. Le silence s'était imposé. Julien Lorcher eut un choc lorsque le van ralentit. On approchait de Criquebourg.

Mais il s'agissait juste de respecter une limitation de vitesse installée là suite à un terrible accident avec un autocar de transport scolaire, quelques années plus tôt. Il n'était pas question de quitter la route principale, de

Dérive mortelle

rejoindre Criquebourg. Une fois le croisement franchi, le van reprit de la vitesse.

Après cette fausse alerte, Julien Lorcher retourna dans son demi-sommeil. Il regardait vaguement défiler les champs, les vaches, les petits villages et les hameaux, les bosquets et les petits bois.

Encore une fois, le van ralentit. La route, cette fois, amorçait une longue descente en courbe en se dirigeant vers la côte. Julien Lorcher connaissait cet endroit : Valbourg, un petit village portuaire niché dans un vallon creusé au fil des siècles par une petite rivière, la Sanbec, qui se jetait dans le bassin principal du port.

Nouvelle courbe : la route redevenait parallèle à la côte dans le centre du bourg, avant de franchir la Sanbec sur un petit pont.

« Réveillez-vous, nous n'allons pas tarder à arriver » annonça la conductrice du van.

Il ne restait en effet plus que quelques kilomètres avant Clintebourg. C'était leur destination.

Le van se lança à l'assaut de la montée, bien droite cette fois. Il fallait quitter la vallée de la Sanbec et remonter en haut de la falaise. La terre, par ici, était moins fertile que plus près de Morbourg. Nul ne l'avait jamais réellement cultivée. Clintebourg n'était jadis qu'un pauvre village d'éleveurs de bovins et de pêcheurs à pieds, au milieu des bois. Il restait les bois.

Dérive mortelle

2

Le van ralentit. Il entrait dans Clintebourg. La grande route traversait d'abord le vieux village ou, plutôt, ce qu'il en restait. Les maisons de pierre étaient trop propres, les toits refaits de façon moderne avec une belle isolation. Les trottoirs se confondaient avec une route aux courbes étudiées pour réaliser « une circulation harmonieuse » dans une zone qui n'était pas vraiment piétonne mais presque. Il y avait des boutiques normales dans un village : une épicerie, un boulanger...

Cela sentait l'artificiel, le refait trop souvent, le trop nettoyé. Il y avait de l'argent qui se déversait à flots sur cette commune. Les lampadaires adoptaient des formes compliquées, aux courbes artistiques. La place centrale du village abritait d'une part l'église, elle aussi trop belle et trop propre alors que son bâti révélait un passé d'église de pauvres, et d'autre part la mairie. C'était sans doute une très vieille mairie, construite plusieurs siècles plus tôt, dans le style des maisons de la région. Mais elle était blanche. Pas grise, blanche.

On se serait cru dans un décor : il n'y avait personne et tout respirait le carton-pâte. Le sol était blanc, trop blanc, avec des briques trop rouges pour marquer les limites, les passages pour piétons. Pourtant, il s'agissait bien d'un vrai village. A d'autres moments,

Dérive mortelle

des mères de famille venaient chercher leurs enfants à l'école, à côté de la mairie, et leur pain, à la boulangerie, dans une petite rue juste à côté.

Le soleil ne tarderait plus à se coucher. Qu'importe. Il était à cent-cinquante millions de kilomètres et il pouvait faire ce qu'il voulait.

Le van continua sa route et entra dans la ville nouvelle. On appelait ainsi l'immense lotissement construit à côté du village. Il fallait bien loger le personnel venu de la ville. Là, les rues étaient bien droites, les trottoirs bien délimités, les routes en goudron bien noir. Les maisons préfabriquées à ossature métallique ne cachaient pas leur construction moderne et bas de gamme.

Enfin, le van rentra dans le petit bois qui encerclait le village, ce qu'il restait de la forêt ancestrale. Le week-end, certains habitants du village y chassaient mais il n'y avait guère ici que quelques lapins. Parfois, on trouvait des sangliers égarés, chassés par la surpopulation de leur espèce d'autres forêts qui méritaient davantage ce nom.

Le van se gara dans le petit parking sauvage créé au fil des années, à l'entrée d'une route forestière obstruée par une grande barrière en bois. La conductrice et ses passagers descendirent du véhicule, prenant leurs bagages et le matériel dans le grand coffre.

Toujours en silence, ils s'engagèrent, à pieds, sur la route forestière. Ils n'eurent pas loin à aller. Quelques

Dérive mortelle

centaines de mètres plus loin, ils arrivèrent à l'orée, face à un grillage métallique haut d'environ trois mètres comprenant à son sommet des fils de fer barbelés. Au travers de cette première barrière, on voyait le chemin de ronde, une petite route goudronnée d'une seule voie. Et, ensuite, il y avait un deuxième grillage identique au premier.

Après le deuxième grillage, il y avait un immense trou creusé dans la falaise à coup d'explosifs. Le chantier avait duré des années. Le caractère artificiel était évident : la limite était trop droite.

Et, dans ce trou, il y avait la cible. Derrière, on voyait l'océan. La cible était constituée d'immenses bâtiments en béton placés un peu au dessus du niveau de la mer. Chaque bâtiment avait sa fonction.

L'objectif était d'atteindre l'un des grands bâtiments à toit en coupole, de monter dessus pour expliquer au monde entier que la sécurité de ces endroits était déficiente et que, jamais, on ne pourrait empêcher un commando d'attenter à la sécurité d'une telle usine de mort. Car, si quoi que ce soit déréglait ce superbe mécanisme, les humains, détrompés de leurs délires prométhéens, comprendraient qu'ils n'étaient pas des dieux. Trop tard : ils seraient morts. Et une bonne part de la planète avec eux.

Fiona Cailing montra le bord Nord du trou. Il y avait un renflement de la falaise, une sorte de petite

Dérive mortelle

butte, permettant de bien surplomber l'endroit, y compris par-dessus la double-barrière.

« Je me mets là-bas pour filmer. Autant que possible, essayez d'être visibles de cet endroit. »

Les militants acquiescèrent. Il s'agissait d'une opération de communication contre les centrales nucléaires : il fallait respecter les règles de la communication. Elle n'avait pas osé demander aux militants de sourire pendant que les gardes les pourchasseraient. D'un autre côté, les règles du jeu étaient connues de toutes les parties en présence. Il n'était pas question pour les gardes de la centrale d'attenter sérieusement à la santé de militants qui auraient beau jeu, ensuite, de se répandre dans les journaux sur leur martyre.

Un des militants sortit la pince coupante et commença à attaquer le grillage. L'un après l'autre, les quatre hommes franchirent le trou. Julien Lorcher passa en dernier. Il regarda avec condescendance les anoraks verts de ses compagnons. Ils voulaient être verts. Et ils avaient la tête nue. Mettant sa cagoule sortie de sa poche, Julien Lorcher devint noir de la tête aux pieds : chaussures noires, treillis noir, cagoule noire. Dans le crépuscule, il était quasiment invisible.

Ils franchirent le deuxième grillage.

Dérive mortelle

3

Attachées aux poteaux du deuxième grillage, les cordes avaient été lancées dans le vide et les militants descendaient en rappel. En bas, les projecteurs s'allumèrent pour éclairer la totalité des espaces à l'air libre tandis qu'une sirène se mit à retentir.

Arrivé en bas en premier, Julien Lorcher se détacha de sa corde rapidement et disparut dans l'ombre de la falaise, s'éloignant sciemment de la cible. Totalement vêtu de noir, il disparut dans une anfractuosité. Par soucis d'économie comme d'efficacité, la falaise avait été détruite à l'explosif mais, ensuite, pas recouverte de béton. Elle était donc très irrégulière.

Les trois autres militants partirent en courant vers l'objectif, en pleine lumière, tandis que les jeeps des gardes arrivaient. Ils atteignirent l'enceinte grillagée suivante et commencèrent à couper les premiers fils de fer. Les armes pointées vers eux les amenèrent à lever les mains bien sagement. Les jeeps les encerclaient. De leur côté, les gardes étaient furieux d'avoir été dérangés par des crétins qui se faisaient prendre en moins de deux minutes. Mais chacun, qu'il soit garde ou militant, connaissait les règles du jeu : pas de violence inutile. Les trois militants passeraient la nuit au poste de police

Dérive mortelle

interne à la centrale, seraient relâchés demain après un interrogatoire convenu et subiraient un jugement expéditif dans quelques mois où ils seraient condamnés à une amende, à dédommager l'opérateur de la centrale pour la réparation des grillages et peut-être une petite peine de prison avec sursis. Tout ça se ferait devant les caméras de télévision, comme d'habitude.

Sur la butte d'où elle filmait, Fiona Cailing fit une moue déçue : l'interception avait été un peu trop rapide. Par contre, elle avait de belles images : les projecteurs de la sécurité de la centrale assuraient une lumière digne de plateaux de cinéma.

Tout d'un coup, Fiona Cailing fronça les sourcils. Elle compta les militants aux mains menottées dans leur dos qu'on emmenait dans les jeeps. Trois. Mais où était le quatrième ? Elle ne pouvait pas cesser de filmer les jeeps trop tôt. Elle garda donc le même angle de vue mais commençait à sentir une goutte de sueur froide lui couler dans le dos. Le quatrième aurait-il échoué dans sa descente, se fracassant au pied de la falaise ? Non, les trois autres lui auraient porté secours.

Ca y était, les jeeps étaient rentrées dans le bâtiment de la sécurité. Il n'y avait plus rien à filmer. Elle poursuivit cependant le tournage en revenant aux pieds des cordes. Rien. Et les lumières s'éteignirent en même temps que l'alarme.

Dérive mortelle

4

Dans l'ombre, Julien Lorcher attendit. Les lumières s'étaient éteintes, les trois bourgeois qui l'accompagnaient s'étaient évidemment faits arrêter en quelques secondes. Il cracha de dépit sur le sol bétonné.

Le temps était clair, le soleil avait disparu derrière les bâtiments de la centrale et les premières étoiles pouvaient être vues dans le ciel. Mais il fallait attendre quelques instants, être sûr que tout était calme, que tous les gardes étaient bien rentrés dans leur poste de sécurité.

Enfin, dans les ombres du crépuscule, Julien Lorcher se mit à courir le long de la falaise le plus silencieusement possible avec une allure irrégulière, tantôt rapidement, tantôt pratiquement sur place. Il ne fallait pas qu'une vigie repère quelque chose se déplaçant à vitesse régulière et cherche à l'identifier. Un déplacement irrégulier était traduit par un cerveau normal comme étant une succession de petits déplacements sans rapports entre eux. Donc comme la danse d'ombres d'arbres, de drapeaux, de panneaux divers, dans le couchant et sous l'effet du vent.

Julien Lorcher arriva sans avoir été repéré jusqu'au troisième grillage, à un endroit où il n'était distant de la falaise que de moins de trois mètres. Au

Dérive mortelle

bout de ce corridor limité par le grillage d'un côté et la falaise de l'autre, il n'y avait que l'océan et le soleil qui y disparaissait. Dans d'autres circonstances, peut-être Julien Lorcher aurait pris le temps d'admirer la beauté du moment. Il préféra sortir de la poche située contre sa cuisse gauche une petite scie circulaire autonome. La batterie pouvait durer une petite heure, normalement bien au-delà du besoin. Il retira la protection de la lame couverte de diamant, qu'il rangea soigneusement dans sa poche. Et il commença à découper le grillage.

Il n'y avait personne alentour. Le bruit restait raisonnable en regard de celui des vagues. Et Julien Lorcher veillait à placer son corps couleur de nuit en obstacle entre les étincelles liées à la découpe et la caméra la plus proche.

Moins de quinze minutes plus tard, il posa la scie à la lame brûlante sur le sol et éjecta cette dernière. Puis il rangea le corps de l'appareil dans sa poche, à côté de lames de rechange encore dans leurs emballages.

Il tordit le grillage et se glissa au travers du trou. Puis il prit soin de replacer le grillage au mieux pour que le trou ne se remarque pas de loin, avec les caméras. Mais il était dans le contre-jour, avec le soleil derrière lui, et sa tenue de nuit lui garantissait une quasi-invisibilité. Seule une patrouille humaine pourrait le repérer à cet endroit. Sans doute l'intervention pour stopper les trois autres militants avait-elle désorganisé les rondes. Julien Lorcher regarda sa montre : une

Dérive mortelle

patrouille aurait déjà dû passer. Il n'épiloua pas et se précipita contre le mur du bâtiment-cible, se réfugiant dans son ombre.

Tout d'un coup, la sirène retentit et les lumières se rallumèrent. Quelqu'un s'était aperçu que quatre militants étaient présents dans les images de vidéo-surveillance du sommet de la falaise mais que trois seulement avaient été arrêtés.

Assise sur sa butte, au bord des larmes, en train de réfléchir à ce qui avait bien pu arriver au quatrième militant, Fiona Cailing se leva comme animé par une violente décharge électrique. Pourquoi y avait-il une nouvelle alerte ? Les gardes avaient-ils trouvé le quatrième ? Elle écarquillait les yeux et ne voyait rien.

Les patrouilles ordinaires n'eurent pas lieu. Tous les gardes disponibles se répandaient sur l'ensemble du site. L'opération analysée unanimement comme digne de branquignols était peut-être plus sophistiquée qu'il n'y paraissait. Trois se faisaient arrêter en diversion et un menait effectivement l'opération.

Dans l'ombre du mur, Julien Lorcher jura. Il avait dû être repéré. Devait-il décrocher ? Se replier ?

Fiona Cailing s'était remise à filmer. Mais à filmer quoi ? Elle cherchait. Elle passait et repassait sur toutes les zones éclairées mais ne voyait toujours pas le quatrième militant.

Tout d'un coup, elle entendit des voix derrière elle. « Levez sagement les mains : il est interdit de

Dérive mortelle

filmer les centrales nucléaires et vous le savez. » Un canon de fusil s'enfonça dans le bas de son dos. Les gardes étaient nerveux. Fiona Cailing leva les mains. C'était le fiasco intégral si la caméra était confisquée. Un des gardes lui retira la caméra des mains, l'enfermant dans un sac. Puis il passa les menottes à la militante, lui liant les mains dans le dos. Une jeep arriva peu après, emmenant la patrouille et sa prisonnière.

A la radio, les gardes signalèrent l'arrestation. « Est-elle en treillis noir ? » fut la seule question qui vint en retour. « Non » répondirent en chœur les gardes. « Ramenez-la mais ce n'est pas elle que nous cherchons. »

Dans l'ombre du mur, Julien Lorcher n'eut plus le loisir d'hésiter. Deux gardes jaillis d'une porte blindée à moins de deux mètres de lui l'avaient repéré. Une lampe torche l'éclairait et deux fusils étaient dirigés vers lui.

Il leva les mains gentiment mais, dans son geste, en profita pour extraire un couteau à cran d'arrêt d'une petite poche contre son avant-bras. Les gardes approchèrent suffisamment pour le menotter. Mais ils n'en eurent pas le temps.

Julien Lorcher se jeta au sol et donna, le plus fort qu'il put, un coup de couteau dans le tendon d'Achille d'un garde. Celui-ci s'effondra en hurlant. Son comparse ne comprenait pas ce qui était arrivé. Par réflexe, il posa la main sur le levier de chargement de

Dérive mortelle

son fusil mais regarda le plomb qui le bloquait. S'il manœuvrait le levier et chargeait son arme, il ferait sauter le sceau et il serait obligé de faire un rapport. Il risquait d'être licencié. Et s'il tirait, il risquait la prison. On ne tire pas sur de pauvres écolos qui ne sont pas vraiment dangereux.

L'hésitation du garde suffit à Julien Lorcher. Le couteau s'enfonça sur le côté du gilet pare-balle, là où la protection est quasiment inexistante. Le fusil tomba au sol avant le garde. Plus de doute : il fallait fuir.

En récitant « tous les flics sont des salauds ! », Julien Lorcher récupéra les deux fusils et repassa par le trou dans le troisième grillage avant de recommencer à suivre l'ombre de la falaise. Il avait un fusil en main, un autre en bandoulière. Il brisa le plomb et chargea le premier.

Il entendait les deux blessés hurler. Des gardes se précipitaient vers eux, tournant le dos à la falaise. On avait oublié l'existence du quatrième militant : deux camarades étaient au sol, blessés. Il fallait les secourir.

Quand ils comprirent que quelque chose n'allait pas, que les règles habituelles du jeu n'étaient pas respectées, la panique se lut dans les regards des gardes. Un vrai terroriste, pas un militant branquignol.

Enfin, ils se répandirent de nouveau sur tout le site. Il fallait retrouver l'agresseur. Mais le ballet ordonné qui était la réponse habituelle face aux

Dérive mortelle

tentatives d'intrusion militante se transforma en danse paniquée.

Quand un garde songea à regarder la falaise, Julien Lorcher était presque déjà arrivé en haut. Deux gardes étaient blessés. Le type s'enfuyait. Le garde fit sauter le sceau verrouillant son fusil et visa.

Un morceau de rocher explosa à côté de lui. Julien Lorcher comprit qu'on lui tirait dessus. Il accéléra sa remontée.

Une jeep arrivait à vive allure au bout du chemin de ronde. Mais elle ne fut pas assez rapide. Julien Lorcher franchit les deux grillages par les trous effectués et que personne n'avait encore songé à réparer ou à garder.

Julien Lorcher jeta un œil sur la butte et ne vit pas Fiona Cailing. Il fut de retour au van abandonné en quelques instants. Il monta, tourna la clé restée sur le contact, et recula suffisamment. Il appuya alors à fond sur l'accélérateur pour fuir cet endroit.

Mais, en arrivant dans le village, il veilla à retrouver une vitesse normale, à devenir un véhicule normal dans une circulation normale. Quelques kilomètres plus loin, il s'arrêta dans un petit parking pour reprendre ses esprits, retirer sa cagoule et dissimuler les fusils dans le coffre, sous une couverture.

Dérive mortelle

5

Le van n'avait plus suffisamment de carburant pour rejoindre la capitale. Fiona Cailing n'avait pas fait le plein après quelques déplacements pour visiter les cellules militantes de la région. Julien Lorcher trouva peu prudent d'utiliser sa carte bancaire dans une station service automatisée ouverte la nuit. Il avait un billet de train, anonyme et acheté en liquide : il s'en servirait.

Il ramena donc le véhicule devant l'agence de location, auprès de la gare de Morbourg. Il faisait encore nuit. La gare resterait fermée jusqu'aux premiers trains du matin. Il avait au moins sept heures à patienter. Et il avait faim.

Il reprit son sac à dos, dans le coffre, et y dissimula les deux fusils et ce qu'il restait de matériel. C'étaient des fusils-mitrailleurs militaires classiques, à canons courts, avec un chargeur plein. Ils purent être rangés avec un peu d'astuce, après que les sécurités aient été vérifiées. Ces armes pourraient servir plus tard. Julien Lorcher referma le coffre, désormais vide, et alla jeter la clé du véhicule dans la boîte à lettres dédiée de l'agence de location.

Par réflexe, il s'empara de son smartphone pour retrouver un plan de la ville. L'appareil était éteint depuis la veille, depuis que Julien Lorcher avait quitté

Dérive mortelle

son domicile pour se rendre à la gare. Le militant eut un temps d'hésitation. Il n'allait pas se localiser bêtement. Il rangea donc le terminal dans sa poche. Il se contenterait de sa mémoire de la ville.

Face à la gare, une sandwicherie était toujours ouverte. Julien Lorcher s'y rendit et acheta de quoi manger. Il préféra emporter sa nourriture. Inutile de rester trop longtemps au même endroit.

Il ne voulait pas non plus prendre le risque de s'endormir dans un endroit où il pourrait être repéré. Il lui fallait donc éviter de dormir. Une nuit blanche, à son âge, que ce soit pour une soirée dansante, une beuverie ou une action militante, cela ne fait pas peur.

Marchant sur le trottoir tout en commençant à manger, il arriva au bout de quelques minutes au boulevard qui séparait la ville du port. De l'autre côté, il apercevait l'église Saint-Mathurin-du-Port. Son parvis surélevé était ceint d'une grille en fer forgé avec des pics rappelant des hallebardes.

Julien Lorcher traversa le boulevard et fit le tour de l'église, poursuivant son chemin jusqu'au bassin Jean-François de La Pérouse. Là, il s'assit sur une bite d'amarrage, comme quand il était adolescent, et acheva son repas tout en regardant l'eau. En fait, il ne voyait pas grand'chose. Vide de bateau, le bassin était sombre. Même les oiseaux dormaient.

Dérive mortelle

6

Comme à chaque fois qu'il était stressé, Fabrice de Briaque caressait le dessus nu de son crâne avant de passer ses doigts dans sa barbe. Il répéta l'opération plusieurs fois tandis qu'il s'évertuait à paraître parfaitement calme comme l'exigeait son éducation. Sa couronne de cheveux cerclant son crâne comme sa barbe étaient grises : l'âge avait transformé le charmeur mais le charme se bonifie avec l'âge.

Jeune homme, il avait eu de nombreuses conquêtes féminines. Mais, depuis son mariage, plus de trente ans plus tôt, il s'en tenait à une stricte fidélité même s'il veillait à régulièrement faire jouer son charme sur quelques dames nécessairement bien plus jeunes que lui. Mais il se dérobaît toujours lorsque la victoire était à portée, exaspérant son épouse, souvent témoin d'une partie au moins de la scène.

Ceci dit, elle connaissait la fidélité de son mari (s'en étant tout de même assurée grâce à un détective privé) et son exaspération devenait de plus en plus feinte au fil du temps. C'était un jeu, quelque part : rassurer Monsieur sur sa virilité et son charme, s'assurer de la jalousie et de l'attachement de Madame... Monsieur jouait, Madame aussi.

Dérive mortelle

Un secrétaire surgit soudain dans le salon aux murs plein de dorures mais au plafond décrépi.

« Monsieur de Briaque, Monsieur le Ministre va vous recevoir. Veuillez entrer je vous prie. »

Fabrice de Briaque se leva, remercia le sous-fifre avec une légère inclinaison du tronc comme il sied et, enfin, pénétra dans le bureau du Ministre de la Sûreté Publique. Ils se connaissaient, bien sûr, s'étant déjà croisés à plusieurs reprises. Mais ils n'étaient ni politiquement amis, ni intimes personnellement.

Resté assis derrière son bureau datant d'au moins un ou deux siècles, Eugène-François Foucher salua son visiteur impromptu sans chaleur. Le ministre était visiblement de très mauvaise humeur.

« Asseyez-vous, Monsieur de Briaque » dit-il en montrant une chaise droite face à lui.

La relation serait formelle. Pas de « cher ami », pas de divan ou de fauteuil moelleux aux accoudoirs massifs et au dossier immense. A la place : un ministre derrière son bureau, un visiteur sur une chaise droite antédiluvienne, heureusement assez rembourrée pour pouvoir être officiellement appelée fauteuil dans l'inventaire des meubles.

« Monsieur le Ministre, je vous remercie de me recevoir aussi rapidement mais la situation est assez inhabituelle et je ne comprends pas ce qui... »

« Le Président de Green Warriors ne comprend pas ? Je vous croyais pourtant tellement mieux informés

Dérive mortelle

et éclairés que nous autres, pauvres technocrates vendus à la grande industrie... » ironisa le ministre.

Fabrice de Briaque était habitué à des égards. Militant écologiste de premier plan, véritable star médiatique depuis des décennies, toujours dans les premières places des palmarès de popularité, il fut surpris par le ton du ministre. Quelque chose, décidément, ne tournait vraiment pas rond dans cette histoire.

« Monsieur le Ministre, je ne comprends pas que vos services se soient opposés à la libération de nos militants et que ceux-ci aient été incarcérés ce matin suite au lancement d'une enquête pour terrorisme. Ma fidèle directrice de la communication, Fiona Cailing, m'a appelé en larmes à l'aube et je me suis précipité pour obtenir ce rendez-vous. »

Eugène-François Foucher commença par sourire. Mais ce n'était pas un sourire gai. Il aurait été plus juste de dire un rictus où se mêlaient certes la moquerie mais surtout un certain dégoût. Le ministre avait réuni ses mains juste au niveau du bout des doigts, ses coudes posés sur la table, et se redressa dans sa chaise sans changer la position des mains. Puis l'expression changea et une fureur contenu remplaça soudainement le pseudo-sourire tandis que les mains, désormais à plat sur le bureau, martelaient le bois au rythme des paroles de leur maître.

Dérive mortelle

« Monsieur de Briaque, quand on joue un jeu, il faut en respecter les règles. »

« Ce n'est pas un jeu, Monsieur le Ministre. Les centrales nucléaires font peser un risque considérable sur notre planète, du moins sur l'habitabilité de notre planète. Outre les risques bien connus d'attentats ou d'accidents, y compris en lien avec des catastrophes naturelles, cette industrie est dangereuse même quand tout va bien. Elle n'assure aucune indépendance énergétique car nous dépendons de pays miniers, exactement comme pour le pétrole, mais les pays concernés sont plus instables. Surtout, de l'extraction du minerai à l'élimination des déchets, c'est un cauchemar intégral pour l'environnement. Et, surtout, les centrales consomment énormément d'eau, ressource précieuse. »

« Bon, vous avez fini ? J'espère que vous n'êtes pas venu me voir de bon matin uniquement pour me réciter votre mantra habituel que vous répétez à peu près toutes les semaines sur divers médias. »

Sous le choc d'être ainsi interrompu, ce que jamais personne ne se permettait, Fabrice de Briaque se tut. Habituellement, comme on fait entre gens de bonne éducation et d'aussi bonne compagnie, on le laissait terminer son argumentaire. Tout au plus était-il permis à un contradicteur d'ironiser sur un discours convenu mille fois répété et évidemment très exagéré sur les risques en ignorant tous les côtés positifs que science et technologie avaient développés.

Dérive mortelle

Le président de Green Warriors ne put s'empêcher de rester bouché bée devant la soudaine agressivité de son interlocuteur tant dans ses paroles que dans son ton ou son langage corporel. L'un comme l'autre étaient pourtant des habitués de ce petit jeu du chat et de la souris entre des militants écologistes et des gardes de centrales nucléaires.

Après une pause, marquant un soudain et inhabituel silence en ce lieu où chaque instant comptait et où on n'en perdait pas à se regarder dans le blanc des yeux inutilement, le ministre répéta avec une fureur froide : « Monsieur de Briaque, quand on joue un jeu, il faut en respecter les règles. »

Fabrice de Briaque eut une mimique qui signifiait clairement son incompréhension. Le ministre reprit donc la parole.

« Monsieur de Briaque, que vos militants s'introduisent régulièrement dans des centrales où nous nous abstenons de les abattre sur le champ, soit. C'est un petit jeu auquel, l'un comme l'autre, nous sommes habitués. Mais ce petit jeu a ses règles. Et, là, deux gardes sont blessés, gravement blessés. Ils ont été l'un et l'autre opérés en urgence cette nuit. Si l'un a été sauvé et devrait remarcher dans quelques mois, le second a un cas nettement plus délicat : le couteau de votre militant est passé à quelques centimètres du coeur. »

« Je vous demande pardon, Monsieur le Ministre ? » s'étouffa le pacifiste de toujours.

Dérive mortelle

« Trois des militants arrêtés sont des branquignols habituels, interceptés en deux minutes. Votre directrice de la communication a été arrêtée alors qu'elle filmait la centrale et sa belle opération. Celui qui m'intéresse est le quatrième à s'être introduit sur le site. Votre directrice de la communication a donné un nom qui a été recoupé. C'est un militant ultra-gauchiste déjà repéré mais qui n'avait jamais participé à une action violente selon nos informations. »

« Mais je ne suis pas au courant ! Il est évidemment exclu que nous fassions preuve de la moindre violence et je condamne énergiquement... »

« En attendant, ce militant est en fuite. Tant que nous ne l'aurons pas retrouvé, il sera inutile de revenir me voir, Monsieur de Briaque. »

Le ministre avait appuyé sur un discret bouton fixé à son bureau. Un huissier rentra alors.

« Si Monsieur veut bien me suivre, je vais le raccompagner. »

Fabrice de Briaque balbutia des salutations, se leva en tremblant et suivit, livide, l'huissier jusqu'à la sortie du ministère. Il ne put s'empêcher de se caresser le crâne et la barbe à de multiples reprises.

Dérive mortelle

7

Heureusement, il s'était méfié. Julien Lorcher déambulait dans les rues de la capitale, évitant les endroits où se rassemblait une foule ou tout autre lieu où un contrôle de police pourrait avoir lieu. Il avait tout de même deux fusils-mitrailleurs dans son sac-à-dos.

Dans un premier temps, il avait voulu repasser chez lui mais une voiture de police banalisée était garée devant l'immeuble. Il l'avait reconnue à cause des deux types à l'intérieur, attendant quelque chose. Puis il avait aperçu, dans la cour, le concierge en train de discuter avec des policiers en uniforme et d'autres agents, certains en treillis noir avec gilet pare-balle, faire l'aller-retour dans l'escalier, descendant jusque dans la loge du concierge des cartons. De toute évidence, son appartement était fouillé. Et les types dans la voiture attendaient que la souricière se referme.

Restant dans les petites rues mais jamais au même endroit, Julien Lorcher hésitait sur la démarche à tenir. Il n'avait pas rallumé son téléphone portable. Entre la gare et chez lui, il avait utilisé un ticket de transport en commun acheté en liquide plusieurs jours plus tôt, s'abstenant de se faire repérer avec sa carte d'abonnement.

Dérive mortelle

Le midi, il s'acheta un sandwich à emporter qu'il mangea dans un square, se dissimulant dans un bosquet. Il en profita pour faire le point sur ce qui lui restait : pas mal d'argent liquide (toute sa fortune, le compte en banque étant quasiment vide), les deux fusils, un peu de matériel...

Il n'avait pas prévu de basculer aussi tôt dans la clandestinité. Mais il avait commencé à se préparer. Il avait besoin de conseils et d'un hébergement pour quelques jours. Il lui faudrait aussi changer de vêtements, prendre une douche...

Julien Lorcher pensait s'entraîner en participant à l'opération des Green Warriors mais il ne s'était que grillé trop tôt. Ces branquignols ne montaient pas de véritables opérations mais réalisait juste de la publicité pour la collecte de fonds. Il s'en était aperçu trop tard. Un autre groupe plus sérieux montait actuellement une opération plus intéressante. Il savait où le rejoindre mais le fait qu'il soit repéré les ennuerait peut-être. A voir.

Après plusieurs heures de déambulations et de réflexions, il arriva par hasard pas très loin d'un endroit qu'il connaissait. Il avait participé à un rassemblement pour empêcher la police de perquisitionner l'appartement d'un responsable politique de son camp. On l'accusait de détournement de fonds car il dérangeait le Grand Capital. La police avait dû rebrousser chemin.

Dérive mortelle

8

Quelqu'un sortit de l'immeuble, une ménagère portant un cabas. Julien Lorcher en profita pour s'introduire à l'intérieur avant que la porte ne se referme. Il reconnut la porte cochère, le vaste hall récemment refait, l'escalier desservant l'appartement.

Il s'abstint de prendre l'ascenseur. On y était enfermé et sans échappatoire. Il avançait prudemment, observant les paliers avant de s'y engager. Mais il n'y avait personne. L'heure du dîner approchait. Sans doute certains prenaient-ils déjà l'apéritif entre amis.

Enfin, Julien Lorcher arriva devant la porte qu'il cherchait, sur un palier, là où il s'était massé avec d'autres militants pour empêcher la police de forcer la serrure. Il y avait une plaque sur la porte : « MIDIC, Mouvement de l'Insoumission à la Dictature Internationale du Capital ».

Julien Lorcher sonna. Il n'eut pas longtemps à attendre. Une jeune femme d'origine asiatique lui ouvrit. Elle portait une robe et des bas noirs ainsi qu'un tablier blanc. Ses cheveux noirs étaient réunis en une natte dans son dos.

« Si monsieur veut se donner la peine d'entrer... »

Dérive mortelle

Julien Lorcher pénétra dans le lieu, étonné d'être accueilli par une domestique à l'attitude soumise. La jeune femme referma la porte.

« Je vais prévenir Monsieur de votre arrivée. »

Elle allait quitter l'entrée dont la taille était pratiquement celle de l'appartement de Julien Lorcher quand une voix forte retentit, un « ah, tu es en avance vieux brigand ». La jeune femme se poussa, se plaquant au mur, laissant jaillir d'une autre pièce un tonitruant personnage.

Le sénateur Jean-Marc Vigneron changea soudain d'attitude en regardant l'individu dans l'entrée. Ses bras, qui se préparaient à une large embrassade, retombèrent. Le regard pétillant devint méfiant.

« Mais qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ? »

« Je m'appelle Julien Lorcher. Je suis adhérent actif du MIDIC depuis plusieurs années, membre des cellules d'actions anti-capitalistes et je... »

« Ah, je vois. Mais que viens-tu faire là, camarade ? »

« J'ai besoin d'aide. Mon appartement n'est plus sûr : il a été fouillé par la police et des flics m'attendaient en bas de chez moi. Heureusement, je les ai repérés à temps. »

Les poings sur les hanches, le sénateur se mit à examiner de la tête aux pieds son visiteur impromptu. Contrastant avec la tenue paramilitaire sale de son

Dérive mortelle

visiteur, Jean-Marc Vigneron portait un costume bien coupé, un gilet, une chemise blanche et un foulard rouge.

L'entrée était remplie de meubles anciens soigneusement astiqués. Les tableaux n'étaient pas de simples photos mais bien d'authentiques toiles avec une signature. Un cadre doré comportait ainsi un portrait de Lénine, un autre de Staline. Détonnant avec le style baroque de l'appartement, un cadre métallique croché au-dessus d'une porte abritait une reproduction de la célèbre photographie de Che Guevara. Face à Staline, Trotsky toisait le visiteur dans une toile plus grande qu'un simple portrait : d'une facture moderne, on devinait une parodie de la Cène de Léonard de Vinci où le révolutionnaire remplaçait Jésus. A côté de Trotsky, il n'y avait aucun doute : c'était bien une représentation de Jean-Marc Vigneron. Julien Lorcher ne reconnaissait pas tous les visages mais il lui semblait que tout l'état-major du MIDIC était présent sur la toile.

De toute évidence, Julien Lorcher détonnait dans ce lieu. Il était sale, en tenue quasi-militaire, mal rasé. Seul Che Guevara semblait lui sourire du haut de sa petite photographie.

La réflexion du sénateur se poursuivit silencieusement plusieurs minutes. Puis il se retourna vers la jeune femme qui n'avait pas osé bouger.

Dérive mortelle

« Ernestine, va chercher le porto et les cacahuètes. Je vais recevoir le camarade dans le petit salon. »

« Bien, Monsieur », dit-elle avec une petite révérence avant de disparaître.

« Toi, suis-moi. Pose ton sac où tu trouveras de la place, par terre. »

Suivant le sénateur, Julien Lorcher pénétra dans une pièce encore une fois plus grande que son propre appartement. Une fenêtre débouchait sur la cour intérieure de l'immeuble. Un grand divan était posé contre la fenêtre et quatre fauteuils lui faisaient face. Contre les murs, des bibliothèques étaient remplies de livres aux reliures plein-cuir frappées de lettres dorées.

Julien Lorcher hésita à poser son sac sur un tapis qui semblait précieux et venir d'un pays d'Asie. Jean-Marc Vigneron s'installa dans le divan, montrant un fauteuil à son visiteur.

« Assieds-toi, camarade. Tu vas me raconter tes aventures. J'attends Anatole Cujas. Il ne devrait plus tarder. On verra ensemble ce que l'on peut faire pour toi. »

Anatole Cujas était un jeune avocat qui défendait de temps en temps des militants sans le sou. On le voyait souvent à la télévision pour expliquer à quel point le gouvernement issu des élections mettait en place une abominable dictature pour museler le Peuple et empêcher le MIDIC de triompher. La presse aux ordres

Dérive mortelle

des milliardaires ne s'acharnait-elle pas à interviewer Jean-Marc Vigneron ou Anatole Cujas en posant des questions orientées visant à décrédibiliser leur programme ? Comme s'il fallait chiffrer les mesures de soutien au Peuple, se préoccuper du déficit public ou savoir si les riches pourraient quitter le pays avec leurs avoirs.

Les élections ainsi truquées par la clique bourgeoise aboutissaient systématiquement à marginaliser le MIDIC, même si Jean-Marc Vigneron savait son siège de sénateur depuis plus de trente ans en négociant avec d'autres partis prétendument de gauche. Ceux-là appréciaient d'avoir à leur disposition un aboyeur, pouvant de la sorte, par contraste, présenter un programme plus consensuel permettant de régulièrement connaître des victoires. Mais le MIDIC ne soutenait jamais aucun gouvernement et ne se rangeait jamais dans la majorité.

Quand Julien Lorcher fut installé, Jean-Marc Vigneron l'apostropha.

« Bon, camarade, depuis ce matin, tu es devenu une célébrité. Cet aristocrate sans couille, Fabrice de Briaque, fait le tour des plateaux de télévision pour condamner ton action. On repasse en boucle l'intervention du fasciste Eugène-François Foucher qui explique que tu es un terroriste. Je n'étais pas au courant de cette opération. Quel était l'objectif ? »

Dérive mortelle

« Ce n'était pas une opération des cellules d'actions anti-capitalistes mais j'avais infiltré Green Warriors dans le cadre de la stratégie générale de convergence des luttes. Il s'agissait en l'occurrence de montrer les faiblesses de sécurité d'une centrale nucléaire en l'occupant malgré les lois liberticides que le gouvernement bourgeois et fasciste a instauré. Et Green Warriors ne sait pas monter une opération. J'étais avec des branquignols. »

« Ils font de la communication pour tenter de collecter de l'argent pour poursuivre, c'est tout. Rien de révolutionnaire là-dedans. La convergence des luttes est cependant nécessaire. Il s'agit de trouver tous les mouvements de contestation contre l'ordre établi, de les infiltrer et d'appuyer leurs revendications avant d'orienter leurs combats dans notre sens. Pour cela, il faut raconter ce que les cibles racontent avant de dévier et de les rapprocher de notre discours. C'est une stratégie de prise de pouvoir. Tous les motifs de contestation doivent être montés en luttes anti-gouvernementales pour amener les contestataires à épouser nos vues. Tout doit devenir lutte. »

« Si leur président me dénonce, je crains que l'infiltration n'ait échoué. »

« En effet. Il faudra quelqu'un d'autre. On ne réussit pas toujours du premier coup. »

Ernestine entra dans la pièce en portant un plateau. Elle le posa sur la table basse située entre les

Dérive mortelle

fauteuils et le divan. Se mettant à genoux comme procèdent les domestiques en Asie, elle installa deux verres et la bouteille de porto ainsi qu'un bol contenant des cacahuètes grillées.

« Ernestine, notre visiteur attendu ne va pas tarder. Va chercher un troisième verre. »

« Oui, Monsieur, j'aurais dû y penser. Excusez-moi, Monsieur. »

Elle se releva et disparut avec son plateau.

« C'est une réfugiée qui a fui la guerre civile dans son pays. Je l'héberge en échange de menus travaux. Mais elle n'est pas très douée. Bon, elle a déjà appris notre langue en six mois, c'est déjà ça. »

Le sénateur prit la bouteille de porto et versa un peu de vin dans chacun des deux verres. Il se saisit de celui qui était le plus proche de lui et porta un toast.

« A la lutte, camarade. »

« A la lutte » répéta Julien Lorcher.

Le liquide chaud coula dans la gorge du militant en dégageant des saveurs subtiles. Le porto qu'il buvait, jadis, chez ses parents, n'avait pas un tel goût. Il n'avait pas encore reposé son verre qu'Ernestine en avait apporté un troisième et s'appêtait à disparaître quand on sonna à la porte. Elle se précipita, se déplaçant sur la pointe des pieds, ayant encore, de toute évidence, peu l'habitude des escarpins à talons hauts dont elle était affublée.

Dérive mortelle

« Tiens, Ernestine, prends mon manteau. Le sénateur est au salon ? »

De là où il était, Julien Lorcher n'entendit pas les réponses de la jeune femme mais la voix qui s'était élevée était reconnaissable : Anatole Cujas.

Celui-ci jaillit peu après dans le petit salon. Jean-Marc Vigneron se leva, imité par Julien Lorcher.

Âgé d'une petite trentaine d'années, Anatole Cujas portait une chemise blanche parfaitement repassée au col largement ouvert et un costume bien coupé dont le tissu sombre portait de subtils motifs en fil rouge. On voyait, dans l'ouverture de la veste, un gilet rouge qui devait être de soie.

« Camarades, bien le bonjour. »

Il alla prendre dans ses bras le sénateur puis se retourna vers Julien Lorcher.

« J'ignorais que nous ne serions pas que tous les deux. »

« Je te présente le camarade Julien Lorcher » déclara sobrement Jean-Marc Vigneron en montrant son visiteur inattendu.

« Ah, la vedette du jour » commenta l'avocat avant de s'asseoir en s'emparant de la bouteille de porto pour se servir un large verre.

Le sénateur et Julien Lorcher se rassirent.

« Camarades, comme je le disais, j'ai besoin d'être hébergé quelques jours et... » commença Julien Lorcher.

Dérive mortelle

« Du calme ! Tu es recherché par toutes les polices du pays et cette affaire peut être très bien médiatisée » l'interrompit l'avocat en souriant largement, se voyant déjà en train d'expliquer tenants et aboutissants sur tous les plateaux de télévision.

Le sénateur ajouta : « il est évidemment impossible à un avocat, qui a prêté serment de défendre la Loi, et à un sénateur d'héberger ou de contribuer à la fuite d'un individu recherché par toutes les polices. Nos adversaires politiques s'en donneraient à cœur joie ! Non, camarade, la lutte doit être plus subtile. »

« Mais qu'est-ce que cela signifie ? » s'inquiéta Julien Lorcher.

L'avocat se délecta d'une gorgée de Porto avant de répondre.

« Cela signifie que, sur nos conseils, puisque tu es venu jusqu'ici avec raison, tu vas te rendre à la police. A partir de là, je m'occupe de tout. » Jean-Marc Vigneron lui ayant lancé un regard noir, Anatole Cujas ajouta : « avec le soutien politique indispensable du sénateur, bien entendu, qui sera le relai de l'action au Parlement. »

Julien Lorcher insista : « ça fait vingt-quatre heures que je me démène pour échapper aux flics et vous voulez que je me rende ? »

« Bien sûr. Ton procès sera une parfaite tribune pour défendre la cause prolétarienne... »

Dérive mortelle

« Mais il n'en est pas question. Je me préparais à basculer dans la clandestinité pour poursuivre la lutte. Je vais simplement devoir basculer plus tôt que prévu. Mais, comme je ne suis pas tout à fait prêt, j'ai besoin d'un soutien... »

Anatole Cujas soupira et toisa le jeune militant comme un professeur pourrait le faire avec un élève obtus qui ne comprend rien aux explications qui lui sont fournies.

« Ecoute, Camarade, nous sommes un peu pressés par le temps sinon je t'aurais invité à La Carmagnole comme, hier, Sylvain Valjean, qui est actuellement poursuivi pour rébellion dans une manifestation, et nous aurions discuté autour de quelques bons plats. J'adore leur sauté de homard au Riesling. Leur entremet au caviar n'est pas mal non plus. Quant à la cassolette de biche sauce Tsar Nicolas, elle est divine. Et je ne te parle pas du soufflé cacaoté à la mandarine impériale. Quand je vais là-bas avec des dames, des clients ou des militants, j'accompagne toujours le repas avec de bons vins. Le cochon bourgeois qui me sert de père me gratifiant d'une carte bancaire bien garnie (en plus d'un logement pas très loin d'ici et d'un bureau), cela me permet d'inviter les camarades à goûter les délices de la décadence. »

Julien Lorcher se rappela soudain qu'il avait faim. Et aussi qu'il aimerait pouvoir prendre une douche. Il n'avait jamais envisagé de mettre les pieds au

Dérive mortelle

restaurant La Carmagnole dont les tarifs amenaient rapidement un repas au montant du salaire mensuel de travailleurs.

Comme le jeune militant foudroyait du regard l'avocat qui, enfin, s'était arrêté de parler pour déguster une nouvelle gorgée de Porto, le sénateur reprit la parole.

« Camarade, tu dois comprendre que la lutte politique est comme une partie d'échecs. L'objectif est la victoire, de mettre mat l'adversaire. Cela suppose, au fil du jeu, de sacrifier des pièces. En l'occurrence, tu es nécessaire, indispensable même, pour avancer sur le chemin de l'éveil du Peuple. Ton martyr permettra de mobiliser nos partisans autour de ton soutien et amènera une nouvelle partie du Peuple à comprendre les mécanismes de la dictature bourgeoise. Sous les apparences de la démocratie, la bourgeoisie maintient son emprise en empêchant l'éveil politique des masses. C'est pour cela que nous devons toujours aller un peu plus vite que ce que le scrutin truqué ne le permet. Ce sont les militants avancés, éduqués, qui doivent diriger le Peuple. »

Il y eut un silence. Anatole Cujas et Jean-Marc Vigneron s'entre-regardèrent avec un petit sourire discret : le jeune fou face à eux semblait avoir compris. Le sénateur reprit sur un ton rassurant.

« Je vais appeler un officier que je connais bien. Tu vas rester ici en l'attendant. Tout va bien se passer,

Dérive mortelle

ne t'inquiète pas. Il est en poste pas très loin d'ici, il ne mettra que quelques minutes à venir. Nous avons affaire à lui dans les situations délicates. »

Anatole Cujas vida son verre de Porto d'un trait et se leva.

« Je vais aller prévenir Ernestine d'attendre, avant de servir le dîner, que cette affaire soit réglée. Il ne faudrait pas que nous oublions tout ce que nous avons à discuter tous les deux ce soir. Les prochaines élections approchent et il faut les préparer. »

Le jeune dandy sortit de la pièce d'un pas ferme et rapide. Son abondante chevelure noire bougeait peu.

« Bon, réglons-ça rapidement » indiqua le sénateur en prenant son téléphone portable.

Mais Julien Lorcher l'interrompit : « il n'en est pas question. Je ne sors pas du jeu. Je ne suis pas une pièce sacrifiée pour servir la carrière ou la starification de pourritures déviantes. Quand je pense que j'ai participé à l'opération de protection de cet appartement... »

Le militant se leva et se saisit de son lourd sac.

« Reste ici et rassieds-toi ! » lui ordonna Jean-Marc Vigneron tout en commençant à chercher un numéro dans son carnet d'adresses.

Le sac lesté des deux armes de guerre vola à l'horizontale et vint frapper le sénateur en pleine face, le crâne étant projeté contre le montant de la fenêtre.

Dérive mortelle

9

Le téléphone était tombé sur le tapis tandis que le corps du sénateur reposait sur le divan, du sang lui coulant par le nez. Tant pis pour le tapis. Tant pis pour les travailleurs exploités durant des semaines pour confectionner cette œuvre.

Furieux, Julien Lorcher sortit son couteau de la poche sur son avant-bras. Si ce dandy d'avocat s'opposait à sa fuite, le militant saurait tracer sa route. Il n'était pas ressorti de la cuisine. Tant mieux. Julien Lorcher passa dans l'entrée. Mais il entendit des gémissements dans la cuisine avec un drôle de couinement rythmé, comme un meuble qu'on bougerait et qui grincerait.

Il était pressé mais Julien Lorcher fut saisi par la curiosité. Il pénétra dans la cuisine. Sur la table, il vit Ernestine ou plutôt ses deux jambes écartées. De dos, pas de doute, c'était Anatole Cujas, pantalon baissé sur les chevilles, en train de baiser la domestique.

Le bruit de la porte s'ouvrant interrompit l'avocat dans sa besogne. Il regarda d'abord juste en tournant la tête. Interloqué, il se retourna complètement, manquant de peu de tomber, ayant les pieds ligotés dans son pantalon.

Dérive mortelle

« Qu'est-ce que tu fous là ? Jean-Marc t'a dit d'attendre. Alors tu vas attendre et tu me fous la paix pendant que je baise. »

Julien Lorcher eut le regard attiré par le phallus dressé s'échappant entre les pans de la chemise. Il eut un petit sourire devant la taille réduite de l'engin. La domestique se redressa légèrement sur les coudes, regardant ce qui se passait, mais ne songea pas à oser envisager de refermer ses cuisses.

Le militant passa d'un sourire moqueur à un rictus méchant.

« Je vais résumer la situation. Un sénateur corrompu a, pour son propre confort, réduit en esclavage une femme réfugiée en situation de faiblesse. Peut-être la viole-t-il aussi régulièrement. Et un avocat dandy la viole également de manière tout à fait naturelle. Mais comme tout ça est au nom de la Lutte contre le Grand Capital, tout va bien... »

« Occupe-toi de tes oignons ! »

Sans que Julien Lorcher ne réfléchisse à ce qu'il faisait, le couteau pénétra le ventre de l'avocat. En quelques minutes, le militant venait de voir anéantis toute sa confiance en ses idoles, tout son combat. En gargouillant, Anatole Cujas s'effondra sur le sol.

« Ne reste pas là. Suis-moi. »

Habitée à obéir, Ernestine referma enfin ses cuisses et se leva de sur la table.

Dérive mortelle

10

« Au fait, tu t'appelles vraiment Ernestine ? »

La jeune femme se retourna en souriant vers Julien Lorcher. Elle était heureuse. Elle bougeait ses pieds et les regardaient avec admiration : elle portait désormais une paire de baskets que Julien Lorcher lui avait achetée dans un magasin miraculeusement encore ouvert, en sortant de chez le sénateur.

« Non, mais mon nom était trop dur à prononcer pour Monsieur et ses amis. Ils ne s'en souvenaient jamais. Alors ils m'ont dit qu'ils m'appelleraient Ernestine. Ce n'est qu'un nom. Pas d'importance. »

« Et c'est quoi, alors, ton vrai nom ? »

« Kim Lan Xang. »

« Je peux t'appeler Kim ? »

« Si tu veux. Merci pour les chaussures. »

« Ce n'est rien. Et tu m'as déjà remercié en sortant du magasin. »

Kim Lan Xang portait toujours sa robe noire mais, à la demande de Julien Lorcher, elle avait retiré son tablier blanc. Et elle avait récupéré ses affaires, comme cet anorak qui lui tenait chaud dans la nuit et un grand sac de coton épais, contenant toutes ses possessions, qui semblait avoir traversé le monde. Il avait d'ailleurs effectivement traversé le monde.

Dérive mortelle

La pièce était sombre. Il n'y avait qu'un grand matelas au sol, avec deux couvertures encore plus ou moins pliées jetées dessus. Les murs perdaient leur plâtre et l'essentiel de ce qui avait été un papier peint avait disparu.

Poussant le battant pour fermer au mieux la porte, Julien Lorcher alluma dans le même temps une petite lampe de poche. Il la posa par terre et s'agenouilla sur le sol.

« Bon, regardons ce que nous avons récupéré. »

Le militant ouvrit un sac en plastique : il y avait dedans, jeté à la va-vite, un morceau de viande de bœuf et des petites pommes de terre. Dans son propre sac à dos, il récupéra du papier d'aluminium et des mouchoirs en papier. Il découpa deux feuilles de papier d'aluminium et il posa sur chacune la moitié de la nourriture. Il garda pour lui le couteau ayant ouvert le ventre d'Anatole Cujas et donna un couteau propre et un mouchoir à Kim Lan Xang.

« Bon appétit. Nous allons voir si tu cuisines bien » sourit Julien Lorcher.

S'il se coupait de larges tranches qu'il déchirait avec les dents, Kim Lan Xang, elle, découpait la viande en petits morceaux qu'elle prenait en entier dans sa bouche un à un. Le repas se passa en silence. L'homme regardait la femme manger comme on regarde un paysage, même si l'on ne voyait pas grand'chose. La lampe de poche était la seule source de lumière dans la

Dérive mortelle

pièce et le visage de la jeune femme était bien mis en valeur par sa clarté relative. Elle souriait et ce sourire plaisait à Julien Lorcher. Quand ils eurent fini de tout manger, ils nettoyèrent au mieux les couteaux et les rangèrent.

Julien Lorcher s'excusa auprès de la jeune femme : « je suis désolé mais ce squat est le seul endroit où nous pouvons dormir cette nuit. »

« Mieux que les camps » lui sourit Kim Lan Xang en haussant les épaules avant de préciser : « même s'il fait froid dans ce pays. »

« Demain, je récupérerai une voiture que j'ai... comment dire ? Mise de côté. Nous allons rejoindre un groupe qui va bientôt mener une action révolutionnaire. »

« Ah ? »

« Enfin, si tu veux venir avec moi. Je ne peux pas t'obliger. »

« Action révolutionnaire... Monsieur en parlait souvent. Mais il ne sait pas ce que c'est. Mon père en faisait. Ma mère en faisait. Ils sont morts. »

Il y eut un silence. En hommage à ses parents, Kim Lan Xang avait baissé la tête. Mais elle ne pleura pas comme Julien Lorcher le craignait. Elle se redressa en haussant les épaules et regarda le militant dans les yeux en répétant d'un ton neutre : « ils sont morts. »

Julien Lorcher ne savait pas quoi dire. Il allait prononcer des mots de condoléances, de soutien, des

Dérive mortelle

mots que l'on dit à quelqu'un qui a perdu ses parents dans des conditions sans doute tragiques. Il cherchait lesquels, comment les dire.

Kim Lan Xang haussa encore les épaules puis baissa la tête en répétant plus bas : « ils sont morts. » Puis elle regarda de nouveau l'homme à côté d'elle, lui sourit et dit : « mais je suis vivante. Tu es vivant. D'autres sont morts, Monsieur, son ami, peut-être. Mais pas nous. Ca, c'est bien. Je vais essayer de continuer à vivre. Jusqu'ici, j'ai réussi. »

Restant bouche bée, Julien Lorcher ne dit finalement rien. Il avait presque envie de rire. La femme qui était à côté de lui venait de lui annoncer qu'elle avait perdu ses deux parents, qu'elle comprenait toute la précarité de leur situation, mais la scène semblait d'un comique irrésistible.

Pour sortir d'un silence pesant, Julien Lorcher finit par annoncer : « il faudrait dormir. Nous partirons de bonne heure demain. »

« D'accord » lui dit la jeune femme.

Elle retira aussitôt ses chaussures puis se coucha sur un côté du matelas, utilisant son anorak comme une première couverture avant de jeter par-dessus une des deux vieilles couvertures que les organisateurs du squat leur avaient prêtées. Julien Lorcher se dit qu'il faudrait qu'il soit moins impératif dans ses déclarations.

Dérive mortelle

11

Depuis combien de temps n'avait-il plus touché de femme ? Des mois. A son âge, Julien Lorcher sentait les hormones encore bouillonner. Il était allongé à côté d'une jeune femme plutôt jolie, dans la nuit. Et il ne parvenait pas à dormir.

Oh, bien sûr, il se rappelait les deux gardes qu'il avait blessés, le sénateur Vigneron dont il avait fracassé le crâne et Anatole Cujas qu'il avait éventré. Cela suffirait à n'importe qui pour avoir du mal à s'endormir. Mais Julien Lorcher songeait d'abord à la jeune femme à quelques centimètres de lui, dans l'ombre et dont il entendait la respiration calme. Le doux visage venait toujours par-dessus les images d'horreur, de sang qui jaillissait.

Et puis Julien Lorcher comprit qu'il s'était finalement endormi car il rêvait. Son rêve n'était pas agréable. Il avançait dans une jungle sombre, guidé par une ombre. Il ne savait pas pourquoi il devait avancer. Mais, au bout d'un certain temps, il se rendit compte qu'il traînait des corps. Comment faisait-il, avec deux mains, pour traîner sans aucun effort quatre corps, deux en treillis, deux avec des costumes de belle coupe ? Comment pouvait-il à la fois voir ces corps et l'ombre qu'il suivait ? C'était un rêve, cela n'avait pas

Dérive mortelle

d'importance. Il regarda ses mains. Il n'y avait pas de lumière mais il vit qu'elles étaient pleines de sang. Et les corps continuaient de le suivre, traînés sur le sol, alors qu'il ne les tirait plus puisqu'il avait les mains devant les yeux. Tout d'un coup, la nuit disparut, le soleil envahit la jungle qui ressemblait à une forêt banale. L'ombre devant lui se retourna. C'était Kim Lan Xang dans sa tenue de domestique. Elle lui souriait et dit : « nous sommes vivants. C'est bien. Continuons comme cela. »

Julien Lorcher eut comme un hoquet de peur. Il ouvrit les yeux. Le soleil devait s'être levé car il y avait comme une lueur qui rentrait dans la pièce par les grandes fenêtres sales. Kim Lan Xang était couchée sur le côté et le regardait. Quand elle vit qu'il avait ouvert les yeux, elle lui sourit.

« Bonjour. Tu es réveillée ? »

Elle s'amusa de cette question tant la réponse semblait évidente mais elle hocha affirmativement la tête, sans rien dire. Puis son regard se dirigea vers le pantalon du militant. Une belle bosse y était bien visible sur le devant. Julien Lorcher se rendit compte que l'oppression qu'il ressentait venait sans doute de cette partie de son anatomie soudain à l'étroit. Il rougit comme un adolescent et s'apprêtait à s'excuser quand il vit Kim Lan Xang se remettre sur le dos, plier les genoux et écarter les cuisses tout en remontant sa robe.

Dérive mortelle

Puis elle le regarda, ne comprenant pas ce qu'il attendait.

« Tu veux une femme ? Je suis à ton goût ? »

Encore une fois, le militant se rendit compte qu'il était bouche bée et ne savait pas quoi dire. Les femmes qu'il fréquentait habituellement ne pratiquaient pas de la sorte et il en était perturbé. Sa culture politique lui interdisait de profiter d'une pauvre réfugiée en situation de faiblesse. Il n'était ni un sénateur cacochyme, ni une ordure dandy, ni un tortionnaire de camp de prisonniers. Il ne pouvait pas, ainsi, abuser d'elle.

Elle soupira.

« Tu as dit hier qu'il fallait partir de bonne heure.

Ne perdons pas de temps. »

Regardant ce qu'elle faisait, elle ouvrit le pantalon du militant, dégageant bien le sexe et entreprit de le caresser pour le rassurer. Oubliant ses préceptes et ses réticences, Julien Locher vint se placer entre les cuisses de la jeune femme, son bas-ventre frottant sur le matelas crasseux. Les hormones avaient effacé l'éveil politique prolétarien et les préceptes féministes.

D'abord, les mains d'homme caressèrent les bas noirs. Cela surprit Kim Lan Xang. Pourquoi cet homme perdait-il ainsi son temps ? Il embrassa le Mont-de-Venus. C'était agréable, convint la jeune femme. Les mains se perdirent sur les seins, les lèvres finirent par trouver les lèvres.

Dérive mortelle

Enfin, Kim Lan Xang sentit l'homme en elle. C'était étrange. Cette fois, cela ne lui faisait pas mal. C'était même plutôt agréable. Très agréable. Elle ferma les yeux. C'était la première fois qu'elle fermait les yeux pendant qu'un homme allait et venait dans son ventre. Elle connut du plaisir. Elle en fut surprise.

L'homme se rejeta sur le côté. Il haletait. Il ne disait rien. Il lui souriait. Il lui caressait la poitrine. Elle le laissa reprendre ses esprits. Elle referma ses cuisses et entreprit de se lever.

« Tu as dit qu'il fallait faire vite » dit-elle.

« Oui » confirma Julien Lorcher.

Il ne put pas prononcer d'autres mots. Dire ce oui l'avait épuisé. Il regardait la jeune femme.

Kim Lan Xang remettait en ordre sa robe noire, ses bas et sa chevelure. Puis elle enfila ses chaussures et les laça. Elle termina en revêtant son anorak. Et elle attendit en souriant.

Alors Julien Lorcher se dit qu'il lui fallait se lever, refermer son pantalon, se chausser.

Il faudrait aussi replier les couvertures, bien tout ranger, jeter les détritiques du repas de la veille dans la poubelle dehors. La chambre devait pouvoir être réoccupée rapidement par d'autres fuyards.

Dérive mortelle

12

Une douche chaude le matin en se levant, cela fait du bien. Il avait fallu remettre l'électricité en fonction la veille pour que la chaudière fonctionne : c'était la première chose que Julien Lorcher avait faite en arrivant. Et puis, ils avaient pris une douche, chacun leur tour. Faire l'amour dans des draps propres et un vrai lit, après une douche, c'est tout de même mieux. C'est plus bourgeois mais c'est mieux.

Quand ils avaient fini, Kim Lan Xang était restée allongée sur le dos, perdue dans ses pensées. Allongé sur le côté, reprenant doucement ses esprits, Julien Lorcher se demanda pourquoi elle ne bougeait plus. Elle souriait. Il eut envie de lui demander quelque chose de ringard comme « alors, heureuse ? » mais se retint même si cela aurait été une vraie question tant l'attitude de la jeune femme l'interloquait.

Et puis elle tourna la tête vers lui, sans bouger le reste du corps. Ses sourcils étaient froncés sous l'effet d'une intense réflexion.

« C'est normal de sentir un grand plaisir quand un homme a du sexe avec toi ? »

Enfin, Julien Lorcher explosa de rire. Cette fois, il ne put s'en empêcher. Il posa sa main sur un sein ferme, pliant le coude pour s'approcher d'elle. Les

Dérive mortelle

lèvres de l'homme embrassèrent celles qui venaient de poser une question absurde.

Kim Lan Xang sourit mais restait contrariée. Julien Lorcher la serra dans ses bras, l'embrassant un peu partout pour ponctuer ses mots.

« Oui, c'est normal. C'est le contraire qui n'est pas normal. »

« Ah. Les gardiens des camps me faisaient mal, eux. Surtout la première fois : j'avais eu très mal. Après, je m'étais habituée. Les autres réfugiés et les passeurs aussi me faisaient mal. Avec Monsieur ou ses amis, c'était moins douloureux en général mais ce n'était pas très agréable non plus. Avec toi, c'est différent. »

L'homme ne répondit rien de vraiment clair, de vraiment audible. C'était un mélange de phrases, de mots, de sentiments et de colères plus ou moins exprimés, de compassion, de pitié, de réassurance. Mais elle comprenait que, désormais, ce serait différent : elle devait chercher à avoir du plaisir avec les hommes.

Après, il s'était levé et avait repris le travail. Il fallait mettre en état le lieu pour les abriter quelques jours, le temps que le reste du groupe les rejoigne. Ils étaient en avance par rapport à ce qui était prévu.

Ils se trouvaient dans un mobile-home au milieu d'un camping situé dans une clairière d'une petite forêt, sur le haut de la falaise, donc sans doute sur le territoire de Clintebourg. Mais, en marchant une centaine de mètres sous les arbres, on arrivait au bord de la falaise

Dérive mortelle

surplombant Valbourg et la vallée de la Sanbec. En face, il y avait une autre falaise. On voyait l'église paroissiale, accrochée à une route qui montait vers des ruines d'un château et une sorte d'abbaye rénovée avec des bâtiments modernes. Sans doute un centre de congrès ou quelque chose du genre.

A cette saison, le camping était fermé. Il se souvenait être venu ici plusieurs fois avec ses parents et sa sœur, quand il était enfant, le temps d'un week-end en début de saison, alors qu'il venait de rouvrir. Il connaissait bien l'endroit, comment on pouvait jouer sous les arbres. Garer la voiture dans le sous bois, derrière des bosquets un peu dense, sur le bas-côté d'un chemin forestier, puis couper discrètement un morceau de grillage pour rentrer par l'arrière, tout cela avait été simple. Julien Lorcher avait choisi de forcer la porte d'un mobile home pas très loin du trou dans la clôture pour pouvoir fuir aisément. Il avait été plus compliqué de forcer la porte du local technique pour remettre en route l'eau et l'électricité. La réserve de draps, de serviettes et de produits d'entretien ou d'hygiène s'était, elle, facilement ouverte. Il avait aussi fallu vérifier l'absence d'alarmes : la seule que Julien Lorcher avait repérée était au niveau du bureau du gérant.

Malgré tout, il avait été plusieurs heures aux aguets et il veillait à ne pas allumer de lumière trop puissante dans le mobile home sans avoir tiré les rideaux opaques sur toutes les fenêtres. Il fallait être discret.

Dérive mortelle

Après l'installation, Julien Lorcher avait donc fait l'amour avec Kim Lan Xang. Puis ils avaient préparé le repas. Sur la route, Julien Lorcher s'était arrêté dans une zone commerciale pour refaire le plein de carburant en payant en liquide, ce qui avait surpris la caissière. Puis il était allé faire des courses dans un hypermarché. Là aussi, la caissière avait été surprise d'un paiement en liquide. En plus de la nourriture, Julien Lorcher avait acheté des préservatifs, un blouson clair, un bonnet, quelques vêtements et sous-vêtements ainsi qu'un peu de matériel. Il avait résolu de se laisser pousser la barbe tout en couvrant son treillis avec son blouson : cela changeait son apparence.

Le soir, Julien Lorcher alluma la télévision située dans le mobile home. Kim Lan Xang parlait peu. Julien Lorcher préféra ne pas l'interroger trop abruptement. Il s'intéressait à l'histoire de cette fille mais se dit qu'il serait mieux de la faire parler petit à petit.

Ils mangèrent donc en écoutant les actualités. Julien Lorcher faillit s'étouffer tandis que Kim Lan Xang fut juste attentive quelques instants. La police ne comprenait pas comment Jean-Marc Vigneron et le célèbre avocat activiste Anatole Cujas avaient été assassinés alors que le sénateur vivait seul.

Dérive mortelle

13

Les jours qui suivirent l'installation furent de véritables vacances où le couple fit souvent l'amour. Vue la saison, il faisait trop froid pour se faire bronzer mais Julien Lorcher et Kim Lan Xang se promenaient dans le sous-bois et le long de la falaise. Ils prenaient garde à ne pas trop s'approcher de la centrale nucléaire mais, malgré tout, ils allèrent plusieurs fois jusqu'à la saignée faite dans ce qui restait de la petite forêt, là où passait une ligne à très haute tension soutenue par une série de grands pylônes métalliques. En dessous des longs fils où passait un courant mortel, on avait retiré tout ce qui aurait pu être dangereux en poussant. Il ne restait qu'une vague pelouse que l'on tondait visiblement régulièrement.

En marchant sur le chemin douanier, le long de la falaise, souvent, le couple s'arrêtait. Julien Lorcher aimait regarder la mer. Mais, quand il était accompagné, il faisait attention à ne pas ennuyer ceux qui étaient avec lui en restant immobile trop longtemps. Avec Kim Lan Xang, ce risque n'existait pas. La jeune femme souriait en perdant son regard dans le lointain, semblant méditer.

« Il n'y a pas la mer dans ton pays ? » lui demanda un jour Julien Lorcher.

Dérive mortelle

« Mes parents et moi nous vivions dans un village dans les montagnes, loin de la mer. Quand il y a eu la guerre et que les ennemis gagnèrent, envahissant la région en tuant tout le monde, mes parents m'ont emmenée avec eux. Nous sommes arrivés à la mer. C'était beau. Là aussi, c'est beau mais c'est différent. Chez nous, près de la mer, la terre est basse. Lors de la mousson, il y a des inondations. La montagne est loin de la mer. Je ne l'avais jamais vue avant notre fuite. Il y avait des barques qui partaient sur la mer avec des gens comme nous. Plus loin, après la frontière sur la mer, il y avait des bateaux qui récupéraient les fuyards. Mais mes parents ont été tués et je suis partie seule. »

« Et tu es arrivée dans un camp ? »

« Oui, les bateaux étrangers allaient et venaient entre les camps et la frontière sur la mer. Ils récupéraient les fuyards et les emmenaient dans les camps, dans le pays voisin. Les habitants du pays voisin ne nous ont jamais aimés mais les étrangers leur donnaient beaucoup d'argent pour nous accueillir et nous donner à manger. Alors ils acceptaient. »

Julien Lorcher s'imaginait le long périple de la jeune femme qui n'était alors qu'une enfant, sans doute. Et puis, combien le voyage, ensuite, avait dû être éprouvant. Tout ça pour finir esclave chez un sénateur.

Dérive mortelle

14

Au bout de presque une semaine, Julien Lorcher rentrait de promenade avec Kim Lan Xang, l'après-midi, quand, soudain, la jeune femme stoppa. Puis, effrayée mais sans émettre le moindre bruit, elle se dissimula dans un fourré en entraînant son amant.

En suivant son regard, Julien Lorcher vit une voiture arrêtée à côté de la leur avec trois hommes en treillis noirs, avec des blousons sombres mais différents les uns des autres. Les hommes examinaient la voiture de Julien Lorcher en parlant. De temps en temps, ils montraient le camping et le trou dans le grillage que l'on voyait trop bien par ici.

« Reste ici » dit Julien Lorcher à voix basse avant d'ajouter : « je vais vérifier que ce sont ceux que j'attendais. Si tu me vois m'enfuir, cours, vas-t-en. Mais si tu me vois t'appeler, rejoins-nous. »

Kim Lan Xang approuva d'un hochement de tête en se forçant à sourire. S'éloignant d'abord de quelques mètres à quatre pattes, Julien Lorcher se redressa avant d'approcher.

Les hommes l'aperçurent et se retournèrent pour l'attendre.

« Salut, la star ! » l'accueillit en riant l'un des hommes.

Dérive mortelle

Ils se serrèrent tous la main.

« Qu'est-ce que vous savez sur moi ? Que dit-on ailleurs ? Je regarde la télévision mais c'est tout. »

« Tu as rendu furieux ce vieil aristo de Fabrice de Briaque. Les zozos de Green Warriors sont toujours en prison, je crois. Mais on n'en parle plus. Ce qui est sûr, c'est que la police te cherche partout. Tu aurais été vu dans un squat avec une fille, dans la capitale, et le squat a été fouillé par la police au petit matin, il y a quelques jours, le lendemain de la mort du sénateur Vigneron. Mais, du coup, sa mort et celle de l'avocat Anatole Cujas ont monopolisé les actualités. On ne parle plus de toi. »

Visiblement gêné, ne sachant pas trop comment révéler ce qui devait l'être, Julien Lorcher resta silencieux quelques secondes en regardant ses pieds. Celui qui le connaissait l'interrogea.

« Il y a un problème, Julien ? »

« En quelque sorte. C'est moi qui... Enfin... J'ai tué Vigneron et Cujas, sans vraiment le vouloir. En fait, j'étais traqué, mon appartement rempli de flics, et j'étais allé chez le sénateur pour qu'il m'aide. Il a voulu me livrer à la police. Et Cujas se voyait déjà me défendre à mon procès, faire de moi un martyr de la cause. Alors, j'ai assommé Vigneron, visiblement trop fort, pendant que Cujas était parti à la cuisine donner des instructions à la fille qui servait de domestique. Je m'enfuyais, en gardant mon couteau à la main pour éviter qu'il ne

Dérive mortelle

puisse me retenir, quand j'ai entendu quelque chose de bizarre dans la cuisine. Cujas violait la fille. C'est là que je l'ai planté. Et je suis parti avec la fille. C'est une réfugiée et cette ordure de Vignerone en avait fait son esclave dont il faisait profiter Cujas. »

Les trois nouveaux venus jurèrent. Voilà qui changeait la dimension de Julien Lorcher.

« Vignerone et Cujas étaient des ordures, tu as sans doute bien fait, mais les flics doivent être fous s'ils savent que c'est toi... »

« C'est pour ça que je demandais si on parlait toujours de moi... »

« Non mais ça ne veut rien dire. Ils ont dit que Vignerone vivait seul. Sa femme l'a quitté il y a deux ans. Personne n'a parlé d'une fille. Apparemment, elle était bien cachée. Mais ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas repéré tes traces sur place. »

Un autre des nouveaux arrivants interrompit le palabre.

« Il semblerait que Julien n'ait pas été repéré. Donc, menons l'action comme prévu et dispersons nous ensuite. Cela ne change rien. On ne vas pas s'apitoyer sur le sort de ces deux ordures opportunistes. »

Tous hochèrent affirmativement la tête.

Julien Lorcher se retourna vers le fourré où était dissimulée Kim Lan Xang et l'appela avec de grands gestes. La jeune femme se releva puis s'approcha avec

Dérive mortelle

méfiance. Un chœur de « salut ! » l'accueillit quand elle fut assez proche du groupe.

« C'est Kim, la fille qui était chez Vigneron » la présenta Julien Lorcher. Puis il se retourna vers les trois nouveaux venus en les désignant collectivement : « Ce sont bien mes camarades du Groupe de Lutte Unitaire pour la Survie de l'Humanité, on l'appelle aussi le GLUSH. »

Ils allèrent boire un café dans le mobile home occupé par Julien Lorcher et Kim Lan Xang. Puis Julien Lorcher rassembla leurs affaires et les rangea dans sa voiture, y joignant les draps, serviettes et autres fournitures qu'ils avaient utilisés. Le bungalow fut nettoyé de fond en comble avec de l'alcool pour éviter que la moindre trace ne subsiste. La serrure fut refermée, l'eau et l'électricité de nouveau coupés.

Vers dix-neuf heures, enfin, tout était prêt. Dès l'action menée, chacun repartirait aussitôt de son côté.

Chaque homme prit un petit sac-à-dos avec le matériel de l'action.

« Tu préfères rester dans la voiture ou venir avec nous ? » demanda Julien Lorcher à Kim Lan Xang.

« Je viens avec toi » répondit-elle sans hésiter.

Le petit groupe s'enfonça dans le sous-bois, en silence. Julien Lorcher, qui avait fait les repérages, les guidait.

Dérive mortelle

15

Le matériel apporté par les nouveaux arrivants avait été réparti entre les quatre hommes. Il n'était venu à l'idée de personne d'en donner à Kim Lan Xang. Celle-ci suivait le groupe ou, plutôt, son amant faisant partie du groupe. Le soir était là, le soleil s'en allait vers d'autres horizons.

Dans la pénombre, le groupe arriva jusqu'à la saignée dans la forêt, là où passait la ligne à haute tension. Les piliers de métal, malgré leur taille, étaient à peine visibles dans l'ombre. A leur sommet clignotait une lumière rouge, destinée aux avions. La nuit qui arrivait la rendait davantage visible qu'en pleine journée.

Ils étaient quatre : autant que de pieds à un pylône. Ils se répartirent, à raison d'un par pied, autour d'un premier pylône, fixant un paquet avec du scotch avant d'y planter un petit piquet. Sur chaque piquet, il y avait une sorte d'interrupteur. La dernière étape consistait à le manipuler. Une diode émettait alors une minuscule lumière durant quelques secondes avant de s'éteindre.

Puis ils recommencèrent sur un second pylône. Les mêmes gestes, la même coordination, quelques centaines de mètres plus loin. Avec une expression

Dérive mortelle

parfaitement neutre, marquant juste une grande attention aux gestes réalisés, Kim Lan Xang regardait Julien Lorcher opérer. Elle ne voyait pas grand'chose, cela dit : aucun des garçons n'alluma de lampe et la lumière solaire devenait chaque minute plus faible.

Formant un ensemble discipliné, la petite troupe s'éloigna dans les sous-bois, retournant vers les voitures. L'un des nouveaux arrivés regarda sa montre.

« Il nous reste presque une demi-heure avant les vingt heures » constata-t-il.

Les autres acquiescèrent. Il était essentiel que toutes les actions, partout sur le territoire, soient bien coordonnées. Ils restèrent debout, sous les arbres, se demandant quoi faire. Julien Lorcher attira contre lui Kim Lan Xang. Elle se blottit volontiers, le serrant dans ses bras. C'était le premier homme qui lui avait donné du plaisir, beaucoup de plaisir, en allant et venant dans son bas-ventre. Elle avait envie de rester avec lui, du moins pour l'instant. L'essentiel restait de demeurer vivant. Pour l'heure, les deux objectifs n'étaient pas contradictoires.

Les regards des trois autres hommes furent attendris par le baiser posé par leur camarade sur les lèvres de la réfugiée. Puis ils se détournèrent par pudeur. Ils regardèrent ailleurs, au-delà du sous-bois, là où le soleil disparaissait.

Dérive mortelle

16

Dix neuf heures et cinquante cinq minutes. Un petit bip strident sonna. L'homme qui portait la montre responsable du rappel l'éteignit.

« Il va être l'heure » dit-il simplement.

Les quatre hommes s'allongèrent au sol, imités par Kim Lan Xang. Ils étaient à plus d'une centaine de mètres des pylônes. Celui qui venait de parler sortit d'une de ses poches un petit émetteur, déplia une antenne télescopique, manipula quelques boutons et, à vingt heures précisément, soudain, il y eut un bruit sourd énorme. Tous les paquets d'explosif scotchés aux pieds des pylônes avaient explosé en même temps. Il y eut des grincements, des câbles qui rompaient sous l'effet de leur étirement, des masses de métal s'effondrant au sol.

« Voilà, c'est fait. Allons-y. »

Les quatre hommes, suivis de la jeune femme, se relevèrent et coururent jusqu'aux voitures. Julien Lorcher monta dans la sienne avec Kim Lan Xang. Les trois autres hommes empruntèrent leur propre véhicule. Les deux automobiles partirent rapidement dans la route forestière puis sur la grande route, se dirigeant vers Morbourg.

En traversant la vallée de la Sanbec, tous les occupants des véhicules furent d'abord surpris de la plus

Dérive mortelle

totale obscurité qui y régnait, même s'ils étaient responsables de ce fait. Pas une seule maison allumée, pas un seul lampadaire en fonction... Les phares des véhicules étaient les seules lumières qui crevaient la nuit. Il fallut être prudent en traversant Valbourg : dans l'obscurité, les virages pouvaient être dangereux. Et des gens s'étaient rassemblés sur la petite place à côté d'un supermarché et d'une auberge. Ils s'éclairaient avec des lampes de poche. Certains montraient leur téléphone mobile en vociférant. De toute évidence, il n'y avait plus de réseau. Comment se plaindre aux autorités de cette coupure d'alimentation électrique touchant tout le village et même tous les hameaux alentours ?

Laissant le véhicule des trois autres hommes filer vers Morbourg, Julien Lorcher tourna dans une route se dirigeant vers la mer, un peu avant le grand croisement avec la desserte de Criquebourg. La petite route étroite était bordée de talus herbeux. Continuant tout droit en ignorant divers croisements, la voiture arriva sur un parking. Des barrières en béton empêchaient d'aller plus loin, par delà la limite de la falaise.

« Nous allons dormir ici cette nuit » déclara Julien Lorcher en souriant à Kim Lan Xang.

Dérive mortelle

17

Les huissiers peinaient à ne pas bailler. L'un conduisait une femme menue à la coiffure blonde soignée et revêtue d'un tailleur de très grand couturier dans les couloirs du ministère. Malgré l'heure tardive, elle semblait parfaitement fraîche et éveillée. Elle marchait d'un pas décidé, les talons de ses escarpins frappant régulièrement les planchers multiséculaires du lieu. Son rictus autant que son regard assassin montraient à la fois son caractère affirmé et sa mauvaise humeur. Ses cheveux touchaient à peine les épaules, formant comme une sorte de casque, juste ouvert devant pour montrer son visage mais pas son front.

L'huissier la guidait dans les couloirs car c'était la règle : aucun visiteur ne pouvait se promener tranquillement dans ce lieu rempli de secrets. Mais, dans les faits, elle s'approchait suffisamment pour pousser son soi-disant guide à accélérer le pas. Et, de toutes façons, elle connaissait bien ces bureaux. Beaucoup plus jeune, elle y avait travaillé. Rien n'avait véritablement changé depuis lors. Les gouvernements et les ministres se succèdent, les ministères aux bureaux dorés restent.

Ils marchaient tellement vite que l'huissier jeta un œil derrière lui : pas de doute, la diablesse le poursuivait. Il ne s'autorisa pas, bien sûr, à émettre la

Dérive mortelle

moindre remarque ni même le plus petit soupir. Mais ils rattrapèrent un autre huissier guidant un visiteur qui, lui, connaissait mal l'endroit et avait bien besoin d'un tel guide.

« Bonsoir, Thomas » déclara soudain la femme.

L'autre visiteur, qui semblait perdu dans ses pensées, sursauta. Puis il se retourna et salua la femme sans pouvoir dissimuler la panique qui l'habitait.

« Bonsoir, Anne. »

Ils se connaissaient bien, depuis des années. Ils auraient pu inverser leurs rôles si Anne de Kervignac n'avait pas préféré diriger le principal opérateur de centrales nucléaires et de réseau électrique du pays et si Thomas Clerque n'avait pas, lui, préféré entrer au gouvernement pour devenir Ministre de l'Industrie et de l'Energie. Ils militaient dans le même parti et, quelque part, le maintien en fonction d'Anne de Kervignac dépendait de Thomas Clerque, du moins en théorie. Dans les faits, c'était probablement l'inverse : les réseaux constitués par la patronne depuis des dizaines d'années la rendait incontournable. Elle n'était pas aimée. Elle était même souvent détestée. Mais elle était toujours respectée. Et crainte.

Thomas Clerque était nettement plus jeune, cela dit. Dans la quarantaine, il était considéré comme un jeune ministre plein d'avenir. Mais son allure de technocrate malingre, à demi-chauve et aux lunettes fines, desservait certainement sa carrière.

Dérive mortelle

Anne de Kervignac tenta de dissimuler son mépris pour celui qui, sur le papier, était pratiquement son patron. Elle aussi, on l'avait tirée du lit au milieu de la nuit. Elle comprenait parfaitement la gravité de la situation. Mais elle était une patronne et avait sous sa responsabilité des dizaines de milliers de collaborateurs. Elle n'avait pas le droit de laisser transparaître la panique qu'elle lisait dans le visage du ministre. Cet homme n'était qu'un technocrate qui n'aurait jamais l'envergure d'aller plus haut. Sans doute, même, redescendrait-il à un poste moins exposé bientôt.

Les deux huissiers introduisirent les deux visiteurs dans le bureau d'Eugène-François Foucher. Le Ministre de la Sûreté les attendait assis dans un grand divan, derrière une table basse où trônait une énorme cafetière et trois tasses. Une seule contenait du café.

Eugène-François Foucher se leva pour les saluer, embrassant amicalement Anne de Kervignac sur chaque joue, serrant la main de son collègue, avant d'inviter ses visiteurs à s'asseoir. La femme choisit de partager le divan de leur hôte. Thomas Clerque se rabattit sur un fauteuil au grand dossier et larges accoudoirs.

« Anne, où en est-on ? » démarra brusquement le Ministre de la Sûreté.

« Deux centrales ont été déconnectées simultanément. Nous avons immédiatement procédé à des arrêts d'urgence. Les protocoles sont prévus et ont été appliqués parfaitement. Les centrales sont donc bien

Dérive mortelle

arrêtées et les gardes se sont déployés pour éviter toute attaque contre les bâtiments comprenant du combustible nucléaire. Les forces de l'ordre sont en cours de déploiement pour les appuyer. Le réseau est revenu à l'équilibre au bout d'une quinzaine de minutes grâce à nos connexions internationales. Il n'y a plus de coupures dans aucune entreprise et aucun domicile sur l'ensemble du territoire national. »

« Si je comprends bien le rapport qui m'a été remis juste avant mon arrivée ici, il s'en est fallu de peu... » soupira Thomas Clerque.

Anne de Kervignac répliqua aussitôt : « nous avons un réseau électrique qui doit toujours équilibrer l'utilisation et la production. C'est le principe de base d'un réseau d'énergie. Donc, oui, nous sommes passés à deux doigts de la catastrophe. Mais, si j'ai bien compris, nos sauveurs sont vos hommes, Eugène-François. »

« J'aurais préféré qu'ils soient plus efficaces... »

Le Ministre de la Sûreté était un insatisfait permanent. Sur les dix équipes qui auraient dû faire sauter simultanément des lignes à haute-tension auprès de centrales, huit avaient été repérées et neutralisées à temps. Deux avaient échappé à leur vigilance. Le sourire d'Anne de Kervignac, qui se voulait gentil et reconnaissant à l'égard de leur hôte, énervait en fait celui-ci.

Dérive mortelle

« Anne, si je comprends bien ce que l'on m'a expliqué ce soir, je suis en charge de la sécurité d'un pays indéfendable et je viens juste de le découvrir. »

« Qu'entendez-vous par là, mon cher Eugène-François ? »

« Toute notre civilisation -et je pèse mes mots- repose sur l'électricité. Rien ne peut fonctionner sans elle. Et il suffit d'une bande de gugusses pour mettre tout à bas avec quelques pains d'explosifs artisanaux. Est-ce que je suis plus clair, Anne ? »

Perdant son sourire, Anne de Kervignac accusa le coup. Elle se retourna vers Thomas Clerque mais elle eut l'impression que celui-ci découvrait le problème. Le Ministre de l'Industrie et de l'Energie semblait se rendre soudain compte que toute la stratégie qu'il défendait depuis des années était suicidaire. Il restait immobile, bouche bée. Mais la femme ne se laisserait pas faire. Elle ne s'était jamais laissée faire. Elle avait creusé son sillon, construit sa carrière, dans un monde d'hommes acharnés à arracher la moindre parcelle de pouvoir. Ce n'était pas une bande de terroristes qui allait lui faire peur.

« Si vous estimez que les terroristes sont tellement dangereux qu'ils vous font peur, il faut changer de métier, Eugène-François. Bien sûr que des terroristes sont dangereux. Bien sûr qu'ils peuvent faire des dégâts. Mais nos procédures sont là pour, justement, les empêcher de nuire au-delà du raisonnable. Aucune

Dérive mortelle

centrale n'a été touchée. Il n'y a eu aucun incident impliquant de matériau nucléaire. Nous maîtrisons la situation. Nos technologies sont sûres. »

« Il serait plus juste de dire : il n'y a eu aucun incident impliquant de matériau nucléaire *jusqu'à présent*. » Le Ministre insista sur les derniers mots.

« Où voulez-vous en venir ? »

« Vous avez vous-mêmes dit que le réseau devait être toujours équilibré. Et quelques terroristes qui font sauter une dizaine de points dispersés sur le territoire national ont failli mettre à bas la totalité du pays. Que se serait-il passé si, au lieu de quelques terroristes, on avait eu une attaque par un pays ennemi ? Des bombardements ? Une attaque minuscule, potentiellement très discrète avec quelques drones ? Tout le pays peut être par terre en quelques instants. »

« On va les reconstruire, ces pylônes... » soupira Anne de Kervignac en haussant les épaules.

« Il faudra au minimum un mois selon le rapport qu'on m'a remis » intervint soudain Thomas Clerque.

« C'est sans doute le temps nécessaire pour une construction ordinaire de pylône, mais on peut aller plus vite, mettre en place des solutions provisoires. »

Eugène-François Foucher but en silence le reste de son café. Puis il reposa la tasse et vissa son regard dans celui d'Anne de Kervignac.

« Je crains, Anne, de ne pas avoir été clair, finalement. Nous avons eu la chance d'empêcher une

Dérive mortelle

attaque terroriste de couper l'électricité sur tout le territoire national durant un mois. Plus d'électricité. Du tout. Plus de télévision, ce n'est pas grave. On aura juste une révolution sur les bras. Plus de réfrigérateurs tant domestiques qu'industriels. Donc plus de nourriture dans les villes. Plus d'informatique. Plus de téléphonie. Des capacités de communication et de coordination logistique quasi-nulles pour tenter de mobiliser ce qui pourrait l'être et calmer les foules. Pendant un mois. »

« Eh bien, c'est votre boulot de faire en sorte que cela n'arrive pas, Eugène-François. *Votre* boulot. Pas le mien. »

Anne de Kervignac commençait à s'énerver. Elle avait toujours considéré que la colère était un aveu de faiblesse mais elle sentait la colère monter en elle. Elle relança : « où voulez-vous donc en venir ? »

Ignorant la femme, Eugène-François Foucher se retourna vers Thomas Clerque.

« Thomas, quelles sont les stratégies mises au point pour couvrir ce genre de scénario ? »

« Il n'y a aucune stratégie prévue, un tel scénario n'a jamais été anticipé à ma connaissance » avoua en tremblotant le ministre.

Devant le silence des deux autres qui le regardaient fixement, Thomas Clerque poursuivit un exposé hésitant, comme s'il récitait une leçon dont il s'apercevait que chaque mot était une erreur.

Dérive mortelle

« Partout dans le monde, le principe des réseaux d'énergie est le même : des centrales qui assurent une production pilotée pour couvrir la consommation à chaque instant. Pour l'affichage politique, on ajoute dans le réseau des sources d'énergie dites vertes non-pilotables, comme des éoliennes et des panneaux solaires, mais qu'il faut compenser avec des sources pilotables. Le travail du gestionnaire de réseau est de maintenir l'équilibre à chaque instant, avec une variation infime. Les compensations s'opèrent désormais au niveau continental. Mais si le déséquilibre est brutal et massif, cela peut aboutir à de graves incidents, comme un black-out complet, voire à de la destruction d'équipement. Et si des équipements sont détruits, cela veut dire que l'on ne pourrait peut-être pas rallumer le réseau rapidement. Cette fois, le déséquilibre a été absorbable grâce à l'équilibrage continental. Mais si les terroristes avaient tous atteint leur objectif... »

Le ministre avala sa salive et se tût, effrayé par ses propres pensées.

« Vous voudriez revenir au temps du charbon, Eugène-François ? Voire, comme les écologistes, à l'âge de pierre ? » lança sarcastiquement Anne de Kervignac.

« Au moins, le charbon était décentralisé, on pouvait avoir des stocks locaux et chacun pouvait défendre le sien » constata le Ministre de la Sûreté.

Dérive mortelle

18

A presque cent-cinquante millions de kilomètres, soit huit minutes-lumière, de la Terre, le Soleil était au centre de la rotation de la troisième planète de son système stellaire. Celle-ci tournait sur elle-même, donnant l'illusion, quand on se situait sur Terre, que le Soleil allait d'un bout à l'autre de l'horizon en passant par un zénith.

Il était l'heure où le Soleil apparaissait à peine au-dessus de la campagne de la région de Morbourg. Sa lumière, issue des réactions de fusion thermonucléaire, commençait à inonder le pays. Venues de la campagne, de l'arrière-pays, les lueurs glissaient sur la mer alors que la falaise créait une ombre à leur pied.

Debout, s'appuyant sur la barrière en béton qui empêchait les imprudents de trop s'approcher du bord, Kim Lan Xang regardait la mer mais jetait régulièrement des coups d'œil derrière ou au-dessus d'elle. Il faisait froid mais cela n'avait pas d'importance. Elle souriait, regardant la beauté du monde. L'endroit était beau, l'endroit était calme.

Dans la voiture, la lumière finit par réveiller Julien Lorcher. Il avait étendu son fauteuil au maximum, réussissant ainsi à avoir une position presque allongée.

Dérive mortelle

Mais il se sentait courbaturé. Et puis sa vessie lui ordonnait de se lever. En maugréant, il se redressa.

Il eut un instant de panique en constatant que Kim Lan Xang n'était pas dans le fauteuil à côté de lui. Mais il lui suffit d'un seul regard dehors pour aussitôt l'apercevoir. Ce qui, malgré tout, le déranga était qu'elle avait réussi à sortir du véhicule sans qu'il ne s'en aperçoive. Un policier aurait pu aussi bien ouvrir la porte et l'interpeller.

Déjà, il fallait qu'il aille se soulager. Il redressa les deux fauteuils pour les mettre dans la position adaptée pour la route. Puis il sortit. Laisant Kim Lan Xang sourire à la mer et au soleil, Julien Lorcher se dirigea vers un arbre, à la limite du parking, et il entreprit de l'arroser.

Une fois cela fait, il alla rejoindre la jeune femme qui admirait le monde. Il s'installa à côté d'elle, lui dit bonjour, et regarda la mer. Elle se serra contre lui, reposant sa tête sur l'épaule de l'homme. C'était la première fois qu'elle faisait ça. C'était la première fois qu'elle avait envie de faire ça.

Alors Julien Lorcher posa un baiser sur le front de la jeune femme et il la maintint serrée contre lui, pour qu'ils aient chaud. Il aimait cela, la sentir contre lui tout en regardant la mer. Elle aimait cela, être lovée dans les bras de cet homme tout en regardant la mer.

Dérive mortelle

19

« Tu veux venir avec moi ou tu préfères que je te dépose à Morbourg ? »

« Si tu veux bien de moi, je viens avec toi. Pas d'endroit où aller. Alors, où tu vas, c'est bien. Je suis vivante, toi aussi. C'est bien. »

Voilà. En quelques phrases, la question avait été tranchée : Kim Lan Xang accompagnerait Julien Lorcher sur son chemin. Elle lui avait souri de manière appuyée en hochant la tête avec application pour bien marquer son approbation de ce qu'elle venait de dire. Il l'embrassa sur le front. Il se moquait totalement de savoir si c'était bien prolétarien et féministe d'embarquer une réfugiée qui n'avait en fait guère le choix, n'ayant nulle part où aller. Il voulait rester avec cette fille. Il commençait à se dire qu'il avait tué Anatole Cujas pour que la fille vienne avec lui. Il aurait pu la confier à une association d'aide aux réfugiées : il en connaissait. Mais il ne lui avait même pas proposé. Quelque part il se sentait coupable. Il n'était qu'un mâle blanc dominateur, un bourgeois de la pire espèce.

Ils remontèrent dans la voiture. Julien Lorcher mit le contact, vérifia le niveau de carburant et fit rouler l'automobile jusqu'à la grande route. La première étape

Dérive mortelle

était Morbourg. Ensuite, il faudrait poursuivre, prendre une autoroute puis une route secondaire.

Alors que le véhicule roulait et que le silence s'était emparé de l'habitacle depuis longtemps, Kim Lan Xang demanda soudain : « où va-t-on ? Tu n'as pas dit. Est-ce qu'il y aura la mer comme là-bas ? »

Le conducteur sourit. C'était vrai, il n'avait pas dit où il allait, où il l'emmenait. Mais cela ne la gênait pas. La seule inquiétude de la jeune femme était de savoir si elle pourrait voir la mer.

« Je vais continuer la lutte. Tu sais, l'humanité est engagée dans une dérive mortelle avec la pollution contre laquelle le patronat ne veut pas lutter pour préserver ses profits. Notre société aussi va mourir, de toutes façons, à cause des injustices. Mais, d'abord, je dois me cacher quelques temps, me faire oublier. Et pour cela, je vais rejoindre une Zone de Défense Ecologique, une ZDE, située sur une île, à quelques centaines de kilomètres d'ici. Là-bas, des camarades sont en lutte contre un projet destructeur. Comme c'est une île, nous serons entourés par la mer. Et c'est très beau. »

« C'est bien » dit-elle en hochant la tête après quelques secondes de silence dans l'habitacle.

« Tu veux toujours venir avec moi ? »

« Oui » confirma-t-elle en haussant les épaules et sans dévier son regard de la route droit devant. Silence.

Dérive mortelle

20

L'autoroute n'était pas trop encombrée mais il restait fatiguant de conduire longtemps, surtout avec une passagère qui ne parlait guère, se contentant de regarder le paysage avec attention et de sourire. Elle découvrait la région. Elle voyait sans doute pour la première fois une autoroute.

Alors que la sortie qu'il fallait prendre n'était plus très loin, Julien Lorcher décida de faire une halte sur une aire de repos où il y avait une station-service et un petit magasin d'alimentation. D'abord, il fit le plein de carburant en payant en liquide. Il regarda avec inquiétude le contenu de l'enveloppe : l'argent fondait bien plus vite qu'il ne l'aurait souhaité.

Mais il emmena ensuite Kim Lan Xang prendre un repas chaud : une soupe, du pain, un café. Julien Lorcher s'excusa de devoir faire quelques économies et promit qu'ils mangeraient mieux une fois sur l'île. La jeune femme ne répondit rien, si ce n'est un sourire. Elle semblait dire qu'elle comprenait, que ce n'était pas grave.

Au stand où l'on vendait des journaux, Julien Lorcher lut rapidement les grands titres. On parlait de dix attentats coordonnés dont huit avaient été stoppés à temps. Voilà qui expliquait pourquoi l'action avait

Dérive mortelle

échoué. Acheter les journaux ne lui apprendrait rien d'utile : il était trop tôt pour qu'il y ait de réelles informations. Il faudrait attendre, au mieux, plusieurs jours. Bien que se soldant par un échec, l'opération avait dû tout de même secouer en haut lieu. La fragilité du monde industriel bourgeois avait été démontrée.

Que des équipes aient été arrêtées n'était pas une source particulière d'inquiétude. Personne ne pouvait parler parce que personne ne savait rien... ou presque. Aucune équipe ne connaissait les noms des membres des autres équipes. Tout s'était organisé dans un nœud Emenu¹ discret, avec des débats entre personnes certes sélectionnées par cooptation, mais sans que nul ne sache vraiment qui était qui, sauf parfois le cooptant une partie de l'identité du coopté. Et il n'y avait aucun stockage des identités ou des logs de connexion : ce nœud ne respectait pas la loi. Mais comme c'était un nœud pirate, installé discrètement sur un serveur corrompu d'une petite entreprise, cela n'avait aucune importance.

Une fois leur repas terminé et leurs vessies soulagées, Kim Lan Xang et Julien Lorcher repartirent. Quelques minutes plus tard, la voiture quitta l'autoroute et s'engagea sur une route secondaire.

Kim Lan Xang regardait avec encore plus d'attention (et même de passion) le paysage défilant derrière les vitres de l'automobile. Il y avait une

1 Voir « *Apotheosis* » et « *Carcer* », du même auteur.

Dérive mortelle

campagne verdoyante, des arbustes, des haies, quelques bois, des talus... On croisait d'autres véhicules en grand nombre.

Enfin, Julien Lorcher ralentit : un panneau signalait l'entrée dans le petit village portuaire de Saint-Paul-en-Terre. La route suivait le quai le long du bassin du port. Un grand panneau publicitaire apposé contre le mur d'une auberge, située tout contre le bord du bassin, indiquait qu'ici on louait des bateaux touristiques sans permis pour faire la promenade des îles.

Observant les lieux, Julien Lorcher ralentit mais ne s'arrêta pas. Il arriva bientôt à une station-service à la limite de la petite ville : un panneau annonçant la sortie de Saint-Paul-en-Terre se trouvait juste après.

La voiture quitta la route et s'engagea dans un petit parking pour touristes, séparé de la station-service par un talus et des arbres. A cette saison, le parking était vide. C'était parfait.

Le soleil commençait à descendre à l'horizon. Il faudrait dîner avant d'effectuer la traversée. L'effectuer de nuit risquait d'être dangereux mais il faudrait au moins quitter le port.

« Nous allons abandonner la voiture ici » annonça Julien Lorcher à sa passagère.

« Ah bon ? Nous allons sur les îles ? »

« Oui, nous allons prendre un bateau. Et nous ne reviendrons pas. Du moins, pas avant longtemps. La voiture ne nous attendra pas, je pense. »

Dérive mortelle

« Nous prenons tout ce qu'il y a dans le coffre ? »

« Je vais prendre mon grand sac-à-dos avec tout le matériel et... » Julien Lorcher se tut avant de dire « et les armes ». Il hésita un court instant et ajouta juste : « peux-tu porter le sac avec le linge et la nourriture en plus de ton sac à toi ? »

« Bien sûr » répondit-elle.

Julien Lorcher regarda sa montre. Il était encore un peu tôt pour dîner. Il hésitait. Finalement, il prit une couverture et la jeta par-dessus les sacs pour les cacher plus ou moins. Il n'y avait pas de touristes à cette saison, donc sans doute pas de voleurs-à-la-tire. Mais inutile de leur laisser une opportunité trop évidente.

« Veux-tu aller te promener au bord de la mer avant que nous allions dîner à l'auberge ? »

Kim Lan Xang hocha la tête avec un sourire qui n'était pas de politesse. C'était un énorme sourire, du genre de celui d'un enfant à qui on promet un tour en manège. L'homme et la femme sortirent de la voiture que Julien Lorcher verrouilla.

Il suffisait de marcher jusqu'au bout du parking pour voir la mer.

Dérive mortelle

21

Au bout du parking, il y avait un talus avec quelques arbustes constituant une haie. Un passage menait à une plage. Un chemin en béton longeait la haie. Comme il faisait froid et que la marée était haute, Kim Lan Xang et Julien Lorcher restèrent sur le chemin en béton. Ils regardaient la mer. Un vent froid chargé des odeurs de l'océan leur fouettait le visage mais cela n'avait pas d'importance.

Julien Lorcher tenait la main de Kim Lan Xang. Celle-ci laissait faire. Cela lui plaisait, quelque part, que quelqu'un lui tienne la main. Que ce soit Julien Lorcher ou un autre, cela n'avait sans doute qu'assez peu d'importance. Depuis la mort de sa mère, plus personne n'avait tenu la main de la jeune femme.

Tout d'un coup, Julien Lorcher serra brièvement deux fois la main qu'il tenait et il se pencha vers l'oreille de Kim Lan Xang tout en montrant, avec son autre bras, le contenu de la baie.

« Regarde, Kim. L'île que tu vois juste là, pas très loin de la côte, en fait à quatre ou cinq kilomètres, est l'Île-aux-Hommes avec le village de Saint-Yves-aux-Hommes qu'on devine. C'était un endroit où s'étaient isolés des moines, il y a plusieurs siècles. L'île était interdite aux femmes, d'où son nom. Il y a quelques

Dérive mortelle

années, l'Île-aux-Hommes a été achetée par une société d'électronique. Ils y expérimentent des véhicules autonomes et divers gadgets qu'il serait dangereux de laisser au milieu des gens normaux sans précaution. On dit qu'ils fabriquent des armes aussi. »

« C'est là que l'on va ? »

« Non, l'île est interdite. C'est une propriété privée et il y a des gardes armés. Regarde plus loin, un peu en décalé. Ce que tu aperçois là-bas, c'est l'Île-Haute. On voit ses falaises. Sans jumelles, on ne peut pas voir le village de Saint-Paul-en-Mer. C'est dans ce village, fondé par des habitants de Saint-Paul-en-Terre, qu'il y a le vieux port. Mais celui-ci est devenu trop petit. De l'autre côté de l'île, il y a le port neuf. Nous arriverons par là. A cette saison, il n'y a pas de navettes pour touristes. »

« Mais on va y aller comment ? Tu as un bateau ? » s'inquiéta soudain Kim Lan Xang.

« Pas encore. Mais, oui, nous allons utiliser un bateau. Personne ne peut nager sept ou huit kilomètres dans l'eau glacée. »

Kim Lan Xang hocha la tête. Elle sembla rassurée. De toute évidence, elle avait eu quelques craintes.

Dérive mortelle

22

Longeant la mer en suivant le chemin bétonné, Julien Lorcher et Kim Lan Xang passèrent derrière une station-service et arrivèrent au niveau de l'auberge. Julien Lorcher regarda les bateaux. C'étaient des petits catamarans de loisir avec une cabine de la taille d'une grande caravane. Chaque coque disposait, au lieu d'une quille, d'un hydrojet. Ce genre de bateau est facile à conduire : ils sont faits pour des touristes. Deux amarres étaient attachées à des bites fixées au quai. Il serait facile de monter à bord, de jeter les amarres et de démarrer. Pour éviter de faire du bruit avant de quitter le port, il faudrait plutôt ramer. Normalement, il devait y avoir des rames à bord. C'était une règle de sécurité.

Une fois l'inspection terminée, Julien Lorcher et Kim Lan Xang firent le tour du bâtiment de l'auberge et rentrèrent dans la salle du rez-de-chaussée par la façade.

Un type était derrière le comptoir. Il devait avoir la cinquantaine. Ventripotent, il semblait frustré. Une sorte de copie en plus jeune, en plus mince, sans doute un fils, était en train de servir leurs plats à un couple âgé, les seuls occupants de la salle. La saison n'était pas celle du tourisme.

« Bonsoir » dit l'homme en se tournant vers les nouveaux arrivants.

Dérive mortelle

« Bonsoir » répondit Julien Lorcher.

Le type regarda Kim Lan Xang avec un regard déplaisant qui se porta jusqu'à la main qui était dans celle de son accompagnateur. De toute évidence, le fait que ces deux là soient en couple lui déplaisait. Mais on ne crache pas sur les rares clients.

« Installez-vous où vous voulez » dit le type en montrant d'un ample geste la vaste salle presque vide.

Il n'y avait pas grand'chose à la carte. Les visiteurs se rabattirent sur une soupe de poissons et un gâteau qui, paraît-il, était typique de la région. Pas de vin. L'aubergiste ne put cacher sa contrariété. Certes, le vin était une source de marge intéressante dont il se voyait privé. Mais le fait de ne pas boire d'alcool était plutôt la signature de gens que cet homme du cru détestait.

A la fin du repas, Julien Lorcher paya en liquide le compte juste, sans attendre la note. Il avait retenu les prix et additionné lui-même. Cela sembla, cette fois, satisfaire l'aubergiste : pas de trace comptable.

Enfin, le couple de jeunes gens retourna à la voiture. Julien Lorcher et Kim Lan Xang s'y installèrent et somnolèrent. Il fallait attendre le coeur de la nuit. Il fallait attendre le bon moment.

Attendre. Voilà, c'est cela. Attendre.

Dérive mortelle

23

Le bateau glissait silencieusement dans les eaux du port. Kim Lan Xang impressionnait Julien Lorcher : située de l'autre côté du bateau, elle pagayait avec beaucoup plus d'efficacité que lui tout en provoquant moins de bruit.

Il avait fallu expliquer le sens de « pagayer », verbe que Kim Lan Xang ne connaissait pas. Quand elle eut compris de quoi son amant lui parlait, elle prononça plusieurs syllabes que Julien Lorcher fut incapable de retenir. Sans doute la traduction du verbe « pagayer » dans sa langue maternelle.

Atteindre la limite du port fut long. Pagayer n'est pas très efficace pour faire avancer ce genre de bateau. Heureusement, la lune était bien visible dans le ciel et son cercle presque parfait fournissait toute la lumière nécessaire pour diriger le bateau.

En franchissant la porte entre les môles, le navire se retrouva soudain ballotté par les vagues de l'océan. Bien que né près de la mer, Julien Lorcher n'était pas un marin et il fut surpris par le phénomène au point de faillir tomber à l'eau. Kim Lan Xang, elle, n'avait pas eu la moindre hésitation, le moindre déséquilibre.

Dérive mortelle

Le vent glacé aussi s'était brutalement invité. Julien Lorcher rappela la jeune femme et ils rangèrent les grandes rames. Puis ils se rentrèrent dans la cabine.

Le bateau dérivait dangereusement. La mer le repoussait vers l'intérieur du port. Un gros bouton, ou plutôt une sorte de petit levier : Julien Lorcher l'actionna et des lampes s'allumèrent sur le tableau de bord. Il y avait deux leviers qui tournaient entre des rails courbes, l'un à côté de l'autre. Le jeune homme les poussa tous les deux ensemble. Le bateau avança tout droit. En poussant un peu moins à gauche, le bateau tourna à gauche. C'était simple : un bateau pour touristes. Chaque levier commandait un hydrojet. Les moteurs étaient électriques. Un cadran indiquait que la batterie était pleine. En principe, on remplit toujours la batterie à combustible dès que le navire rentre au port, pour qu'il soit prêt à repartir. Cela avait bien été le cas.

Une fois le navire un peu éloigné des môles, Julien Lorcher eut envie de vitesse. Il poussa les leviers de plus en plus fort. Le navire accéléra. Il y avait des bouées lumineuses pour signaler les récifs. Il suffisait d'en faire le tour. La lumière de la Lune suffisait. Julien Lorcher souriait comme un gamin qui fait un tour de manège. Pas Kim Lan Xang : un petit bateau qui ballote sur l'océan ne lui rappelait pas de bons souvenirs.

Dérive mortelle

24

L'île était là. Le petit bateau en fit le tour. A une extrémité, il y avait Saint-Paul-en-Mer : un petit village de pêcheurs construit autour d'une baie naturelle aménagée en port, avec des môles rétrécissant l'entrée et protégeant ainsi l'intérieur des vagues. On voyait les rues, tracées dans la nuit par des lampadaires allumés. Le reste de l'île n'était qu'une ombre éclairée par la Lune.

Mais on distinguait les hautes falaises qui entouraient la plus grande partie de l'île. Certaines devaient faire plus de cinquante mètres de haut. Parfois, cependant, des valleuses débouchaient sur de petites plages. Autour de Saint-Paul-en-Mer, le terrain s'abaissait progressivement, entourant le village de prairies pentues partant du niveau de la mer pour, quelques centaines de mètres plus loin, parvenir jusqu'au sommet des hautes falaises.

Julien Lorcher garda une certaine distance : il ignorait quels étaient les hauts-fonds auprès de l'île. Il aurait été particulièrement stupide de s'échouer en pleine nuit, voire de couler, même si le catamaran n'avait quasiment pas de tirant d'eau.

Dès lors que le bateau avait été proche de l'île Haute, le pilote avait ralenti, ne conservant que le

Dérive mortelle

minimum de puissance nécessaire pour résister aux courants et continuer à avancer.

Appuyée contre une vitre de la cabine, Kim Lan Xang regardait dehors en souriant. Elle ne voyait pas grand'chose, bien sûr. Il y avait l'ombre des falaises dans la lumière lunaire, les quelques lampadaires allumés, des reflets de l'océan en mouvement... Mais c'était nouveau. Elle ne voulait pas rater une nouveauté.

Enfin, peut-être deux heures après le départ de Saint-Paul-en-Terre, le petit bateau se présenta devant des digues en béton : le port-neuf, à l'autre extrémité de l'île par rapport au village de Saint-Paul-en-Mer. L'endroit était prévu pour accueillir de grands bateaux remplis de touristes. Il était donc vaste et l'entrée du port démesurée pour le petit catamaran.

Julien Lorcher se résolut à pénétrer dans le port : la lumière lunaire lui sembla suffisante pour se guider. Il alluma cependant les phares du navire. Il put ainsi se garer contre un quai, pas très loin du baraquement de la capitainerie.

« Il faut amarrer ? » demanda Kim Lan Xang.

« Oui. Tu peux t'en occuper ? »

Elle acquiesça et sortit. Julien Lorcher la regarda jeter par dessus bord les cordages fixés au pont puis monter sur le quai en utilisant une sorte d'escabeau contre le bastingage. Et elle noua les cordes aux bites.

Dérive mortelle

25

Julien Lorcher ouvrit les yeux. La première chose qu'il vit, ce fut les yeux de Kim Lan Xang. Elle était allongée à côté de lui mais, de toute évidence, s'était réveillée avant lui. Elle lui sourit. Il lui caressa la tête en glissant sa main dans les cheveux noirs. Elle frotta son crâne contre cette main qui lui donnait clairement du plaisir.

Une main s'était aventurée auprès du sexe du jeune homme et avait entrepris de caresser, elle aussi. Julien Lorcher vint embrasser la propriétaire de cette main. La jeune femme s'allongea mieux, écartant les cuisses en aidant son compagnon à s'installer entre elles. Ils n'avaient pas beaucoup dormi mais, à cet âge là, cela n'a pas beaucoup d'importance : l'amour peut se faire en étant fatigué.

Les respirations se mêlèrent, comme les haleines, comme les langues. Il y eut du plaisir. Il y eut de la jouissance. Il y eut des cris de bonheur. Il y eut deux corps qui, finalement, s'enlacèrent, continuant de se tenir chaud et de s'embrasser.

Le monde pouvait disparaître : il ne servait à rien. La lutte prolétarienne était loin et semblait bien inutile. Chacun se réfugiait dans la chaleur des deux corps assemblés. Voilà, c'était cela le bonheur, le

Dérive mortelle

paradis, promis par toutes les religions, toutes les idéologies. Un simple caprice d'hormones, un simple assemblage de stimulations tactiles. A quoi bon tout le reste ? Plus rien n'avait d'importance.

S'il se sentait bien, Julien Lorcher sentit soudain son cortex se révolter. Quelque chose n'allait pas. Qu'est-ce qui pourrait bien ne pas aller parfaitement quand on est dans les bras d'une douce jeune fille à la peau douce comme la pêche, aux cheveux soyeux, aux yeux brillants de désir ? Les autres lobes du cerveau et tous les organes émettant des hormones veillaient à lutter contre les signaux d'alerte. Tout allait bien. Tout allait au mieux. Les désirs étaient satisfaits.

Le cortex sait tout de même se faire entendre. Après tout, il n'a pas besoin d'attirer l'attention : il est l'attention, il est la conscience. Et ce qui n'allait pas, c'était que Julien Lorcher voyait Kim Lan Xang. Aucune lumière artificielle n'était allumée.

Au dessus de leur couche, il y avait le toit du petit catamaran. Mais la cabine était cerclée de vitres. Et la lumière du grand jour éclairait l'endroit. Certes, la saison n'était pas touristique et il était probable que personne ne viendrait les déranger mais, malgré tout, il ne fallait pas rester là. Le couple s'était endormi. Et les heures s'étaient ajoutées les unes aux autres. Il fallait renoncer au bonheur. Maintenant.

Dérive mortelle

26

Se tenant par la main, ils avaient marché sur la route partant du Port Neuf pour rejoindre le village en traversant l'île. A quelques centaines de mètres du port, Julien Lorcher et sa compagne étaient arrivés à ce qui aurait dû être leur destination.

D'un côté de la route, il y avait quelques engins de chantier sur un terrain vague, apparemment abandonnés, qui séparaient la route d'un immense trou carré qui devait avoir une vingtaine de mètres de côté. Sur le côté du trou, une petite butte visiblement artificielle était surmontée d'une éolienne qui tournait paresseusement dans le vent du large. De l'autre côté de la route, il y avait ce qui aurait dû être le campement de la Zone de Défense Ecologique. Mais la ZDE était elle aussi de toute évidence abandonnée. Il ne restait qu'une sorte de prairie jonchée de détritrus les plus divers, y compris des morceaux de tentes.

Ni d'un côté de la route, ni de l'autre, il n'y avait âme qui vive. Et le soleil montait dans le ciel : il n'était donc pas trop tôt.

Restant souriante et silencieuse, ce qui était son attitude neutre par défaut, Kim Lan Xang regarda Julien Lorcher s'éloigner d'elle. Il semblait abasourdi. Il ne

Dérive mortelle

comprenait pas. Où était la ZDE où il voulait se cacher ? Serait-il venu jusqu'ici pour rien ?

Il se mit à marcher dans ce qui avait dû être un pré et ressemblait désormais à un terrain boueux. Il alla d'un bord à l'autre, cherchant des indices pour comprendre ce qui s'était passé. Il ne vit aucun cadavre, aucune trace évidente de lutte à mort entre les troupes du Grand Capital et les défenseurs du Peuple et de la planète. Rien d'important ne semblait avoir été sciemment abandonné dans l'urgence d'une fuite. Ce qui traînait au sol était bien à classer dans la catégorie « détritrus » : canettes de boissons gazeuses ou de bière éventrées, bouteilles vides, emballages déchirés... Ici ou là, il y avait des traces de feux de camp, plus ou moins bien construits.

Autour de la zone, il y avait un petit bois d'arbres peu hauts et d'arbustes : dans le vent de l'océan, il vaut mieux être ramassé comme un buisson qu'élançé comme un peuplier si l'on ne veut pas finir déraciné. La sélection naturelle avait modelé le paysage ici comme ailleurs. Julien Lorcher observa la ligne trop droite qui séparait les bois de ce qui fut un pré, marquant le caractère artificiel de la séparation. Il ne vit aucune troupe se dissimulant. Il n'aperçut qu'une femme entre trente et quarante ans, une brune mince aux longs cheveux attachés en queue de cheval, qui le regardait.

Dérive mortelle

27

Revêtu de son grand manteau blanc en peau de mouton retournée qui constituait sa signature visuelle, Laurent Panini se dirigea vers la table qu'il avait réservée au restaurant du Sénat. Sa chevelure poivre et sel était ramassée en une sorte de grande tresse lui tombant dans le dos et deux plus petites qui lui descendaient sur les tempes. Sa moustache bénéficiait d'un dessin parfait, tout comme son bouc. Pas un seul poil n'était officiellement teint. Dans les faits, c'était le meilleur coloriste capillaire de la capitale qui maintenait régulière et constante la colorimétrie pilleuse au prix de coûteuses séances hebdomadaires.

Les pas du sénateur étaient majestueux autant que longs, rythmés par le choc de sa canne de bois précieux ornée d'un pommeau argenté finement sculpté de motifs tribaux originaires de Patagonie. La veste marron taillée dans du cuir de buffle était suffisamment ouverte pour que l'on aperçoive la chemise de lin froissé et le foulard de coton brut teint à l'aide de plantes et noué à la façon d'une cravate originelle, celle des cavaliers croates.

A l'approche de celui qui, officiellement, le recevait, Eugène-François Foucher se leva. Il s'était installé à la table prévue pour sa rencontre avec le

Dérive mortelle

fantasque parlementaire. Et il l'attendait depuis dix bonnes minutes. Le ministre avait oublié que le manteau blanc n'était pas la seule signature du personnage : le retard de précisément dix minutes (ni neuf, ni onze) en faisait également partie.

Au passage, Laurent Panini saluait d'un hochement de tête et d'une légère inclinaison du buste ses collègues attablés aux alentours. La salutation était bien sûr plus ou moins amicale selon l'engagement politique des uns et des autres.

Enfin, il fut suffisamment proche d'Eugène-François Foucher pour le saluer.

« Bien le bonjour mon cher ministre. » La voix chantante du parlementaire trahissait toujours son passé de chanteur d'opéra.

« Monsieur Panini, c'est toujours un plaisir de vous rencontrer. »

Les deux hommes s'assirent en se souriant cordialement. L'un comme l'autre savaient que les sourires étaient, en politique, une simple politesse parfaitement cynique. Le parlementaire regarda la bouteille posée sur la table, conformément à ses instructions. Il s'agissait du bon cru, d'une année convenable et la bouteille était ouverte pour que le vin s'aère la durée nécessaire.

« Si vous le permettez, commençons par boire un verre de mon vin favori. »

« Avec plaisir. »

Dérive mortelle

Le sénateur fit un signe et un serveur se précipita pour lui faire goûter le vin (« oui, très bon, bien qu'un peu frais ») et ensuite servir les deux convives. Ils trinquèrent alors.

Tout en se lissant la moustache, Laurent Panini but durant quelques instants, ne cachant pas sa satisfaction de s'abreuver d'un nectar divin. Il regardait malgré tout le ministre face à lui et se satisfit de le voir apprécier le vin, même si le ministre ne cédait pas à la tentation théâtrale.

« Bien, inutile de perdre du temps, mon cher ministre. Il est parvenu à mes oreilles qui, pourtant, ont une fâcheuse tendance à me trahir par rapport à mes jeunes années, qu'il y a eu une série d'incidents affectant la distribution énergétique et que les tenants et aboutissants de cette série d'incidents ont été grandement édulcorés par la presse acquise aux nucléocrates. »

Le ministre soupira. Il n'aimait guère le personnage face à lui. Voilà un chanteur d'opéra qui s'était transformé en défenseur de l'environnement ou, du moins, d'une certaine ruralité quasi-féodale passéiste, profitant de sa célébrité artistique pour se faire élire, et défendant un cocktail idéologique étonnant. Animal politique très isolé sur le papier, Laurent Panini associait une vision très conservatrice des mœurs, une approche ultra-libérale en économie et une défense de la nature qui faisait tousser des gens comme Fabrice de Briaque.

Dérive mortelle

Il parvenait ainsi à marquer son territoire et assurer une certaine relation entre politiciens qui, normalement, ne se parlaient pas. L'entregent, le charisme et une indubitable intelligence politique avaient fait de Laurent Panini une sorte de clé de voûte de beaucoup de travaux parlementaires. Eugène-François Foucher le savait : il pourrait avoir besoin de son convive pour faire adopter divers textes qu'il défendait.

« Les descriptions que j'ai lues dans les différents titres de presse sont conformes à ce que nos services ont remonté, je vous assure. »

Laurent Panini sourit en se lissant de nouveau la moustache avec trois doigts.

« Mon cher Eugène-François, voyons, nous sommes entre nous. Nous buvons un excellent vin. Et il serait cordial de votre part d'éviter la langue de bois. »

Le ministre réfréna une toux qui, bien entendu n'en fut que plus violente. Profitant de l'interruption, Laurent Panini appela le serveur et lui commanda de la saucisse sèche pour accompagner le vin en apéritif.

« Dépecée et tranchée, monsieur, comme d'habitude ? »

« Bien sûr, bien sûr. »

« Puis-je également prendre votre commande ? »

« L'épaule d'agneau confite et ses légumes du moment à la vapeur, ce sera parfait pour moi. Et pour vous, mon cher Eugène-François ? »

Dérive mortelle

« Pareil » s'étouffa le ministre en continuant de vouloir réfréner sa toux. Il finit par y parvenir en avalant une gorgée de vin.

Le serveur s'inclina brièvement avant de s'éloigner.

« Reprenons, si vous voulez bien » prononça lentement le parlementaire, comme s'il voulait s'assurer que son interlocuteur goûterait chaque son sortant de sa bouche. Le ministre l'interrompit.

« Vous savez que je vous voue une certaine admiration depuis que vous avez réussi à faire voter ces vignettes adhésives signant chaque opération de maintenance, à coller dans des albums, pour démontrer le bon entretien autant des voitures que des avions... »

« Cela date un peu et, surtout, ce n'est guère notre sujet du jour, si vous le permettez. Revenons à nos lignes électriques. Donc, par pur miracle, m'a-t-on dit, vos troupes ont sauvé l'alimentation électrique du pays en arrêtant la plupart des terroristes. Mais, si ceux-ci avaient réussi leur opération, nous aurions été privés d'énergie durant de longues semaines. »

« Que me vaut exactement l'honneur et le plaisir de votre invitation ? Nous gagnerions tous deux du temps à jouer cartes sur table. »

Le parlementaire sourit en marquant un silence. Il but une gorgée de vin, grignota une tranche de saucisse sèche (arrivée discrètement sur la table) qu'il dégusta avec délectation.

Dérive mortelle

« C'est cela, gagnons du temps. Vous savez comme moi que le modèle actuel est obsolète et dangereux. Il n'est bien sûr pas question d'adopter les positions des jeunes fous ou des vieux crétins qui voudraient nous voir renoncer à, par exemple, ce vin, cette saucisse, nos véhicules, nos ordinateurs, et ainsi de suite. Mais, d'un autre côté, il convient de respecter notre mère universelle la Terre. Beaucoup de mes chers collègues n'ont pas les préoccupations à long terme qui sont les miennes. Malgré tout, beaucoup ont une forte sensibilité à la sécurité nationale. Et l'incident dont nous parlons est un excellent prétexte pour les faire basculer. »

« Pour qu'ils adoptent votre plan ? »

« Exactement. En fait, je dois modestement admettre que ce que vous avez fort plaisamment baptisé 'mon plan' est un programme qui fédère des bonnes volontés issues de nombreux horizons politiques. Mais il existe des lobbys qui effraient beaucoup de mes collègues. Et des positions historiques qu'il convient de... disons... réformer. »

« User du levier de la sécurité nationale... »

« Je vois que vous m'avez compris. »

« Je dois admettre que l'incident dont nous parlons m'a fait regarder votre plan sous un autre angle. Alors, pourquoi pas ? »

Le sénateur se lissa la moustache.

Dérive mortelle

28

La fille brune regardait Julien Lorcher sans sortir du sous-bois, presque à la limite entre la petite forêt et le pré. Elle ne changea pas d'expression méfiante ou dubitative et elle ne bougea pas quand Julien Lorcher la regarda fixement à son tour. Tous deux étaient immobiles. La fille était habillée avec un pantalon qui semblait de treillis et une sorte de veste qui avait sans doute elle-aussi appartenu à un uniforme militaire mais d'un autre pays que le pantalon. On apercevait un T-shirt blanc dans l'ouverture de la veste.

Enfin, elle se décida à sourire. C'était un genre de sourire narquois. Elle croisa ses bras sur sa poitrine et attendit encore un peu. Alors Julien Lorcher se décida à marcher vers elle, sans animosité mais avec une réelle surprise. Devant faire attention aux irrégularités du terrain comme aux détritrus le jonchant, sa démarche semblait un peu ridicule.

Restée sur la route, Kim Lan Xang regardait la scène, avec une vague inquiétude. Après avoir traversé la mer sur un petit bateau de nuit, que quelqu'un avec une tenue plus ou moins militaire se dissimule dans le sous-bois ne lui rappelait pas de bons souvenirs.

« Salut » dit Julien Lorcher lorsqu'il arriva à la limite du pré, à deux ou trois mètres de la fille.

Dérive mortelle

« Salut » répondit-elle sans bouger.

« Qui es-tu ? »

« T'es gonflé, mec. Tu débarques d'on ne sait où et tu me demandes, à moi qui suis sur place, qui je suis ? Et ce que je fais là, aussi, tant que tu y es ? Un peu colonialiste comme approche, non ? »

Julien Lorcher fut stupéfait par la réponse. Qu'un militant comme lui fut accusé d'être colonialiste n'était pas son seul motif d'étonnement. Il aperçut sur la cuisse droite de la fille un étuis en cuir comportant un couteau de chasse : il ne fallait sans doute pas énerver l'autochtone.

« Mais où sont passé les militants écologistes que je venais rejoindre ? »

« T'en as une devant toi. Si tu parles des connards qui se sont barrés il y a quelques jours, regarde l'état du champ et tu comprendras qu'ils étaient tout sauf écologistes. »

« Mais c'était une zone de défense... »

« Ouais, c'est ça. C'était ce qui était affiché. Dans la pratique, c'était un rassemblement de gros cons. Avec quelques vraiment très très cons dedans. Il y en a même un que j'ai dû foutre par terre avec mon meilleur ami sur sa gorge, le fils de l'aubergiste de Saint-Paul-en-Terre je crois. »

Elle avait tapoté l'étui sur sa cuisse.

« Pourquoi ? » demanda Julien Lorcher qui ne souhaitait pas se retrouver dans la même situation.

Dérive mortelle

« Outre son extraordinaire grossièreté et ses propos patriarcaux, il avait du mal à comprendre que mon cul m'appartenait et que je n'aime pas qu'on le tripote sans autorisation. Mais quand on a affaire à un gros con, c'est vrai qu'il y a des choses qu'il faut expliquer avec des arguments plus tranchants. »

« Je vois... »

« Maintenant, si tu me disais ce que tu viens faire là avec ta copine qui semble complètement azimuthée ? »

« Je venais rejoindre la ZDE. J'ai besoin de me planquer quelques temps. Je pensais trouver un camp bien organisé pour résister aux forces du patronat et... »

La fille explosa de rire.

« Mec, t'étais vachement mal renseigné, c'est moi qui te le dit. Tu sais ce que c'est le chantier, de l'autre côté de la route ? »

« Euh, non, pas vraiment. C'était un truc qui appartenait à un type riche mais je ne me souviens plus... »

« Tu utilises Emenu de temps en temps ? »

« Bien sûr. »

« Pourquoi ? »

« Ben, c'est une architecture décentralisée qui permet à chacun de se connecter, d'échanger, de partager²... »

2 Voir la postface du roman « *Apotheosis* », du même auteur, pour une description complète de l'architecture d'Emenu.

Dérive mortelle

« Sans contrôle, en mode pair-à-pair, et, en plus, avec le côté fun de l'animation 3D, des avatars, et ainsi de suite. »

« Et alors ? »

« L'éditeur du produit de départ a placé le logiciel sous une licence libre qui permet à chacun de créer son propre nœud facilement, éventuellement sur des serveurs loués chez des hébergeurs spécialisés. Mais il propose aussi ses propres hébergements, des services d'annuaires avec contrôle d'identité, des logiciels complémentaires en mode propriétaire, etc. Bref, il s'est fait une petite fortune avec ça. Et, en face, il voulait construire un datacenter alimenté par des éoliennes pour proposer un hébergement centralisé de nœuds, le plus important hébergement centralisé avec des coûts écrasés. Il allait balayer la concurrence et inciter ceux qui se crèvent à maintenir leurs propres serveurs à migrer en masse vers son offre. Bref, il allait transformer Emenu en bon vieux réseau social de jadis, sous son contrôle quasi-exclusif. Quand il aurait tout ramassé, il serait devenu le maître. »

« C'est pour empêcher ça que... »

« Que moi je suis là, oui. »

« Et les autres ? »

Elle rit à gorge déployée.

« Eux, ils étaient contre les éoliennes. »

« Contre les éoliennes ? » répéta Julien Lorcher en semblant ne pas croire ce qu'il entendait.

Dérive mortelle

« Ben oui, tu sais que les éoliennes ralentissent la rotation de la Terre et sont à l'origine de la montée des eaux, bien sûr ? »

« C'est quoi cette connerie ? »

« La dernière connerie à la mode chez les complotistes. Les types qui, comme le fiston de l'aubergiste, étaient là pour lutter contre le parc d'éoliennes qui devait s'installer sur le pré, y croyaient dur comme fer. Certains pensaient aussi que la Terre est plate. »

Julien Lorcher resta un instant bouche bée.

« Et où sont-ils maintenant ? »

« Quand le projet a été annulé, il y a quelques jours, ils sont tous partis en laissant sur place leurs détritrus. Le camping, ça commençait à en lasser la plupart de toutes façons. En fait, le patron s'est rendu compte qu'il y avait une vraie levée de boucliers contre son projet et qu'il n'était pas sûr de rentrer dans ses investissements. Du coup, il a décidé de construire une maison à la place du datacenter, dans le trou que tu vois là-bas. Il la veut la plus autonome possible, d'où la petite éolienne dans un coin. Ici, le vent souffle presque tout le temps. »

« Merde » s'exclama Julien Lorcher.

« T'es vulgaire, mec. »

Elle posa ses poings sur ses hanches et explosa de rire. La mine déconfite de son visiteur semblait beaucoup l'amuser.

Dérive mortelle

« Et toi, tu es restée ? »

« Oui. L'endroit est sympathique. J'ai acheté une baraque abandonnée, là-bas, derrière ce petit bois. Ça ne m'a presque rien coûté et ça débarrasse la mairie. Et depuis, je commence à m'installer en mode le plus autonome possible. Les gens du port, Saint-Paul-en-Mer, m'ont d'abord regardée de travers mais, depuis qu'ils ont compris que je ne suis pas une tarée comme les abrutis qui ont transformé ce pré en décharge, mes relations avec eux se sont beaucoup améliorées. Je commence à faire du troc, notamment avec les pêcheurs. Ils trouvent que mes pommes de terre sont très bonnes. Et, bien entendu, sans pesticide. J'élève des poules aussi. »

« Mais tu es là depuis combien de temps ? »

« Environ six mois. J'étais là dans les premiers. Je venais de quitter Metaworld et j'avais assez de pognon pour me lancer dans une nouvelle aventure, ce que j'ai fait ici. J'ai pu acheter ce qu'il fallait, y compris un serveur pour mon propre nœud Emenu. »

« Tu bossais chez... »

« Metaworld, oui, le plus fameux créateur de nœuds ludiques pour Emenu. Mais ça ne donne pas du sens à ta vie, ça, de créer des jeux informatiques. »

Dérive mortelle

29

Perdu dans ses pensées, probablement aussi dans les brumes d'un excellent vin ainsi que les souvenirs d'une épaule d'agneau confite et d'un crumble aux fruits rouges, Eugène-François Foucher marchait dans les couloirs de son ministère en se dirigeant vers son bureau. Le restaurant du Sénat était réputé pour être une des meilleures tables de la capitale. Sur le chemin du ministre, les huissiers se levaient et ouvraient les portes.

Il arriva dans l'antichambre de son bureau où il aperçut un de ses collaborateurs en pleine discussion avec un homme qu'il ne connaissait pas. Il ne se souvenait pas avoir un rendez-vous maintenant.

« Monsieur le ministre... »

Les deux hommes qui attendaient sur le divan s'étaient levés et le collaborateur avait salué son patron comme il convient. Mais il attendait visiblement qu'on l'autorise à poursuivre.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » interrogea Eugène-François Foucher.

« Pouvons-nous avoir une discussion rapidement, monsieur le ministre, avec ce commissaire des services spéciaux ? »

Eugène-François Foucher ne put dissimuler une certaine surprise. Il avait beau être en charge de la

Dérive mortelle

sécurité du pays et, pour cela, être reconnaissant aux services spéciaux de leur rôle, il ne pouvait que préférer ne pas trop les fréquenter. Rien qu'en parler semblait pouvoir gâcher une journée ensoleillée et le souvenir d'un bon repas.

Mais le devoir avant tout. Le ministre montra son bureau en invitant les deux hommes à y entrer. Ils remercièrent d'une inclinaison du buste. Si le commissaire semblait impassible, l'espèce de panique qui semblait habiter son collaborateur ne rassurait pas le ministre. Quelle mauvaise nouvelle allait encore lui tomber dessus ?

Le ministre alla s'installer à son bureau tandis que les deux fonctionnaires s'assirent dans des chaises de visiteurs.

« Je vous écoute » dit simplement Eugène-François Foucher.

« Monsieur le ministre, nos services ont procédé à des analyses ADN de ce que l'on a trouvé chez le sénateur Vigneron, notamment des cheveux, et nous avons la preuve que Julien Lorcher était présent à peu près au moment où le sénateur et Maître Cujas ont été tués. De plus, il y avait quelqu'un d'autre qui a laissé beaucoup plus de traces un peu partout, une femme d'origine asiatique inconnue de nos services, alors que le sénateur vivait seul et n'avait pas de personnel déclaré. »

Dérive mortelle

30

Julien Lorcher se crut un instant dans le rêve qu'il avait fait, quelques nuits plus tôt. Il marchait dans le sous-bois et suivait une fille. Mais il ne traînait pas de cadavre. Il était suivi par Kim Lan Xang et la fille devant avait au moins dix ans de plus que lui.

« Au fait, nous manquons à toutes les politesses... » s'exclama soudain la fille en tête de la file sans ralentir sa marche rapide. Elle ajouta : « je m'appelle Diane Arbonne. Et vous deux ? »

« Julien Lorcher. »

« Kim Lan Xang. »

« Enchantée » conclut Diane Arbonne.

Et la petite troupe poursuivit sa marche. Le bois n'était pas très grand et, moins de cent mètres plus loin, les trois arrivèrent à un terrain dégagée, une sorte de potager avec une maisonnette de pierre dans un coin, proche d'une petite route. A l'opposé, un espace entièrement grillagé abritait des poules qui déambulaient en cherchant à manger par terre. Au centre de cet espace, une sorte de cabane en bois devait servir de poulailler. Enfin, à l'opposé du petit bois, il y avait trois petites éoliennes réparties sur la longueur du terrain et dont le mât était juste suffisant pour que les hélices soient au-dessus du niveau des arbustes.

Dérive mortelle

« C'est mon domaine » indiqua Diane Arbonne en montrant le terrain et la maison d'un vaste geste qui aurait pu embrasser l'horizon.

« Est-ce que tu pourrais nous loger quelques temps ? » s'enquit Julien Lorcher d'un ton qu'il se refusait à rendre plaintif mais sans vraiment y parvenir.

« Rêve pas, mec. C'est hors de question que toi ou ta copine viviez ici, même pour une nuit. Si tu veux squatter, il y a d'autres maisons du même genre un peu plus loin. La plupart ne sont pas trop écroulées et la cheminée peut être utilisée. Pour manger, tu trouveras pas mal de trucs dans les bois, comme des lapins. S'il te reste du fric, je pourrais te vendre quelques pommes de terre. Au village, tu pourras acheter un peu de matériel. »

« Je n'ai plus trop de fric... »

« Et tu comptais faire quoi, ici ? »

« Ben, dans une ZDE, on est solidaire. »

« C'est à dire qu'on doit nourrir des parasites ? Je croyais que tu avais fait ton éveil politique... »

« Et alors ? »

« A chacun selon ses besoins, ça ne marche que si on n'oublie pas la deuxième partie du principe : de chacun selon ses possibilités. Autrement dit, la logique est la même que celle du capitalisme et de tous les systèmes qui marchent : si tu veux bouffer, tu bosses. Les systèmes ne diffèrent que sur des problèmes de répartition des tâches, de valorisation de certains rôles. »

Dérive mortelle

« Encore un peu, tu vas m'expliquer que la féodalité et le communisme, c'est pareil. »

« T'es-tu demandé pourquoi la féodalité a existé ? Tu crois qu'un système peut naître inégalitaire par principe ? Pour qu'un système soit stable, il faut que chacun ait le sentiment qu'il est juste. Sinon, ça finit par craquer. La féodalité a fini par disparaître parce que ça ne correspondait plus à rien. Le patriarcat a parfaitement fonctionné durant des millénaires pour de bonnes raisons : n'oublie pas que ce sont les femmes qui donnent la vie et transmettent les bases de l'éducation. Tu ne peux pas changer le monde si tu ne comprends pas pourquoi il est comme il est, pourquoi il a été comme il a été, pourquoi il a changé, pourquoi il reste comme il est et pourquoi il doit changer. »

« Il y a une évolution naturelle entre les systèmes qui s'effondrent les uns après les autres sous le poids de leurs contradictions et, finalement, on ne pourra qu'aboutir à... »

« Stop. L'histoire ne va pas toujours dans le même sens. Ca, c'est une illusion. Il n'y a aucun destin, aucune bénédiction ou malédiction historiques. Des théocraties se sont effondrées devant les progrès scientifiques et technologiques voire les conquêtes militaires de puissances d'autres religions avant de revenir en force. Les phénomènes de bandes dans les banlieues de grandes villes ou les mafias ressemblent furieusement à l'établissement de la féodalité. L'Empire

Dérive mortelle

Romain a succédé à une république aristocratique. Il n'y a pas de sens unique. »

« Pourquoi des gens accepteraient en pleine conscience d'être dominés ? L'esclavage consenti repose sur des illusions... »

« Non, sur un contrat. Donc un échange. Pour que le contrat soit juste, il faut que chacun y trouve son compte. Pour qu'il soit accepté, il faut que chacun ait l'impression qu'il est juste. Et, en général, il est déséquilibré assez longtemps avant qu'un hasard ou une maladresse d'une partie viennent révéler son injustice. »

« Les dominants cachent bien les faits et manipulent... »

« Tous tes grands révolutionnaires étaient des bourgeois éduqués. Les gars de la base qui se sont révoltés sont rares, très rares. Comprendre le monde nécessite un minimum d'éducation. Pour que ça craque d'en bas, il faut des injustices flagrantes, comme quand tout le monde a bien compris que les nobles ne servaient plus à rien mais coûtaient cher. Comme quand la corruption et les privilèges de classe des membres des partis communistes des régimes pro-soviétiques ont fini par exaspérer. »

« Comme quand les capitalistes se sont trop engraisés sur le dos des travailleurs... »

« En effet. »

Kim Lan Xang ne put s'empêcher de bailler puis de réajuster les lanières du lourd sac à dos qu'elle

Dérive mortelle

portait. Puis elle posa une main sur un avant-bras de Julien Lorcher.

« Dans quelle maison va-t-on s'installer ? »

Diane Arbonne explosa de rire. Puis, devant la mine dépitée de Julien Lorcher, elle enroula un bras autour des épaules de la jeune femme en lui disant : « toi, tu me plais, gamine. Au moins, t'es pragmatique. »

La femme fit signe à ses deux visiteurs de la suivre. Elle se mit à marcher vers le poulailler en longeant la limite du bois puis en passant entre celle-ci et la clôture. Julien Lorcher et Kim Lan Xang la suivirent sans même réfléchir. C'était une évidence qu'elle les guidait, qu'elle exerçait une autorité locale. Elle avait un savoir, elle le partageait.

Ils ne marchèrent pas très longtemps. Au bout de quelques minutes, ils arrivèrent dans une sorte de pré envahi de petits buissons, un genre de clairière carrée, au centre de laquelle il y avait quelque chose qui ressemblait à une maison en pierre. Le toit semblait à peu près encore en place. Les fenêtres étaient toutes bouchées par des planches.

« Quand je suis arrivée, ma maison ressemblait à ça » expliqua Diane Arbonne en écartant les bras pour embrasser le lieu.

« C'est joli » dit simplement Kim Lan Xang.

Julien Lorcher, lui, resta bouche bée. Son éducation politique et son éveil prolétarien s'étaient jusqu'alors surtout confrontés aux bibliothèques, aux

Dérive mortelle

squats urbains et au confort (parfois limité) des hôtels (souvent miteux). Là, c'était autre chose. Il n'avait jamais été vraiment bricoleur.

Son sourire narquois ne quittait pas Diane Arbonne. Le dépit du jeune bourgeois qui se croyait révolutionnaire l'amusait beaucoup. Alors elle lui montra quelques éléments.

« A côté de la maison, tu as un puits sous un petit toit un peu écroulé. Il doit y avoir un seau quelque part, ainsi qu'une corde. L'eau est bonne dans le coin : j'en bois chez moi. Si tu retournes à la route, tu pourras aller jusqu'au port où tu trouveras des magasins. Tu pourras acheter tout ce qu'il te manquera. Si tu achètes du poisson, des allumettes, des plats... tu auras de quoi te faire à manger pour pas cher. La cheminée doit encore marcher : il suffit d'y faire un feu. »

Julien Lorcher sortit son porte-feuille et regarda son contenu avec une visible inquiétude.

« Et si tu bosses pour aider les pêcheurs ou d'autres gens, tu gagneras de l'argent. Ici, l'embauche est facile si tu as un peu de courage : tous les jeunes sont partis sur le continent pour travailler dans des bureaux en ville. »

Dérive mortelle

31

Certes, ce n'était pas tout à fait une première. Mais cela faisait si longtemps qu'un tel cas ne s'était pas présenté... Fabrice de Briaque tressaillit et eut du mal à retenir ses larmes quand il entendit la lourde porte métallique se refermer derrière lui dans un bruit énorme.

Il était avec des gens dont la pauvreté était évidente. Des femmes, surtout. Certains avaient des objets précieux, comme une gourmette en or, un collier de vraies perles, des vêtements de marque onéreux ou un smartphone dernier cri. Mais ça sentait la pauvreté crasse, la médiocrité des basses classes de la société. Ces gens étaient juste enrobés d'objets clinquants pour faire croire à l'opulence. Probablement les fruits de quelques trafics.

Au milieu de ces gens, Fabrice de Briaque était mal à l'aise. Il se sentait comme un extraterrestre. Personne ne parlait. Chacun gardait une expression neutre. Mais l'aristocrate sentait que les regards l'examinaient discrètement. Lui, il essayait de ne pas examiner les autres, par politesse, mais se rendait compte qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Personne n'était dupe. C'était un théâtre et chacun jouait un rôle. Mais le rideau n'était pas encore levé. Il y avait parfois des soupirs quand, ici ou là, un bras se levait pour

Dérive mortelle

montrer une belle montre qui indiquait une heure que des yeux distraits regardaient à peine.

Apparu comme un diable surgissant d'une boîte, un homme en uniforme ordonna soudain : « suivez-moi. »

La petite foule obéit. Beaucoup semblaient être des habitués. Les gens rentrèrent en silence dans le grand bâtiment qui faisait face à la porte métallique. Sur les côtés, de hauts murs oppressaient les visiteurs. Fabrice de Briaque n'était pas habitué à ce poids des pierres, à la vue des miradors, aux hommes en armes.

Il fut surpris de se retrouver devant un portique qui lui rappela un aéroport. C'était étrangement familier. C'était étrange en ce lieu si étranger. Il agit par réflexe, comme quand il prenait l'avion. Il posa ses objets métalliques dans le petit panier, passa sous le portique et récupéra ses possessions, sous le regard impassible d'hommes en uniforme blasés.

Au comptoir, on lui demanda des documents qu'il avait amenés. Il les présenta. On lui donna un ticket et on lui montra une série de chaises pour qu'il patiente.

Petit à petit, une femme en uniforme égraina une liste, appelant les numéros les uns après les autres, indiquant à chaque fois une porte. Il existait une vingtaine de portes sur les bords de la salle, chacune surmontée d'une lettre. Une lettre attribuée par numéro.

Dérive mortelle

Fabrice de Briaque attendit son tour. Des gens avec des numéros plus élevés que le sien étaient appelés avant lui. Au bout de plusieurs appels de la sorte, son attitude trahit sans doute son incompréhension. Une femme en uniforme s'approcha de lui avec un air sévère. Elle regarda le numéro sur le ticket de Fabrice de Briaque puis une liste qu'elle avait en main. La femme se radoucit et parla gentiment, doucement.

« Vous n'êtes pas un habitué, n'est-ce pas ? »

« Non » reconnut l'aristocrate.

« Pour les femmes, c'est plus long. Elles sont dans un bâtiment un peu à l'écart. »

« Merci » dit Fabrice de Briaque en hochant la tête. La femme lui sourit et s'éloigna. Elle reprit sa place, dans un coin.

Le temps passa. Presque tous les visiteurs avaient été affectés à une cabine. La salle était presque vide. Fabrice de Briaque était toujours là, à attendre, assis sur une chaise en bois branlante. Il n'était plus habitué à s'asseoir sur une telle chaise sans coussin. Il commençait à avoir mal dans le bas du dos.

Enfin, on appela son numéro. Il se précipita vers la femme avec la liste. Elle lui attribua la cabine A. Fabrice de Briaque fut surpris que l'un des derniers se voit attribuer la première cabine. La femme lui sourit : « c'est celle qui est la plus proche du bâtiment des femmes. »

Dérive mortelle

L'aristocrate courut presque jusqu'à la porte. Il eut un mouvement d'hésitation : une porte métallique, une poignée métallique, la peinture écaillée... Cet endroit lui était tellement étranger ! Que trouverait-il de l'autre côté de cette porte ? Mobilisant tout son courage, il actionna la poignée et ouvrit.

Il pénétra alors dans une sorte de bureau sombre, sans fenêtre. En entrant et en refermant la porte derrière lui, cela déclencha une lumière électrique crue, jaunâtre, au plafond. En face de lui, il y avait une autre porte, semblable à celle qu'il venait de franchir. Mais, au milieu de la pièce, il y avait une sorte de guichet bas allant d'un mur à l'autre, avec une chaise en bois de chaque côté. Et une vitre épaisse allait d'un mur à l'autre et du guichet au plafond. Au centre, une découpe avait été faite, au niveau approprié pour être à la hauteur des visages de gens assis, et un hygiaphone permettait de parler de part et d'autre de la séparation.

Alors la porte en face s'ouvrit. Une femme en uniforme fit entrer Fiona Cailing. Fabrice de Briaque eut du mal à la reconnaître alors qu'elle était sa collaboratrice depuis des années. Elle sourit en voyant son visiteur, esquissa un geste pour tenter de se jeter dans ses bras avant de constater l'existence de la vitre blindée. Alors, comme son visiteur, elle s'assit sagement en se massant les poignets. Il fallait profiter des quinze minutes qu'on leur accordait.

Dérive mortelle

32

Le soir tombait. A cette saison, l'heure est encore peu tardive quand il n'est plus guère possible de travailler dehors. De toutes façons, Diane Arbonne avait largement eu le temps de terminer ce qu'elle voulait. Elle rentra donc chez elle et referma la porte avec un tour de verrou (cette habitude lui restait du temps de sa vie urbaine et faisait rire les gens du village à qui elle avait avoué la chose).

Même si elle buvait l'eau du puits et s'en servait largement pour arroser ses cultures, elle avait rétabli un abonnement à la compagnie locale des eaux. Pour prendre une douche, c'est tout de même plus pratique de tourner un robinet. Elle ne fabriquait pas non plus son savon, même si elle y songeait.

Elle avait jeté tous ses vêtements sur une chaise dans ce qui était désormais son séjour (l'ancienne pièce principale), avait traversé sa chambre pour rejoindre la salle de bain toute neuve et était entrée dans la cabine de douche. Elle vivait seule et se promener nue chez elle ne lui posait aucun problème. Même quand elle avait été en couple, il y a quelques années, elle le faisait déjà. Son compagnon se plaignait : cela lui donnait des envies qu'elle n'était en général pas prête à satisfaire dans l'instant. Et cela la faisait rire, en rajoutant parfois en se

Dérive mortelle

dandinant et lui soulevant ses seins juste sous son nez. Le tout en riant. Mais, à l'époque, l'heure de la douche précédait juste celle d'aller travailler. Et donc pas de temps pour les loisirs charnels.

Diane Arbonne mis en route la douche, passant le jet d'eau tiède, juste à la bonne température, partout sur son corps. Puis elle posa une noix de gel douche dans sa paume et s'enduit le corps, passant plus de temps que nécessaire pour le seul nettoyage sur les pointes de ses seins et son pubis.

Regrettait-elle le temps où elle vivait en couple ? Parfois, sous la douche, quand l'un ou l'autre de ses doigts se perdait dans les profondeurs de sa vulve, oui, elle avait des regrets et des soupirs. Mais les contraintes ne la satisfaisaient pas. Elle était plus heureuse célibataire.

Dans le petit couple qui s'était pointé sur son île, l'homme était celui qui, évidemment, l'intéressait le plus. Plutôt pas mal. Même s'il était de toute évidence un bourgeois mal dégrossi à grand coup d'éveil prolétarien et de prise de conscience écologique. Elle sourit. Et elle surprit un doigt, le majeur, bien enfoncé dans son vagin, et dont la première phalange massait le bouton du clitoris, la paume de sa main caressant le pubis avec délectation.

« Voyons, enfin, Diane, c'est un enfant » se réprimanda-t-elle à voix haute.

Dérive mortelle

Bon, d'un autre côté, c'était indubitablement un homme. Et ça lui manquait un peu en ce moment. Alors, soyons clairs, même un gamin lui ferait plaisir. Elle aurait peut-être dû accepter de les héberger. Peut-être que le type aurait traversé la pièce en étant nu. Pensée stupide.

Elle arracha son doigt à ses rêveries, le savonna et, enfin, se rinça convenablement. Elle se donna une gifle au passage.

« Bon, arrête tes conneries, Diane. »

Elle se demanda si ce n'était pas un peu inquiétant qu'elle s'engueule elle-même comme ça.

Le type était peut-être séduisant mais les raisons de sa présence étaient tout sauf claires. La fille qui l'accompagnait semblait à la fois azimuthée et très pragmatique. Cette contradiction était perturbante. C'était comme si elle débarquait à l'instant d'une autre planète tout en étant issue d'une sélection parmi une élite rare de sa race extraterrestre.

Se saisissant de sa serviette de bain moelleuse fabriquée à l'autre bout du monde, Diane Arbonne s'essuya avant de se revêtir de son peignoir de bain. Elle agissait par réflexes. En effet, elle était surtout perdue dans ses pensées. Le petit couple l'obsédait. Les noms qu'ils lui avaient donnés étaient-ils les bons ? Julien Lorcher et Kim quelque chose. Le plus simple était de vérifier.

Dérive mortelle

Elle enfila ses pantoufles et rejoignit son bureau. Elle alluma l'ordinateur tout en vérifiant les diodes du serveur hébergeant son nœud Emenu. Le serveur était son lien avec l'extérieur. Il marchait en permanence, relié à une batterie qui se rechargeait avec les éoliennes. La maison était ainsi équipée de plusieurs systèmes de batteries enchaînées.

Une fois l'ordinateur lancé, elle se connecta à son nœud Emenu en mode client. Son avatar apparut dans le salon de son nœud, un vaste salon avec des canapés en cuir virtuel. Sa demeure virtuelle ressemblait à un château de la Renaissance ou du Siècle des Lumières. Pas un château-fort. Pas non plus un truc d'aristocrates en retard d'un siècle, avec un style dix-neuvième.

Pour commencer, là aussi par réflexe, elle regarda dans sa boîte aux lettres. Metaworld lui avait envoyé un relevé de ses droits d'auteur. Son ancien patron voulait lui aussi confier une petite mission. Elle regarda le descriptif. Rien de bien méchant. Elle accepta. La rémunération était convenable. Ces quelques sous viendraient conforter un matelas de sécurité bien utile quand il s'agit d'investir, par exemple pour remplacer une éolienne tombée suite à un coup de vent. Bon, d'accord, maintenant, elle faisait attention à bien tendre les câbles de soutien du mât comme indiqué sur les tutoriels. Mais d'autres problèmes pouvaient survenir dans les temps prochains.

Dérive mortelle

Désormais, Diane Arbonne pouvait se consacrer à son obsession du moment : ce jeune couple venue jusque sur son île. Son avatar quitta le salon et rejoignit le bureau. Il activa le moteur de recherche.

Diane Arbonne tapa comme recherche « Julien Lorcher ». Comme elle s’y attendait, le nœud local ne contenait aucune information. Elle lança donc la propagation. Elle était connectée à des nœuds de presse, des nœuds de discussions divers et, bien sûr, à quelques amis. Les nœuds de ces derniers étaient eux-mêmes connectés à d’autres nœuds et la requête alors se propagea de proche en proche.

Mais la femme n’eut pas à attendre une longue propagation. Les premiers résultats s’affichèrent rapidement. Ils provenaient de sites de presse. Le nom de « Julien Lorcher » était visiblement devenu assez célèbre depuis quelques jours. Diane Arbonne stoppa la propagation. Inutile de continuer : elle avait largement de quoi lire.

Donc ce type était accusé d’avoir participé à une opération de Green Warriors contre une centrale nucléaire. Bon, d’accord, pas de quoi fouetter un chat. Des petits bourgeois qui connaissaient leur éveil de conscience écologique. Diane Arbonne avait failli jeter l’information en soupirant quand un élément était ressorti. Deux gardes agressés au couteau. C’était pour le moins curieux et inhabituel. Voilà qui, justement, pouvait justifier qu’un type veuille se cacher quelques

Dérive mortelle

temps. Un des deux gardes était presque mort. Ennuyeux. Le brave militant écologiste voyait son image quelque peu écornée. Même s'il n'avait pas l'air très malin, Diane Arbonne se félicita soudain d'avoir eu l'éclair de génie de refuser que le petit couple loge chez elle. D'un autre côté, elle refusait absolument que n'importe qui vienne chez elle. Quand elle avait couché avec un pêcheur du port pendant que sa femme était sur le continent, ils avaient fait ça dans leur lit, pas chez elle.

Et puis une autre information était ressortie, un peu plus bas, sur des sites d'informations plus confidentielles. Apparemment, le petit gamin était plus ou moins impliqué dans la mort violente du sénateur Vigneron et de cette crapule d'avocat, Anatole Cujas.

Deux morts et demi à son actif : cela commençait à faire beaucoup. Surtout que les morts n'étaient pas vraiment n'importe qui. Tuer des gens, c'est mal. Sur ce principe, Diane Arbonne ne transigeait pas.

Mais, d'un autre côté, que ce gamin ait pu commettre deux tentatives de meurtres et deux meurtres la surprenait. Il n'avait pas la gueule de l'emploi. Un beau gosse ne peut pas être un criminel. C'est ce que toutes les femmes victimes de violences conjugales se disent.

Dérive mortelle

33

A l'arrière de sa voiture de fonction, Anne de Kervignac souriait en regardant défiler les immeubles de la capitale. Elle était contente d'elle-même. Son réseau s'était, une nouvelle fois, révélé d'une grande utilité pour obtenir ce rendez-vous dans les délais les plus brefs. L'entrevue avait été courte, entre deux portes au sens littéral, sans même entrer dans le bureau, mais suffisante. Une rencontre physique reste nécessaire pour achever certaines prises de décisions. Mais la note qui avait été remise, quelques jours plus tôt, après le déjeuner au Sénat, avait atteint son objectif.

« Vous êtes bien joyeuse, Madame » la félicita le chauffeur en la regardant dans le rétroviseur central.

La patronne se souvint soudain que, si la voiture avançait, c'est bien parce qu'il y avait un être humain devant qui conduisait. Les voitures autonomes n'étaient encore guère sûres et, de toutes façons, il était plus conforme à son rang d'avoir du personnel humain.

« Oui, en effet, Kevin. Je pense que j'ai de bonnes raisons à cela... »

Soudain, alors que l'immeuble, où elle occupait un étage juste sous sa terrasse privée, n'était plus très loin, une cinquantaine de mètres peut-être, la voiture freina trop brutalement. Et le chauffeur grogna un juron.

Dérive mortelle

Par curiosité, pensant qu'un gamin avait traversé un peu à l'improviste devant le véhicule, Anne de Kervignac jeta un rapide coup d'œil vers le pare-brise avant. Mais personne ne traversait ou ne venait de traverser. Et la voiture ne redémarrait pas.

« Eh bien, pourquoi... »

Anne de Kervignac n'eut pas à poursuivre sa phrase. Le chauffeur leva un doigt et montra l'entrée du parking souterrain de l'immeuble. Une voiture était garée devant, bouchant l'entrée. Et ce n'était pas n'importe quelle voiture. Il ne devait pas y en avoir plus de cinq semblables dans tout le pays. Et encore.

Perdant son sourire, Anne de Kervignac se pencha, plissa les yeux en regardant la voiture. Pas de doute sur le propriétaire de l'engin. Et celui-ci devait être à bord. Le chauffeur se taisait. Il attendait les ordres.

« Kevin, je vais descendre ici. Vous ferez un tour et reviendrez garer ma voiture dans le parking dans quinze minutes. Si cette voiture est encore là, vous repartirez pour quinze minutes. Et ainsi de suite. »

« Bien, Madame. »

Après avoir vérifié qu'aucun véhicule ne risquait de débouler, Anne de Kervignac ouvrit sa portière et descendit sur la chaussée. Elle referma la portière et entreprit de rejoindre le trottoir devant son immeuble pendant que son automobile de fonction s'éloignait.

Dérive mortelle

Elle se dirigea vers la voiture qui bloquait le parking. Elle sentait une perle glacée glisser le long de sa colonne vertébrale. Mais pourquoi aurait-elle peur ? Pourquoi aurait-elle la moindre crainte ? Parce qu'elle allait rencontrer quelqu'un qui pouvait stopper sa carrière en quelques appels téléphoniques ?

Quand elle approcha, un chauffeur descendit de l'avant de la voiture. Il retira sa casquette et ouvrit la portière arrière. Puis il attendit. Anne de Kervignac le salua d'un bref signe de tête avec un léger sourire crispé. Lui ne bougea pas. Elle pénétra dans la voiture et s'assit sur la banquette qui longeait les sièges avant.

Dans un grand fauteuil placé au centre de l'arrière dans le sens de la marche, l'homme lui sourit. Il était âgé. Il aurait pu être le père voire le grand-père d'Anne de Kervignac. La portière se referma et le chauffeur reprit sa place, juste derrière la patronne.

« Bonjour, Monsieur » dit-elle.

« Bonjour, Anne. »

Il était souriant. La voix était douce bien qu'éraillée par les ans. C'était normalement plutôt bon signe. Il s'était penché vers son invitée en s'appuyant sur sa canne. C'était, pour cet homme, un signe de grande amitié.

« Dites-moi, Anne, je ne crois pas vous avoir jamais posé la question de vos goûts musicaux. Mais écoutez-vous de temps à autres les disques de Laurent Panini ? »

Dérive mortelle

La goutte glacée sembla grossir démesurément dans le dos d'Anne de Kervignac. Paralytie. Un peu d'humidité dans le coin d'un œil. L'homme souriait, penché en avant, appuyé sur sa canne, attendant une réponse. Elle savait qu'il aimait les performances vocales dans les opéras. Laurent Panini avait été un très grand ténor, jadis. Anne de Kervignac ne serait pas à sa place sans un minimum de talent pour répondre à ce genre de questions.

« Je dois vous avouer que j'ai aujourd'hui bien du mal à écouter ses disques. Je préfère d'autres ténors. Il était très bon. C'est dommage. »

« Oui, c'est dommage » confirma l'homme tristement en se renfonçant dans son fauteuil.

Elle ne dit rien. Il posa sa canne sur un des fauteuils latéraux. Puis il regarda Anne de Kervignac.

« Nous avons pris de l'âge, tous les deux. »

« Oui, Monsieur, c'est ainsi. Et cela ne va malheureusement pas s'arrêter. »

« Oh, pour moi, si, dans pas très longtemps, je pense. Même si je trouve mes médecins très pessimistes. Ils prennent leurs précautions, que personne ne puisse leur reprocher une imprudence. Mais personne ne leur reprochera rien. Je ne le pourrai plus et mes enfants, mon épouse, mes amis comme mes ennemis ne leur en voudront nullement. »

La femme ne disait rien. Elle écoutait religieusement. Elle attendait. Alors il reprit.

Dérive mortelle

« Même vous, ma chère Anne, que j'ai fabriquée de mes propres mains, sur le plan professionnel s'entend, bien sûr. »

Il rit. Un petit rire de vieillard épuisé. Elle frémit. Puis il redevint sérieux, grave, fixant les yeux d'Anne de Kervignac tel un prédateur fixant sa proie. Il martelait dans l'air avec sa main droite au rythme énervé de ses paroles.

« Mais je veux être certain que mon œuvre me survivra. J'ai amené l'industrie de mon pays à l'excellence. J'ai construit la modernité de mon pays. J'ai fait et défait des carrières, j'ai créé des entreprises, j'ai animé du feu sacré des hordes de centaines de milliers d'ouvriers et d'ingénieurs et j'ai combattu toute ma vie pour cela. Je ne veux pas m'en aller en craignant que cela soit détruit par des... par des... médiocres. »

Il avait presque craché ce dernier mot avec un mépris impossible à décrire en mots.

« Si vous êtes ici, Monsieur, c'est que vous savez que cela n'arrivera pas. »

Anne de Kervignac avait osé parler. Elle avait profité d'un court silence. L'homme sourit.

« Je voulais l'entendre de votre propre bouche, ma chère Anne. Pouvez-vous rassurer le vieillard mourant que je suis ? »

« Oui, Monsieur. J'ai fait le nécessaire. Le déjeuner de l'autre jour a exaspéré. Il a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. »

Dérive mortelle

« Il vous l'a dit ? Lui-même ? »

« Oui, Monsieur. »

« Bien. »

Il hocha la tête. Puis il regarda par la fenêtre l'immeuble moderne où habitait Anne de Kervignac. Il répéta « bien », un ton plus las, un ton plus bas.

« Vous avez rassuré un vieillard, Anne. Merci. »

« J'ai fait mon devoir envers mon pays, Monsieur. Et envers vous, avec toute la gratitude que je me dois de toujours vous témoigner. »

Il sourit tristement en hochant la tête. Il savait que tous les flagorneurs danseraient sur son cercueil, soulagés de ne plus subir le poids du patriarche. Mais cela importait peu. Qu'ils se partagent aussi sa fortune ! L'œuvre, seule, comptait. Il appuya sur un petit bouton dissimulé dans l'accoudoir de son fauteuil. Le chauffeur sortit et vint ouvrir la porte à côté d'Anne de Kervignac.

« Au revoir, Monsieur. »

Il attendit qu'elle fut debout sur le trottoir pour lui dire tristement : « adieu, Anne. Que Dieu vous garde. Que Dieu garde notre pays. »

Elle se tût, n'osant répondre « que Dieu garde votre âme ».

La portière fut claquée. La voiture partit.

Dérive mortelle

34

Julien Lorcher jura. Il venait d'éviter de s'écraser une nouvelle fois un doigt avec son marteau. L'éveil prolétarien, c'est bien, mais être prolétaire soi-même est une autre affaire.

Il s'aperçut que, dans le jardin, Kim Lan Xang le regardait. Elle l'avait entendu jurer et s'inquiétait. Il lui fit un petit signe de la main avec un sourire. Ce n'était rien. Alors la fille reprit son travail, levant la faucille et l'abattant sur les herbes qu'elle tenait de l'autre main avec une régularité mécanique. Elle avait défriché la moitié du jardin pendant que Julien Lorcher peinait à remettre en état la maisonnette.

Le lendemain de leur arrivée, Diane Arbonne l'avait tiré du lit à l'aube. Enfin, le soleil était déjà haut dans le ciel mais, après avoir fait l'amour deux ou trois fois au cours de la nuit, il semblait être tôt. Elle l'avait traîné jusqu'au village, l'avait présenté au maire et indiqué qu'il souhaitait occuper la maisonnette abandonnée.

Le maire, un marin-pêcheur retraité, lui avait serré la main (enfin, lui avait comprimé, concassé, écrasé la main plus exactement) et dit simplement : « c'est d'accord, mon gars. Tu as un an pour retaper la maison et tu pourras alors l'acheter pour le prix

Dérive mortelle

symbolique, avec une interdiction de la revendre. Nous ne voulons pas de spéculateur ici. Tu viens, tu te loges et après tu restes. Du boulot, t'en auras, t'inquiète pas pour ça. »

Habitué à insulter les politiques, Julien Lorcher s'était retrouvé désarmé face à ce type, un élu mais un prolétaire, indubitablement un prolétaire. Il avait murmuré un « bien sûr, Monsieur le Maire », un « merci, Monsieur le Maire » et un « au revoir, Monsieur le Maire ». L'autre avait mis ses poings sur ses hanches et avait semblé bien s'amuser de rencontrer un bourgeois venu se perdre jusque sur son île.

Le militant avait profité de sa présence au village pour racheter un peu de nourriture et des fournitures. Il avait eu le temps, la veille, de voir tout ce qui lui manquait. Diane Arbonne lui avait fait visiter le village et l'avait aidé dans ses choix. Une nouvelle fois, elle jouait un peu le rôle d'une mère couvant un petit qui découvrait le monde. Une mère moqueuse, il est vrai.

L'éveil prolétarien dans les amphithéâtres d'université reste tout de même plus simple et moins fatigant que de devoir refaire une maison. Et gagner de quoi vivre au quotidien. Julien Lorcher ne comprenait pas pourquoi il peinait tant alors que Kim Lan Xang semblait être comme un poisson dans l'eau.

Dérive mortelle

35

Quittant son bureau pour rejoindre sa voiture, dans la cour du ministère, Eugène-François Foucher fut stoppé par l'un de ses conseillers.

« Monsieur le Ministre, nous avons du neuf sur le jeune Julien Lorcher... »

« Faites vite : le Premier ministre m'attend. »

« Nous avons retrouvé ses traces ADN dans le camping qui a servi de base pour l'attentat contre la centrale de Clintebourg, l'un des deux ayant réussi. Un véhicule volé a aussi été retrouvé à Saint-Paul-en-Terre avec ses traces ADN. Selon des témoins l'ayant reconnu sur photographie, il aurait dîné dans une auberge du port en compagnie d'une jeune femme d'origine asiatique le soir où un bateau y a aussi été volé. A chaque fois, on retrouve l'ADN de la même femme d'origine asiatique que dans l'appartement du sénateur Vigneron. »

Le conseiller se tût. Eugène-François Foucher s'était immobilisé et réfléchissait. Cette histoire prenait une dimension insensée. Cet activiste échappait depuis trop longtemps aux forces de police. Déjà, plusieurs journaux avaient révélé le rapprochement entre le militant ayant agressé deux gardiens de la centrale de Clintebourg et l'assassinat du sénateur Vigneron. Ce n'était qu'une question de jours pour que la même fuite

Dérive mortelle

permette aux mêmes journaux de poursuivre les rapprochements.

« Dites-moi, nous procédons à des analyses ADN sur chaque voiture volée ? »

« Bien sûr que non, Monsieur le Ministre, mais il se trouve que cette voiture-là avait été nettoyée à l'alcool, selon la même méthode que le bungalow du camping de Clintebourg. C'est pourquoi un rapprochement a eu lieu. Et une vérification. »

« Et le bateau volé, où est-il ? »

« Nous le cherchons encore. Nous avons demandé à l'institut de recherche qui occupe l'Île-aux-Hommes³ une grande vigilance : c'est l'île la plus proche de Saint-Paul-en-Terre. »

Après une courte réflexion silencieuse, Eugène-François Foucher ordonna : « tant pis pour la discrétion. Envoyez un avis de recherche à toutes les mairies, à tous les établissements hospitaliers, à toutes les unités de forces de l'ordre... en insistant sur la dangerosité de l'individu. N'oublions pas qu'il a volé deux fusils aux gardiens de la centrale de Clintebourg. »

« Bien, Monsieur. »

Et le ministre, préoccupé, put enfin quitter les lieux et se diriger vers son rendez-vous.

3 Voir « Qui m'a tué ? » du même auteur.

Dérive mortelle

36

Se suçant son index gauche pour tenter de calmer la douleur, Julien Lorcher fut vexé que Kim Lan Xang rit de sa mésaventure en le regardant depuis le jardin presque entièrement défriché. Et il ressentit une colère montante en apercevant à la limite de ce qui était désormais plus ou moins sa terre, à demi cachée dans le sous-bois, Diane Arbonne qui riait elle-aussi, mais à gorge déployée et sans la retenue dont faisait preuve Kim Lan Xang. Sa voisine l'interpella à voix haute.

« Alors mon gars, tu veux te clouer ton doigt ? »

Bien qu'athée et ne croyant donc en aucun démon, Julien Lorcher grogna une malédiction où il était question de faire griller les ovaires de sa voisine en barbecue au bénéfice d'un millier de succubes. Chacune aurait eu bien peu à manger, comme lui fit remarquer la femme ciblée.

Après un « tu permets ? » de pure politesse, et sans même attendre de réponse, Diane Arbonne s'engagea sur les terres défrichées à la rencontre de son voisin. Une fois à côté de lui, elle mit ses poings sur ses hanches et le regarda, encore hilare, en train de sucer son index.

« Alors, ça se passe comment l'installation ? »

Dérive mortelle

« On fait aller. L'absence d'électricité me pose problème. Mais je n'ai pas vu de ligne à proximité. »

« Tu as bien vu : il n'y en a pas. Si tu veux de l'électricité, il te faudra une éolienne, comme moi. »

« Et quand il n'y a pas de vent ? »

Diane Arbonne s'approcha du bricoleur maladroit et lui parla plus bas.

« Si j'en crois certaines informations, tu fais partie des types qui ont fait sauter les lignes à haute-tension. Tu connais donc les faiblesses des réseaux électriques à tension constante. »

« En quoi cet acte révolutionnaire... »

« Tout le discours des grands capitalistes qui sont derrière l'industrie nucléaire repose sur la nécessité de renoncer au charbon, au pétrole, etc. »

« C'est une nécessité écologique ! »

« Certes. Mais le nucléaire n'est pas une solution. Cela peut être une aide à une transition mais pas plus. Le nucléaire est dangereux, même quand tout va bien, et nuit à l'environnement de l'exploitation du minerai à la consommation excessive d'eau pour faire tourner les centrales. La vraie solution, ce sont les énergies renouvelables. Mais celles-ci ont un gros inconvénient : elles ne sont pas contrôlables. Donc on ne peut pas synchroniser la production et la consommation. »

« C'est pour cela que mettre à bas le réseau, en isolant les centrales nucléaires, est efficace pour détruire le capitalisme. »

Dérive mortelle

« Et nuire à tous les pauvres gens privés d'électricité. Comme beaucoup d'activistes, tu ne raisones pas plus loin que le bout de ton nez. »

Julien Lorcher sentait une colère sourde monter en lui. Que cette femme, qu'il ne connaissait finalement pas, le juge en permanence l'exaspérait. Mais il n'osa pas faire de remarque. Diane Arbonne reprit.

« L'électricité est pratique parce qu'elle peut être produite de mille façons et utilisée de mille façons. Mais, durant des années, la vraie problématique a été sa distribution. Avec une réponse assez universelle : le réseau à tension constante avec une production centralisée. Et comme tu l'as si bien démontré par ton attentat, cette logique rend le pays fragile à la moindre agression. Or, techniquement, il est aujourd'hui aisé de faire autrement. »

« Pourquoi s'obstiner alors ? »

« Parce que remettre en cause la production centralisée et la distribution à tension constante, c'est remettre en cause le boulot de centaines de milliers de gens. Et aussi des équilibres économiques, des équilibres de pouvoir. Quant à généraliser la présence de batteries dans les logements, c'est compliqué. Il faudra du temps. Le réseau restera utile pour distribuer de l'électricité en zone urbaine quand il y aura uniquement de la production non-contrôlable. Mais la tension constante doit être abandonnée. »

« Et mon problème à moi ? »

Dérive mortelle

« Tu m'as écoutée ? Il faut une éolienne et une batterie. Tu vis en zone venteuse, dans une petite maison. Donc rien de bien compliqué. »

« Mais ce n'est pas gratuit, ça. »

« Rien n'est gratuit, mec. Mais il s'agit d'un investissement. Car, en fait, il y a quelques petites choses gratuites comme le vent et le soleil. Mais rien d'humain, c'est certain, parce que personne ne travaille pour rien. »

« Et il ne faut pas compter sur le gouvernement bourgeois pour distribuer l'argent des riches... »

Diane Arbonne explosa de rire.

« Mec, je crois que personne ne mange des billets de banque, des actions ou des pierres de manoirs. L'argent n'est qu'un intermédiaire. Imprimer des billets ne sert qu'à partager la pauvreté. Ce qui est important, c'est la production qui sera répartie grâce à l'argent, son équivalent transactionnel. Tu as une bonne partie de ton éveil à réaliser encore... »

Saluant d'un geste de la main, elle se retourna et partit vers chez elle en riant sans attendre de réponse. Elle avait à faire.

Dérive mortelle

37

La voiture de fonction d'Eugène-François Foucher entra dans la cour et se gara au pied des marches. Sur le palier en haut du perron, un huissier attendait. Un garde ouvrit la portière de la voiture. Le ministre descendit et grimpa les marches d'un pas rapide. Une fois la portière refermée, le garde reprit sa place sur le côté de l'escalier et la voiture alla se garer un peu plus loin dans la cour.

« Monsieur le Premier ministre vous attend, Monsieur le ministre. »

D'un hochement de tête, Eugène-François Foucher salua l'huissier. Puis il le suivit dans les couloirs. Il se demandait toujours pourquoi il avait été convoqué à la veille de la réunion hebdomadaire du gouvernement. Des huissiers ouvraient et fermaient les portes pour laisser passer le ministre et son guide. Les dorures des boiseries voyaient passer de nombreux cortèges similaires chaque jour.

Enfin, l'antichambre du bureau du Premier ministre fut atteinte. Une dernière double-porte à franchir. Le Premier ministre était assis à son bureau. Une chaise lui faisait face. Il releva la tête à l'entrée de son ministre. Il le regarda à peine et lui indiqua la chaise.

Dérive mortelle

« Asseyez-vous. »

« Monsieur le Premier ministre, que me vaut l'honneur de... »

« Il y a quelques jours, vous avez rencontré un opposant notoire à notre gouvernement, et en particulier à la politique énergétique du pays depuis des décennies. »

« Je rencontre souvent des parlementaires de l'opposition molle pour obtenir des compléments en suffrages, en particulier au Sénat. Le vote de la prochaine loi... »

« Mais vous avez soutenu sa position délirante sur les énergies renouvelables et le système irréaliste du stockage individualisé d'énergie. Vous savez que notre pays a atteint une excellence industrielle en matière de nucléaire qui le place à la tête du monde en la matière. C'est cela que vous voudriez sacrifier ? »

« En tant que ministre en charge de la sûreté du pays, je ne peux que constater le risque que fait peser ce choix sur notre destin. La série d'attentats récente nous a rappelé combien ce choix était dangereux alors que les aléas climatiques mettent à mal régulièrement les lignes de moyennes et basses tensions. »

« Ca suffit. »

Le Premier ministre prit une feuille de papier dans un parapheur et la tendit à Eugène-François Foucher avec un stylo.

Dérive mortelle

« Voici votre lettre de démission. Signez-la. La passation de pouvoir aura lieu ce soir à dix-huit heures. Le communiqué va être publié d'ici quelques minutes. »

« Je vous demande pardon ? »

« Vous êtes viré. Votre successeur sera quelqu'un qui saura assurer la sécurité de nos installations industrielles de pointe sans céder aux sirènes d'opposants lunatiques aux visions utopiques pour ne pas dire délirantes. Il est hors de question de remettre en cause notre excellence industrielle parce que le ministre en charge de la sécurité des installations est un incompetent. Nous ne retournerons pas à l'âge de pierre vous faire plaisir à des incapables, des fous ou des médiocres. »

Eugène-François Foucher pointa son regard dans les yeux du Premier ministre. Il y avait de la colère dans ce regard. Dans les secondes de silence qui suivirent, la colère se mua en haine. Depuis toujours, Eugène-François Foucher faisait de la politique pour assurer le bien commun. Sa vision du bien commun, bien entendu, mais le bien commun tout de même. L'aveuglement dont faisait preuve le Premier ministre confinait à l'irresponsabilité.

« Et qui avez-vous prévu de nommer à ma place ? »

« Quelqu'un qui connaît le poste pour l'avoir déjà occupé : François Bernis. Il sait ce qu'assurer la sécurité du pays veut dire. Et son parti ruait dans les

Dérive mortelle

brancards depuis longtemps : il exigeait un ministère important en plus des quelques strapontins que la majorité lui a concédés. Comme cela, tout le monde sera content. »

Eugène-François Foucher sourit méchamment.

« François Bernis ? Vous êtes fou. Ce qui s'est passé à Morbourg va vite ressurgir. Il a enterré une affaire de mœurs particulièrement odieuse impliquant des notables locaux⁴. »

« Ces calomnies ont été démenties depuis longtemps. Et de toutes manières, elles ne vous regardent plus. Signez. Et retournez dans votre ministère préparer la passation de pouvoirs. »

Sans perdre son sourire méchant, Eugène-François Foucher signa la lettre de démission. Elle était minimaliste : pas de justification, pas d'argument, juste une ligne entre la salutation et la formule de politesse, « je vous présente ma démission avec effet immédiat ».

En se levant, le désormais ancien ministre regarda ostensiblement l'endroit où il se trouvait.

« Pas mal, ce bureau, après tout. »

« Ne vous faites pas d'illusion, mon petit. Notre parti est derrière moi, pas derrière vous. Si vous jouez à l'imbécile, votre carrière sera terminée, je vous le garantis. »

4 Voir « Les ombres de Morbourg », du même auteur.

Dérive mortelle

38

Après le dîner frugal (il fallait économiser le peu d'argent restant), Kim Lan Xang avait accompagné Julien Lorcher, la main dans la main, pour une promenade sur la falaise, derrière le chantier abandonné. La nuit était pratiquement tombée même si un soupçon de lumière solaire était encore visible à l'horizon.

Le couple s'assit dans l'herbe encore tiède d'avoir été chauffée au soleil toute la journée. En ce moment, il faisait beau, c'était déjà ça. En bas de la falaise, on voyait une petite plage. Galets ou sable, il faisait trop sombre et c'était trop loin pour le dire.

Une plage dans la nuit tombante, un vaste océan qui s'étendait vers des terres inconnues et lointaines. Kim Lan Xang regardait cela. Ce n'était pas la première plage dans la nuit tombante, le premier océan qui s'étendait vers des terres inconnues et lointaines, qu'elle voyait. Mais, ici, elle ne voyait pas de bateaux. Ni des barques à moteur s'échouant sur la plage, ni des bateaux plus gros attendant à la limite des eaux territoriales. Alors, elle vit ces bateaux qui n'étaient pas là. Même les gros bateaux dans le lointain.

Et la plage ne se situait pas contre une falaise. Elle bordait une forêt. La sable chauffé par le soleil

Dérive mortelle

remontait jusqu'à une forêt luxuriante dans une humidité tropicale.

Il y avait une série de tentes de fortune à l'orée de la forêt, à la limite de la plage. Il y avait du bruit, d'abord loin, mais qui se rapprochait. Un bruit saccadé et répétitif. Le bruit de la poudre qui explose et propulse des balles.

Il aurait fallu attendre la nuit, partir sur l'océan à l'abri de l'obscurité la plus totale. Mais on ne pouvait plus attendre. Le bruit saccadé et répétitif se rapprochait. Kim Lan Xang regardait sa mère. Elle tentait de lui sourire, de la serrer contre elle, de la rassurer. Mais sa mère avait peur. Kim Lan Xang voyait bien que sa mère était terrifiée.

Son père surgit. Il les obligea à se lever, elles qui étaient assises à l'entrée de leur tente. Il leur dit d'aller tout de suite sur les barques. Alors elles coururent. Près des barques, les pilotes faisaient de grands gestes pour ordonner à tous les gens sur la plage de monter maintenant à bord, sans attendre la nuit. Ils hurlaient.

C'est à cet instant que le bruit fut très proche, qu'il y eut un cri d'homme, un cri bref, le réflexe de poumons qui se vident, éjectant de l'air dans une gorge dont la vie était déjà absente. Pourquoi sa mère s'était-elle retournée ? Pourquoi avait-elle arrêté de courir vers les barques ? Pourquoi avait-elle lâché la main de Kim Lan Xang ?

Dérive mortelle

Elle s'était précipitée vers un cadavre au sol, à côté de la tente qu'elles venaient de quitter. Le cadavre avait perdu la moitié de son crâne. Du sang s'étalait sur la plage. La mère de Kim Lan Xang s'était agenouillée pour pleurer.

Mais le bruit saccadé et répétitif se rapprochait. La mère regarda la forêt. On s'y battait, pas très loin, de plus en plus près. De l'autre côté, les pilotes des barques hurlaient de plus en plus fort.

Kim Lan Xang appela sa mère. Celle-ci la regarda. Elle pleurait. Mais une mère est avant tout responsable de la vie de ses enfants. Son dernier enfant vivant.

Pourquoi avait-elle ramassé le fusil mitrailleur ? Sans doute pourrait-il être utile. Elle se mit à courir vers les barques, emmenant au passage sa dernière fille vivante, la poussant devant elle, l'obligeant à courir plus vite qu'elle.

Kim Lan Xang se rappelait le sable dans lequel ses pieds s'enfonçaient. Le sable chaud qui, en d'autres temps, avait été si agréable pour s'y coucher et y dormir. Et là, il gênait la course. Il était un obstacle dans la course la plus importante de sa vie.

Et puis quelque chose était arrivé. Kim Lan Xang était tombée. Sa mère était sur elle. Elle était d'abord devenue sourde. Puis il y eut des grésillements dans ses oreilles, des bruits bizarres. Elle se sentait étourdie.

Dérive mortelle

Les pilotes commençaient à monter dans les barques. Les premières barques partaient. Certains utilisaient des fusils mitrailleurs et tiraient dans la direction où était Kim Lan Xang.

Par réflexe, elle se dégagea de sous sa mère en rampant vers les barques. Elle nageait dans le sable. Sa main toucha le fusil mitrailleur qui avait été projeté devant. Elle le ramassa et se retourna.

Allongée sur le dos, dans le sable chaud, sous les étoiles d'une nuit tombante, Kim Lan Xang regardait sa mère sans comprendre. Il y avait un trou dans le sable. Et les jambes de sa mère s'arrêtaient au niveau du trou, un peu en dessous du genou.

Sa mère tenta de ramper. Mais elle ne pouvait plus. Alors elle regarda Kim Lan Xang en pleurant. Elle réussit, dans un effort surhumain, à bouger son bras pour montrer le fusil.

« S'il te plaît. Je ne veux pas tomber entre leurs mains vivante. S'il te plaît. »

Que se rappelait-elle exactement ? Plus rien jusqu'au bateau. Elle était inerte. Kim Lan Xang n'avait presque aucun souvenir du voyage en barque. Elle se souvenait à peine de la montée à bord des gros bateaux. Là, une étrangère lui retira avec douceur le fusil mitrailleur qu'elle tenait comme d'autres enfants tiennent un ours en peluche.

Dérive mortelle

39

« Alors, mec, t'as l'air bizarre ce matin... »

Julien Lorcher regarda d'un air méchant la femme goguenarde qui l'observait en train de réparer un volet. Peut-être espérait-elle qu'il s'écrase encore un doigt avec un marteau ou qu'il se transperce la main avec un tournevis. Mais c'était sa voisine et elle pouvait lui être utile. Alors il préféra soupirer et expliquer.

« Depuis hier soir, Kim est bizarre. Quand nous sommes rentrés de notre promenade, hier soir, elle était comme une somnambule. Et elle a passé la nuit à pleurer. Quand nous nous sommes couchés, elle n'a pas voulu que je la prenne dans mes bras. Elle s'est levée et est partie pleurer dehors. Ce matin, quand je me suis réveillé, elle était toujours assise sur les marches du perron. Elle semblait avoir passé la nuit là. Je ne sais pas si elle a dormi. Je lui ai demandé si elle voulait un café, quelque chose à manger, et elle a m'a fait non de la tête, sans prononcer un seul son. »

« Je ne la vois pas. »

« Elle est retournée dans la chambre. Elle est dans le lit, enfin, sur le matelas que j'ai récupéré. Elle continue de pleurer. Je l'ai laissée. Je ne sais pas ce qu'elle a. »

Dérive mortelle

« Un mauvais souvenir qui lui est revenu sur la plage ? Elle vient d'où ? »

« Je ne sais pas. Je l'ai récupérée chez un type qui l'avait réduite en esclavage. »

« Cette ordure de Vigneron ? »

Julien Lorcher tressaillit. Comment pouvait-elle savoir qu'il était mêlé à la mort de Jean-Marc Vigneron ? Il ne répondit pas à la question.

« Il y a des informations qui circulent sur toi. Tu es au courant ? »

« Je n'écoute pas les médias corrompus à la solde de la bourgeoisie décadente. »

« Tu devrais. D'abord parce que tous ne sont pas corrompus et beaucoup font leur travail correctement. Ensuite parce que, même les plus mauvais, sont justement intéressants pour savoir ce que la majorité pense. Si tu veux changer le monde, commence par le connaître. Puis, sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

« Tu mélanges les citations, là. »

« Je me moque des citations. Je m'approprie ce que je veux m'approprier. »

« Pourquoi tu disais que Vigneron était une ordure ? Il a fondé et dirigé le MIDIC, le Mouvement pour l'Insoumission à la Dictature Internationale du Capital. L'idéal de ce mouvement est noble. »

« C'est ton opinion. »

Dérive mortelle

« En quoi refuser la dictature du capital serait autrement que noble ? »

« D'abord, encore faudrait-il qu'il y ait dictature. Ensuite, combattre une dictature pour la remplacer par une tyrannie encore plus dictatoriale, tu m'excuseras, mais je n'achète pas. »

« L'objectif est la libération des masses populaires qui gémissent... »

Diane Arbonne explosa de rire, interrompant de ce fait le discours automatique de Julien Lorcher. Elle finit par reprendre la parole.

« Il faut d'abord que tu comprennes le sens des mots. La dictature est une notion précise : c'est la concentration de tous les pouvoirs entre des mains uniques. L'institution peut être tout à fait démocratique. Elle l'était à l'époque de la République Romaine. La dictature servait à résoudre les crises au nom du Peuple et au service du Peuple. La tyrannie est l'exercice du pouvoir par la force, donc sans la légitimité populaire. Vignerou voulait le pouvoir, à tout prix. Il était donc un apprenti tyran. C'est pour cela que je l'ai qualifié d'ordure. »

« Il participait aux élections. »

« Pour régulièrement contester les résultats et dire que, si les élections avaient été justes, il aurait été élu à la tête de l'État. Et, surtout, pour envoyer des jeunes cons faire le sale boulot à sa place pendant qu'il se pavanait dans les palais gouvernementaux. »

Dérive mortelle

« Quel sale boulot ? »

« Contester le pouvoir issu de la volonté du Peuple. Y compris en commettant des attentats. Y compris en incitant des gamins à priver le Peuple d'alimentation électrique à une époque où l'électricité est une ressource vitale. Y compris en incitant des gamins à blesser ou tuer des policiers, à détruire des magasins ou des restaurants tenus par des travailleurs qui n'ont que ça pour vivre. »

« Des bourgeois qui n'ont que ce qu'ils méritent. Qu'ils crèvent. »

« Les travailleurs doivent crever et les beaux parleurs diriger. Beau programme. Sans moi, merci. Je préfère la démocratie. »

« Si le Peuple était éclairé... »

« Le Peuple fait ce qu'il veut. Il est assez grand. Il est responsable. Il peut faire des erreurs mais c'est le corollaire de la responsabilité. Oui, Hitler a été plus ou moins élu. Et alors ? La démocratie résulte du contrat social. Seul ce que le Peuple veut est légitime. Personne ne doit pouvoir lui imposer quoi que ce soit, surtout par la violence, les attentats, les destructions. »

« J'ai du travail. »

« Ca va te changer, d'être un travailleur. »

Diane Arbonne semblait furieuse quand elle s'éloigna sous le regard éberlué de Julien Lorcher.

Dérive mortelle

40

Portant un grand sac, Diane Arbonne regardait tristement ce qui avait été le camping des opposants aux éoliennes. Elle avait un peu de temps, aujourd'hui. Alors elle devait faire ce qu'elle pouvait pour rendre le monde meilleur, en commençant par ce qui était à sa portée, même si c'était insignifiant.

De l'autre côté de la route, elle vit que des ouvriers reprenaient possession des engins de chantier. Le travail avait recommencé. Quelques semaines d'arrêt, le temps de mettre à jour le permis de construire. C'est ce qui avait été dit, au village. Le maire avait signé trois jours plus tôt. Même si c'était temporaire, l'épicier comptait sur le chantier pour accroître son chiffre d'affaires. L'hôtelier aussi. Une grande maison au lieu d'un datacenter : cela ne changeait pas grand'chose. En fait, comme il était prévu une sorte de salle de conférence, peut-être qu'il y aurait régulièrement des gens à loger. Si c'était à la morte saison, cela plairait à l'hôtelier.

Tout d'un coup, la femme entendit du bruit derrière elle. D'instinct, elle porta sa main à sa cuisse, sur la garde de son couteau logé dans son étui. Alors seulement elle se retourna.

C'était Julien Lorcher, l'air triste.

Dérive mortelle

« Salut, Diane. Qu'est-ce que tu regardes ? »

« Salut. Quand j'ai un peu de temps, je viens avec un grand sac et je ramasse les merdes laissées par tes ex-futurs-potes qui auraient dû te nourrir gratuitement. C'est ce que je m'apprêtais à faire. Et je me suis arrêté en voyant que le chantier en face avait repris. »

Julien Lorcher ne releva pas la pique. L'un comme l'autre étaient visiblement tristes, abattus. Ce n'était pas le moment d'une dispute, ni même d'une confrontation. Aucun des deux n'en avait envie.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? Reprendre la lutte ? » demanda Julien Lorcher.

« Non, bien sûr que non. J'étais venu protester contre un datacenter géant qui aurait remis en cause le modèle d'Emenu. Or ce projet a été abandonné. A la place, il va y avoir une grande maison. Hier, au village, on ne parlait que de ça et de la reprise du chantier. Le maire confirmait à tout le monde qu'il avait signé le nouveau permis de construire. »

« Tu l'as trouvé comment, le maire ? »

« Ben, il est sympathique, non ? C'est un vrai type du coin. Il est bien aimé. »

« Non, je veux dire, hier, tu l'as trouvé comment ? Il n'était pas bizarre ? »

« Euh... Non. Pourquoi ? »

« Hier, j'ai bossé pour un pêcheur. Il avait besoin d'aide pour décharger des cageots de son bateau. Tu

Dérive mortelle

m'avais dit de zoner sur le port qu'il y aurait de l'embauche. Bon, du coup, nous avons mangé du poisson et j'ai échangé le reste de ce que le pêcheur m'avait donné contre des pommes de terre et du lait, chez un paysan. »

« Tu t'adaptes. C'est bien. Alors, ça fait quoi d'être un travailleur ? »

« Arrête de te moquer sans arrêt, je ne suis pas d'humeur. Le maire m'a vu bosser sur le port. Il m'a regardé bizarrement. Il faisait aller son regard d'une feuille de papier à moi, aller et retour, plusieurs fois. Sans s'approcher à moins de dix mètres. Puis il a disparu en pliant et rangeant la feuille dans sa poche. »

« Bizarre. Et comment va ta copine ? »

« Pas terrible. Elle dort de nouveau avec moi mais elle n'a plus envie de moi. Quand je me suis approché, hier soir, elle s'est remise sur le dos en écartant les jambes, comme elle faisait quand elle se sentait obligée. Alors, je lui ai juste donné un baiser sur la joue et je lui ai souhaité une bonne nuit. »

« Finalement, t'es un mec bien. Mais comment elle va, dans la journée ? »

« Déjà qu'elle n'était pas très causante, là elle est franchement silencieuse. J'ai réussi à lui arracher un sourire avec les poissons. Elle me les a pris des mains, avec le couteau, et elle les a préparés. Elle a fait ça super-vite. Je dois dire que je ne savais pas trop comment m'y prendre... »

Dérive mortelle

L'anecdote fit également sourire Diane Arbonne. Comme, visiblement, le garçon n'avait plus rien à ajouter, elle lui demanda : « tu ne retournes pas chercher du travail au village ? Un truc un peu plus pérenne que décharger des cageots ? »

« J'hésite. Le regard du maire ne m'a pas plu. »

Diane Arbonne hocha la tête. Elle comprenait le problème. De toute évidence, le gamin avait été repéré. Le papier devait être un acte de recherche, un document de la police envoyé à tous les maires du coin. C'était ennuyeux. Si des policiers débarquaient en masse, il pourrait y avoir des dégâts. Et la fille pourrait être renvoyée dans son pays, ce qui n'était clairement pas une bonne idée. La cacher chez elle, le temps que ça se calme, si jamais ça tournait mal ? Diane Arbonne fit une moue en y songeant. Elle n'aimait pas l'idée d'avoir quelqu'un sous son toit. Surtout une réfugiée qui vivait de toute évidence un retour d'état de choc, un stress post-traumatique. Quel souvenir pouvait bien lui être revenu, la semaine précédente, quand elle regardait la plage avec son protecteur ?

« Bon, au boulot » dit Diane Arbonne en s'engageant dans le champ transformé en décharge. Et elle commença à remplir son sac des déchets ramassés.

Julien Lorcher, après un temps d'hésitation, se joignit à elle et commença à ramasser des débris.

Dérive mortelle

41

« Oui, il y a une asiatique, souvent, avec lui, c'est vrai. Pas très causante, la dame, toujours en retrait. On dirait qu'elle a peur. »

« Merci, Monsieur le Maire » dit l'officier.

Les forces d'intervention étaient arrivées en bateau, à l'aube. Une série d'hélicoptères n'aurait pas été très discrète. Uniformes noirs, cagoules noires ne laissant voir que les yeux, chaussures noires, armes aux canons et à la crosse noirs, couteaux aux manches noirs dans des étuis noirs... On voyait à peine les hommes armés dans l'obscurité du petit matin. Et le bruit était limité.

L'officier de liaison avait été surpris que le maire leur indique qu'il serait là pour les accueillir et les guider. Ancien marin-pêcheur, il avait l'habitude de partir dans la nuit et de travailler au petit matin. Avec la retraite, il n'avait guère changé.

Le bateau volé avait été retrouvé par hasard, deux jours plus tôt, alors que l'on nettoyait le port neuf pour la saison touristique qui allait commencer. Et le maire avait fait le rapprochement avec la fiche de signalement arrivée quelques jours plus tôt. Et le gamin qui déchargeait des cageots sur le port.

Dérive mortelle

Venir se cacher sur l'île, c'était assez logique, après tout. Le maire n'arrivait pas vraiment à être en colère. Le gamin avait commencé à retaper la maison, comme il s'y était engagé. Il travaillait de temps à autres. Personne ne s'était plaint de lui. Le maire n'aimait pas découvrir par accident que l'île abritait un terroriste mais celui-ci ne semblait plus vraiment dangereux. Cela dit, un marin sait qu'une mer d'huile peut devenir un piège.

Il y avait un petit chemin qui permettrait de passer derrière la maison et de l'encercler. Le maire avait insisté sur la localisation : il y avait plusieurs petites maisons, dont une avec une série d'éoliennes et un poulailler qui était la propriété d'une fille sympathique. Il y avait un pêcheur, en particulier, qui, apparemment, la trouvait très sympathique, surtout quand sa femme partait sur le continent faire des courses. Et comme il était membre du conseil municipal, la fille obtenait ce qu'elle demandait assez facilement. Surtout qu'elle demandait peu, juste quelques signatures, par exemple pour obtenir le droit de construire des éoliennes.

Le petit couple, lui, il fallait à l'inverse indubitablement s'en méfier. Un hélicoptère était prêt à décoller de l'île voisine pour surveiller une éventuelle fuite. Mais, sans bateau, la fuite serait brève.

Dérive mortelle

42

Assise, recroquevillée, sur le perron, dans l'ombre de la maison, ayant revêtu son anorak pour ne pas avoir froid, Kim Lan Xang regardait les bois sous les lueurs, encore, de la Lune. Le soleil s'était levé, sans doute, expliquant le début de lumière rasante perçant les sous-bois. Julien Lorcher dormait encore. Kim Lan Xang s'était levée avec précautions pour ne pas le réveiller.

Elle regardait le sous-bois. Elle sentait son père à côté d'elle. Elle s'était blottie contre lui. Elle avait du mal à dormir. En la sentant venir contre lui, alors que le reste de la famille dormait, le père avait d'abord voulu renvoyer sa fille au lit. Mais, en la regardant, malheureuse, apeurée, il avait eu pitié.

C'est alors qu'il avait vu, en cessant de regarder sa fille pour reprendre sa surveillance, les ombres dans le sous-bois. Pas de bruit. Si sa fille n'était pas venue, peut-être n'aurait-il rien vu. Les mouvements auraient pu être ceux du vent dans les feuillages, d'animaux passant dans la jungle. Il fallait fuir. Maintenant.

En faisant signe à sa fille, qui commençait à s'endormir contre lui, de rentrer en silence, il se leva et la suivit à l'intérieur. En quelques minutes, ils avaient fait silencieusement le tour de la maison, c'est à dire une

Dérive mortelle

grande pièce avec des lits contre les murs. Tout le monde avait été réveillé. Tout le monde s'habillait en silence. Les bagages étaient prêts. Tout le monde savait depuis plusieurs jours que ce moment pourrait arriver n'importe quand. Quelque part, maintenant, chacun savait : c'était maintenant. Il n'y avait plus de doute, plus d'incertitude.

Alors, ils étaient partis, à pieds, à travers la jungle. Pas un mot n'avait été échangé. Pas un bruit. La famille s'éloigna de ceux qui arrivaient. Plusieurs autres familles furent retrouvées silencieusement sur le même chemin. Chacun avait des guetteurs.

Quand ils furent sur une colline, un peu plus loin, même les hommes pleurèrent quand ils virent s'élever, dans le soleil levant, les grandes flammes. Leur village brûlait. Combien n'avaient pas pu s'enfuir ? Beaucoup. Le village avait cessé d'exister. Mais il fallait vivre, malgré tout. Désormais, ce serait ailleurs.

Tous les hommes avaient pris leurs fusils. Mais que seraient quelques fusils contre cette armée qui les traquait ? Il fallait rejoindre la côte. On avait pris des contacts. Il y aurait des barques qui emmèneraient au loin, au-delà des eaux territoriales. De grands bateaux remplis d'étrangers allaient les sauver. Pourquoi faisaient-ils cela ? Personne n'en était sûr. Les étrangers étaient tellement des étrangers ! Comment savoir les intentions qui les animaient ? Comment comprendre leurs actes ? L'essentiel était de vivre, le plus longtemps

Dérive mortelle

possible. Alors, autant avoir confiance dans ces étrangers. De toute manière, c'était cela ou mourir immédiatement.

Kim Lan Xang écrasa les larmes qui perlaient aux coins de ses yeux. Deux doigts, deux yeux, deux perles d'eau écrasées. Jusqu'à présent, elle vivait, c'était bien. Elle avait pour l'instant réussi sa mission : vivre.

Si elle n'avait pas pensé à son père, aurait-elle vu les ombres dans le sous-bois ? Ces ombres n'étaient-elles que des souvenirs ? Voyaient-elles les fantômes de son passé, comme il n'y a pas si longtemps sur la plage ?

Non. Kim Lan Xang se força à ouvrir les yeux. Elle se les frotta. Non. Ces ombres étaient réelles, actuelles, vivantes et non pas des fantômes.

En restant dans l'ombre, elle se leva et rentra silencieusement dans la maison, refermant la porte en douceur derrière elle.

Marcher sur la pointe des pieds, en douceur, amortir le bruit. S'agenouiller sur le matelas, là où elle dormait quelques instants plus tôt, en douceur. Poser une main sur l'épaule masculine. Faire basculer le corps d'avant en arrière mais en douceur. Ne pas dire un mot, pas même en douceur.

Mettre un doigt devant la bouche, avec un sourire triste, quand les yeux de l'homme la regardèrent dans la pénombre. Se pencher vers l'oreille. Dire « des hommes approchent, cachés dans les sous-bois, se déplaçant

Dérive mortelle

comme des ombres.» Voir le regard de l'homme devenir d'abord apeuré puis dur, porteur de colère ou de détermination.

Réalisant ce que signifiait ce que lui disait Kim Lan Xang, Julien Lorcher hocha la tête silencieusement. Il allait falloir fuir ou se battre.

La maison était encore largement en travaux. Il n'y avait pas de vrai placard. Les vêtements et la plupart de leurs biens étaient dans les sacs-à-dos. Julien Lorcher s'habilla. Il sortit du sac concerné les deux fusils, inséra des chargeurs et engagea une balle dans chacun. Kim Lan Xang hocha la tête, toujours avec son sourire triste, et s'empara d'un. Julien Lorcher ne s'y opposa pas. Cette fille avait des ressources insoupçonnées. Il se prit à rêver que, non seulement, elle était une paysanne de première catégorie mais aussi une tireuse d'élite.

En silence, ils se dirigèrent vers la fenêtre donnant sur le perron. En se plaquant contre le mur de pierre et en jetant un œil par la fenêtre, Julien Lorcher vit les hommes approcher dans les sous-bois. La végétation n'était pas assez dense pour les cacher. Et ils étaient nombreux. Ils formaient une ligne. La distance entre deux hommes successifs semblait constante. Il ne pouvait pas y avoir de doute quant à leurs motivations.

Julien Lorcher traversa rapidement la pièce et regarda par une autre fenêtre. Des hommes dans le sous-bois encore. De toute évidence, la maison était

Dérive mortelle

encerclée. La fuite était impossible. Il allait falloir se battre. Tuer ou mourir.

Par gestes, Julien Lorcher expliqua à Kim Lan Xang que la maison était encerclée. Ils s'assirent sur le sol, se plaquant contre le mur de pierre, sous la fenêtre donnant sur le perron.

La montre, sur le poignet de Julien Lorcher, indiquait qu'il ne restait que quelques minutes avant l'heure légale pour commencer une intervention. Quelques minutes. Dans quelques minutes, ces ombres se déplaçant dans les sous-bois pénétreraient sur le terrain défriché. Puis des ombres se dirigeraient vers la maison tandis que d'autres les couvriraient depuis leur cachette dans la végétation. Des grenades lacrymogènes seraient sans doute lancées dans la maison pour obliger les occupants à sortir. Et là, ce serait le ball-trap.

Julien Lorcher ne voulait pas finir en sortant en pleurs d'une maison, en toussant et en crachant ses poumons. Il réfléchit un court instant. Puis, du bout du canon de son fusil, il poussa la clenche de la fenêtre, l'ôtant du mentonnet. Il introduisit alors un appendice décoratif placé sur la face inférieure du mentonnet dans le bout du canon et put ainsi ouvrir la fenêtre en la guidant avec son fusil.

A genoux, la poitrine contre le mur, Julien Lorcher jeta un œil dehors. Les ombres s'étaient aperçues que la fenêtre s'était ouverte : elles s'agitaient et les armes étaient apprêtées. Certaines ombres se

Dérive mortelle

plaçaient à l'abri des troncs des arbres, d'autres s'allongeaient sur le sol, installant leurs fusils sur des trépieds et montant des lunettes de visée.

Posant le canon du fusil sur le rebord de la fenêtre, Julien Lorcher recula un peu pour placer la crosse contre son épaule. Il chercha à viser. Mais viser qui ? Viser quoi ?

Une ombre furtive quitta l'abri d'un tronc d'arbre pour courir vers la zone défrichée. Elle portait son fusil dans la main, tenu par le milieu du canon. Julien Lorcher ajusta. Il tremblait. Il se força à respirer lentement. Puis il appuya sur la détente. Il y eut un bruit sourd. L'ombre s'était jetée au sol avant de se redresser et de reprendre sa course mais, cette fois, avec l'arme contre la poitrine et en zigzaguant.

Les fusils sur trépieds se mirent à tirer. La vitre de la fenêtre explosa. Les pierres autour furent criblées d'impacts.

Tout d'un coup, Julien Lorcher hurla. Il s'effondra au sol. Le fusil tomba. Il lui manquait une oreille. Le sang coulait. Des flots de sang.

Un râle d'impuissance s'échappa de sa gorge quand il regarda sa main remplie de sang, celle avec laquelle il avait tenté de toucher son oreille, son oreille qui n'était plus là.

Toujours assise par terre, contre le mur, Kim Lan Xang avait perdu son sourire neutre. Elle tenait son fusil contre sa poitrine comme des enfants tiennent un ours en

Dérive mortelle

peluche. Elle était une petite fille apeurée sur une barque, sur un grand bateau ou bien encore sur une plage. Peut-être que, simplement, elle fuyait dans la jungle en tenant parfois la main de son père. Une sœur avait été tuée par des villageois qui avaient repoussé les fuyards avec leurs armes, ne voulant pas attirer sur eux la malédiction qui provoquait la fuite de ces familles. Un frère avait été réduit en bouillie par une mine. D'autres, dans la petite troupe, étaient morts au fil de la fuite éperdue vers la plage. La mort aimait la variété, la surprise. Aucune famille n'était épargnée.

Et Kim Lan Xang était toujours vivante. C'était l'objectif assigné par ses parents. Elle avait réussi jusqu'à présent. Son père était mort devant leur tente. Sa mère avait été tuée peu après. Voilà, utiliser un passif. Il n'y avait pas d'acteur. Kim Lan Xang ne voulait pas se souvenir qui était le sujet actif.

Julien Lorcher perdait beaucoup de sang. Il était sur le point de s'évanouir. Il y avait toujours des impacts de balles contre la fenêtre, contre les pierres du mur. Certaines balles s'enfichaient dans le mur d'en face, entrées par la fenêtre et traversant la pièce. Mais ce n'était pas une pluie drue de balles.

Les ombres tapies dans le bois voulaient juste éviter que le tireur puisse reprendre sa position. Sans doute certaines ombres approchaient par les côtés, s'appêtant à donner un assaut final en défonçant la porte.

Dérive mortelle

« Ils ne doivent pas m'avoir vivant. Ils ne m'auront pas vivant » proclama avec rage Julien Lorcher en regardant Kim Lan Xang.

Mais il ne pouvait plus se redresser. Il avait perdu trop de sang. Sa main poisseuse ne parvenait plus à se saisir du fusil sur le sol.

Grave, effrayée, Kim Lan Xang regarda Julien Lorcher dans les yeux. Elle regardait les yeux de sa mère. Elle hocha la tête. Elle savait ce qu'il fallait faire. Elle pointa son fusil vers le crâne de sa mère, vers le crâne de Julien Lorcher. Elle ferma les yeux pour ne pas voir le regard effrayé, celui qui, au dernier moment, a peur, hésite, veut revenir sur l'ordre donné.

Appuyer sur la détente. Devenir sourde à cause du bruit de la détonation. Avoir les oreilles qui sifflent. Une vitre, encore, a été brisée. Celle de la fenêtre face à Kim Lan Xang. Une boule noire est tombée sur le matelas. Un petit jet de gaz en sort.

Kim Lan Xang regarda le mur rempli de sang. Elle regarda le plancher rempli de sang. Elle regarda le cadavre encerclé de sang.

Jusqu'à présent, elle était vivante. C'était bien.

Le canon était chaud dans sa bouche. Elle avait peur. Elle appuya sur la détente.

Dérive mortelle

43

Des coups de feu d'abord. Des hélicoptères ensuite. Se faire réveiller de la sorte était pour le moins surprenant sur cette île perdue. Diane Arbonne avait entendu des tirs. D'abord, elle avait refusé d'ouvrir les yeux. Elle avait sommeil. C'était loin, de toute évidence. Des chasseurs, peut-être.

Puis les tirs avaient cessé. Diane Arbonne avait soupiré et voulu se rendormir. Mais, quelques instants plus tard, c'était le tour d'hélicoptères. Elle s'était alors résignée à se lever, furieuse en regardant l'heure sur le radio-réveil.

Encore à moitié endormie, la femme avait regardé par la fenêtre. Ses poules aussi étaient réveillées et très agitées. On voyait des lueurs au loin. Sans aucun doute possible, il s'agissait de projecteurs.

A cette heure là, il faut du temps pour connecter les neurones. Au bout de plusieurs minutes, Diane Arbonne tressaillit. C'était indubitablement à proximité de la maison de Julien Lorcher et Kim Lan Xang. Elle poussa un petit cri d'effroi, posant sa main devant sa bouche, comme si son cri pouvait attirer quelque malédiction s'il était entendu.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, à aller voir, elle réalisa soudain qu'elle était nue. Elle n'avait pas le

Dérive mortelle

temps de prendre une douche. Elle retrouva ses vêtements jetés sur une chaise, la veille, et les revêtit. Elle enfila ses chaussures et s'équipa de son couteau de chasse.

Il était encore tôt. Elle s'empara aussi d'une lampe électrique, tournant machinalement la petite manivelle pour en recharger les batteries.

Une fois dehors, elle s'aperçut qu'il y avait au moins deux hélicoptères ayant atterri sur l'ancien camping de la ZDE. Des projecteurs perçaient la nuit dans les sous-bois. Des ombres allaient et venaient.

Alors Diane Arbonne jeta un rapide coup d'œil à son domaine. Il n'y avait rien d'anormal, aucune présence suspecte, si ce n'est l'agitation des poules et le coq qui hésitait à chanter, commençant puis s'arrêtant puis recommençant. Le pauvre coq déboussolé arracha un sourire à Diane Arbonne alors qu'elle s'enfonçait dans le sous-bois en direction de la maison voisine.

Arrivée à la limite de la zone récemment défrichée par Kim Lan Xang, la femme s'arrêta. Il y avait tant de projecteurs que l'on se serait cru en plein jour. Des hommes entièrement habillés de noir entouraient la maison, surveillant on ne sait quoi.

L'un d'eux aperçut Diane Arbonne et fit un geste à un collègue. Deux hommes armés se dirigèrent vers la femme.

« Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? »

Dérive mortelle

« Je suis la voisine. Que se passe-t-il ici ? J'ai été réveillée par des tirs et le passage d'hélicoptères. »

« Rentrez chez vous. Vous saurez ce que vous aurez à savoir quand il sera temps. »

Un homme en civil traversa en biais la zone défrichée, s'arrêtant pour laisser passer les ombres pressées avant de recommencer sa progression, sans que personne ne trouve sa présence incongrue. Quand il fut assez près, il interpela les hommes armés.

« Laissez-la tranquille. C'est juste la voisine. Il est normal qu'elle vienne voir ce qui se passe. »

Les deux hommes armés s'entre-regardèrent. Puis l'un d'eux dit : « entendu, Monsieur le Maire mais restez avec elle en dehors du périmètre d'intervention. »

Un maire constitue une autorité locale, fut-il un maire d'un petit village sur une île perdue. Des forces de l'ordre ont une tendance à lui obéir tant que cela n'enfreint pas des consignes directes.

« Restez avec moi, ma petite Diane. »

Avec son bras à l'horizontale, il créa une sorte de barrière et força Diane Arbonne à reculer de quelques centimètres. Le recul était symbolique. Le geste était juste là pour montrer que, en tant que maire, il remplissait son rôle de gardien de l'ordre public.

« Que se passe-t-il, Monsieur le Maire ? »

« Notre ami Julien avait négligé de nous avertir qu'il était un terroriste en fuite. Vous non plus, vous ne saviez rien, n'est-ce pas ? »

Dérive mortelle

« Non, bien sûr que non. »

Une larme coula sur la joue de la femme. Celle-ci détestait mentir.

« Et Kim ? »

« Kim ? »

« La fille asiatique. Elle doit être pétrifiée de peur. Que sont-ils devenus tous les deux ? »

Le maire soupira et fit des mouvements compliqués de la tête. C'était un mélange de oui, de non, de questionnement, d'affirmation. Que devait-il dire ? Que pouvait-il dire ? Finalement, il n'eut pas besoin de parler.

Contrastant avec les ombres noires qui couraient partout, quatre personnes en tenues blanches de protection biochimique sortaient de la maison. Elles portaient deux brancards sur lesquels on voyait deux corps couverts entièrement d'une couverture sombre. Une cinquième personne dans la même tenue leur donnait des ordres en restant sur le pas de la porte. A l'intérieur, il semblait y en avoir une sixième.

« Oh mon Dieu ! » s'exclama Diane Arbonne.

« Ils se sont d'abord défendus et les forces ont tiré puis on a entendu deux détonations à quelques secondes d'intervalle. Ensuite, plus rien. Quand les forces sont entrées, ils étaient morts tous les deux. A priori, ils se sont suicidés. »

On emmena les cadavres vers les hélicoptères. Deux hommes en noir commençaient à planter des pieux

Dérive mortelle

métalliques tout autour du terrain, suivis d'un troisième qui déroulait une longue bande de plastique fluorescente. Ils passèrent devant le maire et Diane Arbonne en leur demandant de reculer légèrement. La bande de plastique les sépara de la zone défrichée.

En fait, il ne s'était rien passé. Voilà, c'était simple. On isolait un endroit où il ne s'était rien passé.

« Rentrez chez vous, ma chère Diane. Il n'y a plus rien à faire ou à voir ici. »

Marchant à reculons, à pas hésitants, Diane Arbonne s'enfonçait dans les sous-bois. Elle gardait la bouche ouverte pour respirer. Son nez semblait bouché. Ses yeux ne voyaient plus rien, noyés dans les larmes.

Le maire la regardait s'éloigner. Dans son regard, on ne voyait aucune colère. Il y avait juste de la tristesse, comme un père qui voit mourir ses enfants. Il était le maire de ce village. Et, dans ce village, deux jeunes personnes étaient mortes. Il se sentait responsable. N'avait-il pas signalé leur présence ?

Il était présent quand il y avait eu les échanges de tirs. Il savait que personne n'avait eu le choix. C'était la fatalité, voilà tout. C'est ce qu'il disait quand un bateau rentrait au port et qu'un marin manquait à bord. Ou bien quand un bateau ne rentrait pas du tout. Le bateau devait sortir. Les marins devaient être dessus. Là, les deux jeunes devaient se défendre, sans doute, empêcher qu'on les arrêtât. Et les forces de l'ordre devaient les arrêter. Chacun avait fait ce qu'il devait.

Dérive mortelle

Quand elle s'était retrouvée dans les profondeurs du sous-bois et, qu'à force de marcher à reculons, elle avait failli tomber en se cognant le pied contre une pierre, alors elle s'était retournée. Quelques pas hésitants l'éloignant de l'endroit où il ne fallait plus aller. Et puis une course, une course éperdue, une course quasiment aveugle tant les yeux étaient inondés de larmes.

Les poules avaient retrouvé un début de calme et elles picorait sur le sol de leur enclos. Le coq déambulait dans son domaine, veillant à ce que tout se passe bien. Il avait dû renoncer à chanter. En tous cas, Diane Arbonne ne l'avait pas entendu.

Elle, qui était pourtant plutôt sportive, arriva absolument épuisée, à bout de souffle, à sa porte. Elle dut s'appuyer contre le mur avant de rentrer chez elle, respirer la bouche grande ouverte.

Il ne fallait pas penser à ce jeune homme plutôt beau gars qui aurait dû réfléchir un peu plus. Il ne fallait pas penser à cette jeune femme qui avait tant souffert. Il ne fallait pas penser. Il fallait oublier.

A quoi bon pleurer les corps ? S'il existe une âme, si chacun a une âme, alors il faut pleurer les âmes perdues. Et pleurer ceux qui restent avec leur culpabilité. Elle aurait pu les sauver. Elle ne pouvait pas en douter.

Dérive mortelle

44

De bonne humeur, François Bernis regardait son bureau avec satisfaction. Il s'apercevait que celui-ci lui avait manqué. Et, jusqu'à présent, il n'avait guère eu le loisir de profiter de quelques instants de calme pour, juste, en étant assis dans son fauteuil, regarder son bureau, en tendant les jambes, en saisissant les coins de la table, en caressant le bois du plateau et le cuir du sous-main. Oui, il était revenu à sa place naturelle, comme si l'univers avait retrouvé un ordre qui avait été un temps perturbé.

L'huissier frappa. Le nouveau ministre répondit d'entrer.

« Votre rendez-vous, Monsieur le Ministre. »

« Faites les entrer. Nous allons nous installer dans le canapé. Amenez-nous du café je vous prie. »

« Bien, Monsieur le Ministre. »

François Bernis se leva et alla rejoindre le canapé, près de la fenêtre donnant sur le jardin privé du ministère. Il ne s'assit pas tout de suite, laissant tout d'abord son directeur de cabinet et le chef de la brigade anti-terroriste le saluer. Puis, enfin, tout le monde s'assit.

Dérive mortelle

« J'ai lu le rapport sur l'intervention de ce matin. Si je comprends bien, nous pouvons dire que l'affaire se termine bien. »

« D'une certaine façon, oui, Monsieur le Ministre. Nous sommes en train de remonter les filières. Le cas de la fille pose un soucis. »

« Expliquez-vous. »

« C'est bien la fille repérée chez Vigneron puis dans toute la dérive de Julien Lorcher. Avec ses empreintes, nous avons remonté son parcours. C'est Vigneron qui l'a faite venir après avoir visité un camp de réfugiés. Il semblerait qu'il ait soudoyé des gardiens là-bas. Des gens mal intentionnés diraient qu'il l'a achetée. Par recoupements, on a pu déterminer qu'elle lui servait de domestique sans qu'elle ne soit déclarée. Tous les témoignages font état d'une fille effacée, presque muette. Pourtant, il semblerait qu'elle soit l'auteur du coup de feu mortel contre Julien Lorcher, avant qu'elle ne se suicide. »

François Bernis hocha la tête d'un air songeur.

« Nous soutenons politiquement la rébellion à l'origine des mésaventures de cette fille. Il est donc préférable d'en faire une victime sans trop chercher si elle a une part de responsabilité. Par contre, si on peut prouver que Vigneron avait une esclave domestique... »

Le directeur de cabinet sourit.

Dérive mortelle

45

Sur le trottoir, Fabrique de Briaque lui sourit et lui ouvrit ses bras. Fiona Cailing vint se réfugier dans ces bras-là, des bras de deuxième père. Elle n'entendit pas la lourde porte de métal se fermer. Elle ne voulait pas l'entendre.

Elle était pâle, amaigrie, visiblement fatiguée. Mais poser sa joue contre l'épaule du vieil aristocrate semblait pouvoir effacer toutes ses souffrances. Se faire serrer dans des bras fatigués lui redonnait l'envie de vivre.

« Tu es la dernière à sortir. Les poursuites vont être limitées, avec un rappel à la loi ou un peu de sursis. Il a fallu que je promette qu'il n'y aurait plus d'intrusions dans les centrales. Et nous tiendrons parole. »

Il y eut un moment de silence. Fiona Calling s'écarta un peu de cette épaule qui l'avait rassurée. Elle ne comprenait pas. Elle se sentait soudain trahie.

« Tu ne me dis pas qu'on va abandonner la lutte ? »

« Non, bien sûr que non. Mais nous allons changer de méthodes. En fait, cela ne servait plus à grand'chose ce que nous faisons. Et ta mésaventure a

Dérive mortelle

démontré que nous étions susceptibles d'être victimes d'entrisme de la part d'individus dangereux. »

« Ce qui signifie ? »

« Retour aux meetings, au tractage dans les rues... et à des propositions concrètes d'alternatives. Suite à la démission d'Eugène-François Foucher, beaucoup de lignes bougent au parlement. Il y a des convergences étonnantes. L'argument de la sécurité nationale a fait tressaillir dans un camp qui nous était plutôt hostile. Désormais, certaines portes s'ouvrent. »

« Peut-être... Je dois avouer que je ne suis pas encore en état de réfléchir. Mais, au fait, tu ne m'as pas dit ce qu'était devenu... »

« Julien Lorcher est mort. Lui et sa compagne se sont suicidés lors de leur arrestation. »

Fiona Cailing hocha la tête. Elle avait compris. Elle accusait le coup. Elle aurait préféré mettre son poing dans la figure de cet individu mais n'aurait pas souhaité sa mort. Personne ne mérite de mourir.

« Viens, je t'emmène prendre un brunch. Tout le monde t'attend. Ensuite, je te raccompagnerai chez toi. Repose-toi. »

Ils partirent à pieds le long des hauts murs de pierre. Elle crochait le bras de celui qui pourrait être son père. Qui l'était, d'une certaine manière. Elle souriait en regardant le soleil et le ciel bleu.

Dérive mortelle

Table des matières

1.....	7
2.....	11
3.....	15
4.....	17
5.....	23
6.....	25
7.....	31
8.....	33
9.....	45
10.....	47
11.....	51
12.....	55
13.....	59
14.....	61
15.....	65
16.....	67
17.....	69
18.....	77
19.....	79
20.....	81
21.....	85
22.....	87
23.....	89
24.....	91

Dérive mortelle

25.....	93
26.....	95
27.....	97
28.....	103
29.....	109
30.....	111
31.....	117
32.....	121
33.....	127
34.....	133
35.....	135
36.....	137
37.....	141
38.....	145
39.....	149
40.....	153
41.....	157
42.....	159
43.....	167
44.....	173
45.....	175